Affaires du temps

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Affaires du temps. 1691.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France


Ex libris Joannis
Baptistæ Le Boiteux



1.114.6.

Le² (536)
35

AFFAIRES DU TEMPS.

XI. PARTIE.

LES PLAINTES DE L'EUROPE Contre le Prince d'Orange.

B^liP n.° 1136

EN TROIS DIALOGUES.

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

A PARIS,

Chez MICHEL GUEROUT, Galerie-neuve du Palais, au Dauphin.

M. DC. XCI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

On donnera le 15. de chaque mois un Entretien sur les Affaires du Temps, dont le Public ne payera que SEPT SOLS.

AVIS.

APrés avoir fait, au commencement des Revolutions d'Angleterre, dix Volumes des Affaires du Temps, où quantité de Pieces originales ſont renfermées, le trop grand & continuel travail fit ceſſer cet Ouvrage, quoy que la ſuite en fuſt ſouhaitée & demandée avec empreſſement. Enfin pour ſatisfaire le Public, on a trouvé un expedient qui contentera les Curieux, & laiſſera un peu plus de temps pour travailler. Cet expedient eſt de diviſer par Entretiens chaque Volume qui ſuivra les dix qui ont eſté déja publiez. On en mettra ſix dans chaque Volume, & l'on donnera un Entretien le 15. de chaque mois, en ſorte qu'au bout de ſix mois, ceux qui voudront faire relier ces ſix Entretiens enſemble, auront dequoy faire un Volume complet, ce qui ſera d'autant plus facile,

qu'au lieu de recommencer à chaque Entretien les chifres qui marquent le nombre des pages, on les continuëra jusques à la fin du sixiéme, aprés quoy on recommencera dans le même ordre la douziéme Partie des Affaires du Temps, ce qui fera deux Volumes chaque année. On poursuivra cet Ouvrage tant que les affaires seront dans une situation à fournir une importante matiere, & ces Entretiens pourront n'estre pas toujours d'un mesme stile, mais plus ou moins serieux suivant les sujets. On y mettra des Figures lors qu'elles y pourront trouver place naturellement, & le desir de dire des choses agreables & divertissantes, ne fera jamais parler contre la verité, à moins qu'elle ne soit tellement envelopée, qu'il soit impossible de la découvrir.

AEERES DU TEMPS.

XI. PARTIE.

Les Plaintes de l'Europe contre le Prince d'Orange.

I. ENTRÉTIEN.

COMME il y a peu de Villes au monde où le Commerce fleuriſſe plus qu'à Amſterdam, il n'eſt pas ſurprenant que des Sujets de la plus grande partie des Souverains de l'Europe s'y trouvent enſemble, & il l'eſt encore moins que la pluſpart des con-

verſations y roulent ſur les Nouvelles preſentes. Si la ſimple curioſité a de tout temps engagé les hommes à ſouhaiter d'en apprendre, avec une avidité qu'on peut mettre au rang des paſſions, l'intereſt doit aujourd'huy obliger tous les Peuples de l'Europe d'en faire leur principal entretien, puiſque tous leurs Souverains ſont intereſſez dans la Guerre qui l'agite avec tant de violence. Ainſi lors que l'on parle de ce qui la regarde, c'eſt moins s'entretenir de Nouvelles indifferentes que mettre ſur le tapis ſes propres affaires, à cauſe de la part que tous les particuliers y doivent prendre, & du bien & du mal qu'ils en peuvent recevoir. Il n'y a donc rien qui ſoit aujourd'huy plus en uſage, puis que l'intereſt n'a pas moins contribué que la curioſité à rendre ces converſations générales. Mais comme la difference des eſprits fait celle des ſentimens, & que les uns condamnent ſouvent ce que les autres approuvent, la pluſpart cherchent pour ces ſortes

d'entretiens ceux qui leur paroiſſent donner le plus dans leur ſens. C'eſt ce qui a fait que pluſieurs perſonnes d'un ſemblable caractere, que differentes raiſons ont attirées depuis quelque temps à Amſterdam, ſe ſont ſouvent aſſemblées pour s'entretenir dans le temps qu'ils donnoient relâche à leurs affaires. L'amour qu'ils avoient pour la juſtice & la verité, qu'ils ſeparoient toûjours de leurs intereſts, les faiſoit juger de tout ſans partialité, pendant que ceux qu'un aveuglement preſque invincible fait repaiſtre de chimeres, ſe cherchoient de leur coſté pour s'abuſer eux-meſmes, & ſe cacher ce que tous les autres voyent, afin de ſatisfaire à leur paſſion. Il y avoit parmy les premiers un Auſtrichien, un Eſpagnol, un Anglois, un Suedois, un Piemontois, un Bavarois, un Saxon, un Hollandois, & des Habitans de Cologne, du Palatinat, de Tréves, & de Mayence. Il ne leur eſtoit pas fort difficile de ſe rencontrer enſemble, puiſque le plaiſir

qu'ils prenoient à s'y trouver, & à fuir les Nouvelliſtes paſſionnez, & ennemis des veritez contraires à ce qu'ils ſouhaitent, aidoit encore plus que le hazard, à les aſſembler aux heures acoutumées de la promenade. Ils s'écartoient ordinairement de la foule, pour pouvoir parler avec liberté ſans eſtre oüis de perſonne. Un jour qu'ils étoient fort éloignez des autres, aprés avoir deploré en general tous les maux que cauſe la Guerre preſente, chacun ſe demanda le veritable ſujet d'une confuſion ſi generale dans l'Europe, & leur converſation ſe fit à peu prés dans les termes qui ſuivent.

LE SUEDOIS.

Les motifs de la Guerre qui trouble aujourd'huy la plus belle partie du Monde, ſont ſi connus, qu'il n'eſt pas beſoin de les demander; mais bien, ſi la pluſpart des Princes qui ſont en guerre ont eu raiſon d'y entrer, à l'exception du Prince d'Orange, qui ne peut regner en Angleterre ſans que tou-

te l'Europe armée le ſoûtienne. On peut dire auſſi que le Roy n'a pû éviter d'avoir part à cette guerre, puis qu'il a eſté contraint d'aller au devant de ſes Ennemis, pour parer le coup qu'ils avoient ſourdement reſolu de luy porter, afin de le trouver ſans défenſe.

LE HOLLANDOIS.

De quel Roy entendez-vous parler? Il faut que ce ſoit le Roy de Suéde, puis que vous dites ſimplement *le Roy*. Il n'y a qu'un Sujet qui en parlant de ſon Souverain puiſſe s'expliquer ainſi, ſans joindre au nom glorieux de Roy, celuy de l'Eſtat que ce Roy poſſede, & il me ſemble qu'on n'a point forcé Sa Majeſté Suédoiſe d'entrer dans la guerre d'aujourd'huy, & qu'Elle joüe un perſonnage qui luy eſt aſſez avantageux.

LE SUEDOIS.

J'avoüe que lors que j'ay dit *le Roy* ſans dire de quel Eſtat, ce n'eſt point du Roy mon Maiſtre que j'ay pretendu parler. Comme la Langue Françoiſe eſt

preſentement en uſage dans la pluſpart des Cours de l'Europe, c'eſt ſeulement en diſant *le Roy*, ſans ajoûter rien de plus, que chacun y parle de celuy de France, & les Actions toutes merveilleuſes que l'on en rapporte, font aſſez connoiſtre qu'il eſt capable luy ſeul de les avoir faites. Ce qui peut avoir donné lieu à cet uſage, c'eſt qu'il fournit tant d'occaſions de s'entretenir de luy, qu'on abrege le diſcours pour venir pluſtoſt à ce qu'il a fait de ſurprenant.

LE BAVAROIS.

Vous pouvez ajoûter que le Roy de France eſtant audeſſus de tous les autres Monarques par mille endroits qui le diſtinguent, ce Prince ſera toûjours reconnu lors qu'on dira ſimplement, *le Roy*. C'eſt un nom qu'on luy peut donner par excellence, ſans qu'il ſoit beſoin de rien dire davantage pour faire connoiſtre de quel Roy l'on veut parler.

LE SUEDOIS.

Je reviens à l'étonnement où l'on

doit eſtre, de voir que hors le Roy de France qu'on vouloit ſurprendre, & qui défend un Monarque de ſon ſang, ſon Allié, & Souverain legitime, & le Prince d'Orange qui avoit beſoin que toute l'Europe fuſt en armes pour luy donner lieu d'uſurper un Trône, preſque tous les Souverains de l'Europe ſoient entrez en guerre ſans neceſſité, & agiſſent tous comme des furieux contre leur intereſt, leur gloire, leur honneur, le bien de leurs Eſtats, leur Religion, & leur conſcience, ſans qu'ils puiſſent en diſconvenir. Les Catholiques contribuent à détruire leur Religion. Les Proteſtans, en ſoutenant un Uſurpateur, trahiſſent la Juſtice & leur conſcience, & les uns & les autres, au lieu de travailler à repouſſer les Ennemis de la Chreſtienté, ſemblent leur aider à étendre leurs Conqueſtes; de ſorte que cette guerre ne ſert qu'à déchirer l'Europe, & à l'affoiblir en répandant ſon ſang; ce qui pourroit faire dire beaucoup de choſes qui ne ſe-

roient pas à leur gloire, ſans le reſpect qne l'on doit avoir pour des Souverains, quelque irreguliere que ſoit leur conduite. Il ſemble que l'Envie ait jetté parmy eux une Pomme de diſcorde, qu'elle ait fait gliſſer des Serpens dans leur ſein, tant ils paroiſſent envenimez, & qu'elle ait embraſé tous leurs cœurs avec ſon flambeau, tant on les voit échauffez dans une entrepriſe, auſſi contraire à leur réputation qu'à leurs intereſts.

L'ESPAGNOL.

Il faut demeurer d'accord de la verité, puiſque la diſſimulation ne peut remedier à nos maux. La Pomme de diſcorde dont vous parlez, n'eſt autre choſe que le grand & heureux merite du Roy de France, qui luy attire tous les Ennemis qui ſe liguent contre luy.

LE SUEDOIS.

Il n'y a rien de plus veritable, puiſque non-ſeulement on n'entend dire autre choſe en quelque lieu que l'on ſoit; mais que ſes Ennemis meſmes

ne peuvent s'empécher d'en convenir; & ſi vous voulez que je vous explique plus clairement ce que c'eſt que la guerre qui conſume aujourd'huy toute l'Europe, c'eſt la jalouſie d'un amas de Souverains, qui envieux de la Puiſſance d'un Prince qui leur eſt ſuperieur en tout, penſant agir contre luy, travaillent à ſe détruire eux-meſmes; qui croyant obſcurcir ſa gloire affeſtriſſent la leur, ruinent leurs Eſtats en voulant demembrer les ſiens, accablent leurs Sujets en cherchant à diminuer ſa grandeur, agiſſent la pluſpart contre leur Religion pour contenter leur chagrin, & concourent tous à l'établiſſement d'un Uſurpateur, qui ne pouvant ſe maintenir tant qu'ils n'auront pas les armes à la main, quand ce ne ſeroit que pour perdre des Villes & des Batailles, profite de l'enteſtement qu'ils ont à pourſuivre une guerre, dont leurs Eſtats ſeront long-temps affoiblis par le ſang & l'argent qu'elle leur couſte.

L'ANGLOIS.

On ne peut mieux parler des motifs & de l'état de la Guerre qui met aujourd'huy le feu dans toute l'Europe. Mais n'eſtes-vous pas ſurpris de voir que l'admiration que l'on ne peut refuſer au Roy de France, luy ait attiré la haine de tant de Souverains, & qu'en admirant ſes Vertus, & la foule preſque incroyable d'une infinité d'actions inoüies juſques à ce Siecle, ils ayent pris le party du crime, en s'attachant à celuy d'un Uſurpateur? Il eſt certain que ceux qui ſont dans les intereſts du Prince d'Orange, & qui ſe perſuadent qu'ils ont eu raiſon de les embraſſer, ne rendent pas ſa cauſe meilleure en rendant ſon party plus fort, & qu'il n'y en a pas un qui ne ſe diſe à ſoy meſme qu'il doit eſtre mis au nombre des plus criminels Uſurpateurs, puis qu'il n'a pas ſeulement détrôné un Souverain legitime qui n'a jamais eu que de la bonté pour luy; mais un Souverain, dont il a épouſé la Fille, & à qui le Sang ne l'attache pas moins que

l'Alliance, par l'honneur qu'il a d'eſtre né d'une Princeſſe qui eſtoit ſa Sœur. Quoy que quelques Sujets naturellement inquiets & mal ſatisfaits deſon gouvernement (ce qui n'eſt pas nouveau en Angleterre) quelques Inconſtans dont noſtre Nation ne manque jamais, quelques Seditieux, dont le nombre eſt toûjours trop grand par tout, & qui cherchent le trouble pour en profiter, quelques Avares qui ſe laiſſent tenter par l'éclat de l'or, quelques Ambitieux qui aſpiroient à des Dignitez qu'ils ne pouvoient obtenir que par le deſordre, & enfin quelques Zelez pour la Religion que le Prince d'Orange paroiſt profeſſer, l'ayent oſé reconnoiſtre pour leur Roy, la Nation toute entiere ne le regarde pas moins comme un Uſurpateur ; & en effet, le nombre de ceux qui groſſiſſent ſon party ne peut empécher qu'il ne le ſoit, quoy qu'ils ayent eu le pouvoir de le mettre ſur le Trône Ainſi le cœur dédit la bouche de ceux qui le

traitent comme s'il estoit leur Souverain legitime. Il ne peut se déguiser à luy mesme ce qu'il est, & les Traistres qui l'ont élevé en sont encore plus persuadez que les autres, à qui on peut seulement reprocher la foiblesse de ne s'y estre pas opposez, puis qu'ils sçavent par quels dons, ou par quelles offres ils se sont laissé gagner ; ce qui fait qu'aucune Nation ne peut estre mieux persuadée que la nostre, que le Regne du Prince d'Orange est une veritable usurpation, & faite dans toutes les formes, & peut-être ne pourroit-il se trouver aucun autre Estat, où il y ait plus de gens de bien qui le detestent dans l'ame. Quand l'orage a crevé, ceux qui l'ont fait Roy avoient pris leur mesures pour faire réussir leur entreprise avant qu'on pust estre en estat de l'empêcher, ce qui a osté aux Sujets fidelles tout pouvoir d'agir, puis qu'ayant esté surpris, ils n'avoient pû prendre aucune précaution pour mettre obstacle à la tirannie.

Je ne pretens pas defendre par là l'inconſtance naturelle de la Nation, qui a ſouvent fait le mal-heur de ſes Souverains. Loin de prendre ſon party, je veux vous faire part du diſcours qu'un Anglois me tint ces jours paſſez ſur cette matiere. Il me dit, *qu'il n'eſtoit pas de la Politique d'avoir une ſi longue ſuite de Rois legitimes d'une meſme Maiſon; qu'ils ſe rendoient inſenſiblement trop abſolus, & ſe perſuadoient alors aiſement que la Couronne eſtoit devenuë leur patrimoine; mais qu'on menoit d'abord un Uſurpateur comme on vouloit, parce qu'il avoit toûjours ſujet de craindre qu'on ne le dépoſſedaſt, & qu'il falloit le faire deſcendre du Trône dés que ſon autorité commençoit à s'affermir, & qu'il paroiſſoit aſſez reſolu pour entreprendre de s'en ſervir d'une maniere trop independante.*

LE PIE MONTOIS.

Les Affaires d'Angleterre ne ſont pas preſentement dans la ſituation où vous les mettez. Vous parlez d'un

Uſurpateur qui n'attireroit point d'affaires à la Nation, & d'une Nation qui n'auroit à veiller que ſur la conduite de l'Uſurpateur; mais les choſes ne ſont pas aujourd'huy ſur ce pied-là en Angleterre, & la Guerre où l'a engagée le Prince d'Orange, luy cauſe plus de pertes de toutes manieres depuis trois ans, qu'elle n'en avoit ſouffert depuis un Siecle. Son commerce avoit toujours fleury, &....

LANGLOIS.

Ne pouſſez pas, s'il vous plaiſt, cet Article plus loin. C'eſt à moy à faire la Peinture de tous les maux que nous a cauſez cet Uſurpateur.

L'entretien devint alors confus. Chacun voulut peindre les malheurs que l'ambition du Prince d'Orange avoit fait tomber ſur leurs Souverains, & comme ils ne pouvoient parler tous enſemble, ils convinrent qu'ils feroient connoiſtre tour à tour les maux que les Etats de leurs Maiſtres avoient ſoufferts depuis ſa funeſte Uſurpation,

& qu'il eſtoit ſeul la cauſe de l'effuſion de tout le Sang qui avoit eſté répandu dans l'Europe depuis l'ouverture de la guerre, que la France ſoûtient aujourd'huy avec tant de ſuccés & de gloire. Le Suedois qui les avoit écoutez attentivement, prit la parole, & parla ainſi.

LE SUEDOIS.

Ce que vous propoſez me paroiſt tres-bien imaginé, & ſi vous eſtes de bons Orateurs, on verra qu'il n'eſt jamais né perſonne qui ait cauſé la ruine de plus d'Etats que le Prince d'Orange, & qui ait attiré plus d'affronts à leurs Souverains. Ce qu'il y a de fort ſurprenant, c'eſt que les Tirans & les Fleaux du genre humain, ne font ſouffrir ordinairement que les Etats qu'ils attaquent, pendant que ceux de leur party joüiſſent du fruit de leur Alliance. Il eſt arrivé icy tout le contraire, le Prince d'Orange ayant cauſé beaucoup de confuſion, de dommages & de pertes à ſes Alliez, & fait triompher ſon Ennemy avec plus de gloire.

LE PIEMONTOIS.

Cette remarque eſt fort juſte, & quelque obſtiné que ſoit le Prince mon Maiſtre, il n'en peut diſconvenir.

LE SUEDOIS.

Comme la Suede, loin de ſouffrir de tout ce qui ſe paſſe preſentement dans l'Europe, fait le commerce pour l'Angleterre & pour la Hollande, qu'elle eſt tranquille au milieu de cette Guerre, & qu'elle profite avec le Danemark de ce que les Anglois & les Hollandois devroient gagner, je n'ay point de plaintes à faire, & je ne puis entrer dans voſtre converſation, que pour juger de ce que vous avez à dire; mais je vous avouë par avance, que quoy que ſouffrent les Etats de vos Maîtres, je ne trouve point qu'ils ſoient à plaindre, puis qu'ils ſe ſont attiré par leur faute tous les maux dont ils gemiſſent, & tous ceux qui les menacent. Je ne ſçay meſme ſi je pourray garder aſſez de moderation pour n'en rire qu'au fond de l'ame. Quoy que les

Suedois ne ſoient pas nez auſſi plaiſans que les Italiens, ny auſſi enjouez que les François, nous ſommes curieux, nous aimons les beaux Arts, nous voyageons, & nous avons ſouvent un eſprit d'acquiſition, qui nous rend moins peſans que quantité d'Allemans ne ſont.

L'ESPAGNOL.

Quelque chagrin que nous donne le mauvais eſtat de nos affaires, je croy que ces Meſſieurs ne ſeroient pas fachez, non plus que moy, de voir donner quelque touche à ceux qui ont mal conſeillé nos Souverains. Ils le meritent, & nous en dirons peut-eſtre plus que vous, quand nous aurons à parler à noſtre tour. Nous voyons les fautes de nos Maiſtres de plus préſque d'autres, & nous connoiſſons l'ignorance, ou l'intereſt de ceux qui leur font prendre de mauvais partis.

L'AUSTRICHIEN.

Je vais le premier ébaucher un des Tableaux dont nous ſommes conve-

nus. Ils ſeront utiles à la Poſterité, puis qu'ils pourront empêcher les Souverains trop credules de courir à leur ruine, en croyant trouver l'agrandiſſement de leurs Etats. Il eſt pourtant impoſſible que beaucoup de traits ne manquent à ces Tableaux, parce que nous n'avons pas eu le temps de nous préparer à les bien faire; mais l'abondance de la matiere ne laiſſera pas de nous en fournir d'aſſez forts pour faire connoiſtre que jamais ambition n'a eſté plus fatale à l'Europe, & n'a plus fait perir de monde, que celle du Prince d'Orange, Uſurpateur de la Couronne du Roy ſon Beaupere.

LE SUEDOIS.

On peut dire que depuis ſon paſſage en Angleterre pour envahir ce Royaume, il ne s'eſt pas répandu une goutte de ſang dans toute l'Europe par le fer & par le feu, dont ſon uſurpation ne ſoit la cauſe, & qu'il eſt coupable de tous les deſordres, de tous les crimes, & de toutes les horreurs

que la guerre traîne toujours aprés elle.

L'AUSTRICHIEN.

L'Europe n'eſt pas la ſeule partie du Monde où il ait fait répandre du ſang pour ſon intereſt particulier, mais ce diſcours pourroit me mener trop loin, & je ne dois m'attacher qu'à la peinture que vous attendez de moy. Je vais vous parler avec une ſincerité qui me rendroit criminel, ſi vous n'eſtiez preſts à la juſtifier par la voſtre, Je ne prétens point devoir paſſer pour mauvais Sujet, quoy que je parle contre ma Patrie; je donnerois tout mon ſang pour elle, ſi je pouvois empêcher par là qu'elle ne periſt. Je rougis des fautes que je luy vois faire, & je n'en parle que pour ſoulager ma douleur, comme ceux qui croyent adoucir leurs maux en ſe plaignant.

Le Roy de France avoit ſauvé pluſieurs fois l'Empire, depuis que l'Empereur qui regne aujourd'huy occupe le Trône Imperial. Perſonne n'ignoe

ce que firent les François à la fameuſe journée de S. Godard, lors qu'ils empêcherent les Turcs de paſſer la Riviere de Raab. Le Monarque qui rend leur Nation ſi glorieuſe & ſi triomphante, n'avoit pas ſeulement envoyé ſes meilleures Troupes au ſecours de la Chreſtienté, mais comme il y alloit de l'intereſt de l'Egliſe, & d'un Potentat qui en ſoutenoit alors la gloire, il avoit bien voulu que tout ce qu'il y avoit dans ſa Cour de Jeuneſſe diſtinguée par l'éclat de la naiſſance, allaſt combattre pour les avantages de la Foy, & de l'Empereur qui la défendoit. Cette faveur eſtoit grande, & le Souverain qui la faiſoit, s'eſtant expoſé à perdre les plus grands Seigneurs de ſon Royaume, on en devoit éternellement garder la memoire. Cependant l'Empereur s'oublia aſſez luy-meſme pour ne s'en pas ſouvenir, & aprés que Sa Majeſté Tres-Chreſtienne eut attaqué la Hollande en 1672. il ſe declara contre Elle, ne doutant

point qu'eſtant joint avec l'Eſpagne, il ne vinſt à bout de l'accabler. Le contraire arriva ; la France demeura victorieuſe, & l'Empire fut de nouveau menacé par les Turcs qui levoient de formidables Armées Le Roy pourſuivant ſes conqueſtes prit la Ville de Gand. Les Pays-bas Eſpagnols ſe crurent perdus, & la Hollande s'imagina qu'elle alloit eſtre attaquée juſque dans ſon centre. Ce Monarque fut touché des malheurs qui eſtoient preſts d'accabler la Chreſtienté, & voyant l'orage qui ſe preparoit contre l'Empire, il oublia l'ingratitude de l'Empereur, & impoſa la Paix à l'Europe, afin que tous les Princes de cette même Europe fuſſent en pouvoir de le ſecourir. Cette Paix eut des conditions. Il y eut des Villes renduës de part & d'autre, & l'Eſpagne ayant refuſé de donner quelques dépendances de celles qu'elle cedoit au Roy Tres-Chreſtien, quoy qu'elle s'y fuſt obligée par le Traité, ce Monar-

que fut contraint d'employer la force pour prendre un équivalent. Cependant les Turcs entrerent en Allemagne. Le Roy de France estoit victorieux. On luy avoit manqué de parole pour l'execution des Traitez. Il avoit les armes à la main, & il pouvoit conquerir le reste des Pays-bas, & tout ce qu'il auroit voulu en Allemagne ; mais elle estoit attaquée, & cette consideration l'obligeant à se contenter de l'équivalent qu'il avoit pris pour les dépendances qu'on luy devoit rendre, il engagea pour la troisiéme fois l'Empereur à se souvenir éternellement des graces qu'il luy faisoit, & il ne se servit point de l'occasion qu'il avoit de faire toutes les conquestes qu'il auroit pû souhaiter. Ce Monarque, aprés en avoir usé si genereusement avec l'Empereur, le crut incapable d'entrer jamais dans aucune Ligue formée contre luy ; & comme il avoit servy la Religion en Allemagne, il voulut la faire fleurir en France. Ainsi

ſans examiner les pertes qu'il ſe mettoit au hazard de faire, & regardant ſeulement l'intereſt de Dieu, il donna ſes ſoins uniquement à agrandir la veritable Religion dans ſon Royaume, & à l'y faire regner ſeule. L'Empereur profita pendant ce temps de la moderation de ce Monarque. Il repouſſa les Turcs, les défit en differentes rencontres, & non ſeulement il leur prit beaucoup de Places, mais des Provinces entieres, de ſorte qu'il eſtoit en pouvoir de ſe rendre maiſtre de Conſtantinople, au lieu qu'il doit craindre de voir les Turcs attaquer Vienne, ſi le Prince d'Orange ne luy euſt point propoſé une Ligue pour envahir la France, & en partager les Etats entre eux. Il falloit pour entrer dans cette Ligue que l'Empereur diviſaſt les forces qui agiſſoient contre les Turcs, & qu'il en fiſt revenir une partie pour la nouvelle guerre qu'il entreprenoit, en riſquant de perdre ce qu'il avoit gagné ſur ces Infidelles, comme on

l'a vû arriver. Il falloit qu'il se déclaraſt contre un Monarque qui avoit ſauvé trois fois ſes Etats. Il falloit qu'il travaillaſt à détruire ce que ce Prince pieux avoit fait en France en faveur de la veritable Religion, & qu'il l'expoſaſt meſme à se voir détruite par la Proteſtante. Il falloit qu'il conſentiſt qu'on détrônaſt un Roy legitime, & qu'il y contribuaſt, ainſi qu'à la ruine de la Religion Catholique en Angleterre, & peut-eſtre dans toute l'Europe. Il n'y avoit pas ſujet de croire que le Chef du Saint Empire deuſt faire des crimes ſi condamnables contre la Religion, & des fautes ſi groſſieres contre la Politique, qui luy feroient perdre les conqueſtes qu'il avoit faites ſur les Turcs, & qu'il a en effet perduës depuis ce temps-là, & perſonne n'auroit jamais crû qu'aprés tout ce qu'il devoit au Roy de France, il puſt ſe reſoudre à ſe liguer contre luy. Cependant il a l'obligation au Prince d'Orange de luy

avoi

avoir fait faire toutes ces fautes, qui ont couté tant de ſang à toute l'Europe, & porté tant de préjudice à la Religion Catholique, pour laquelle la Maiſon d'Auſtriche ſe ſent obligée d'avoir d'autant plus d'attachement, qu'elle luy attribuë toute ſa grandeur; car je croy que vous n'ignorez pas que Rodolphe, Comte de Haſpourg, ayant rencontré dans la campagne un Preſtre qui portoit le Saint Sacrement à un Malade, & qui avoit peine à ſe tirer d'un mauvais chemin, deſcendit de ſon cheval, & que l'ayant pris par la bride, aprés y avoir fait monter le Preſtre, il le conduiſit luy-meſme juſques à la maiſon du Malade. Ce Preſtre en luy faiſant ſes remercimens, luy dit par une maniere de Prophetie, que l'Empire ſeroit quelque jour dans ſa Maiſon, & qu'elle joüiroit de tous les avantages que l'on a vû arriver depuis à celle d'Auſtriche. Ce Rodolphe ayant eſté élevé ſur le Trône Imperial en 1273. prit les armes

contre Ottocar, Roy de Boheme, qui s'eſtoit emparé de l'Auſtriche, pretendant qu'elle luy appartenoit du chef de ſa Femme, Heritiere de Frederic, mort en 1240. ſans Poſterité. Il le tua dans une Bataille, & donna l'inveſtiture du Duché d'Auſtriche à Albert ſon Fils, ayant fait voir que c'eſtoit un Fief maſculin, qui au defaut de maſles devoit retourner à l'Empire, & depuis ce temps-là, les Princes de cette Maiſon ont préferé le nom d'Auſtriche, à celuy du Chaſteau de Haſpourg. Rodolphe eſtant mort, Rodolphe II. ſon Fils épouſa Agnés, ou Elizabeth, Fille d'Ottocar, & ſa Poſterité ſe conſerva juſqu'à Frederic IV. ſurnommé le Pacifique, qui fut le premier qui prit le titre d'Archiduc d'Auſtriche. On l'élut Empereur en 1440. & il fut Pere de Maximilien I. qui épouſa Marie de Bourgogne, Fille de Charles le Hardy, la plus riche Heritiere de l'Europe. Philippe I. Archiduc d'Auſtriche, ſortit de ce mariage,

& ayant épouſé Jeanne d'Arragon, Fille Heritiere de Ferdinand V. ſurnommé le Catholique, Roy d'Arragon, de Grenade & de Sicile, & d'Iſabelle, Reine de Caſtille & de Leon, il mit par cette alliance la Maiſon d'Auſtriche dans une haute élevation, ayant laiſſé deux Fils, Charles Quint & Ferdinand, qui ont eſté Empereurs ſucceſſivement, & qui ont fait les deux branches de cette Maiſon. On n'a point douté que tant de grandeur n'ait eſté l'effet de la prédiction du Preſtre dont je viens de vous parler, & que la pieté de Rodolphe, Comte de Haſpourg, qui l'avoit tiré du mauvais chemin, n'ait attiré la benediction du Ciel ſur ſes Succeſſeurs, ce qui devoit attacher éternellement la Maiſon d'Auſtriche à la Religion Catholique, & l'engager à ſoutenir inviolablement ſes intereſts.

L'ESPAGNOL.

Le Prince d'Orange a fait voir que ſon credit l'emportoit ſur l'eſprit de

l'Empereur, puis qu'il eſt venu à bout de le faire reſoudre à paſſer, luy & toute ſa Maiſon, pardeſſus toutes les conſiderations qu'ils doivent avoir pour la Religion Catholique.

LE SUEDOIS.

La Maiſon d'Auſtriche fait ſonner bien haut l'attachement qu'elle a pour cette Religion, mais ce ne ſont que des paroles par leſquelles on tâche d'ébloüir les Peuples. Nous luy voyons faire le contraire de tout ce qu'elle veut faire croire. Le ſcrupule ne l'a jamais empeſchée de chercher ſes intereſts aux dépens de la vraye Religion, & dés qu'elle a crû pouvoir triompher de la France, en y retabliſſant la Proteſtante, & y reduiſant la Catholique aux abois, elle n'a point balancé un moment à s'unir avec le Prince d'Orange, & comme elle a contribué à tous ſes crimes, elle ne peut ſe cacher qu'elle n'en eſt pas moins chargée que ce Prince.

L'AUSTRICHIEN.

Ce qu'il y a de surprenant dans cette affaire, & de fâcheux pour cette Maison, c'est qu'en abandonnant le party de la Religion, pour prendre celuy de la Politique ; on a fait d'infructueuses & fausses démarches. Le Prince Charles de Lorraine, dont le genie estoit superieur à celuy de tous les Ministres de l'Empereur, avoit representé à sa Majesté Imperiale, que si Elle se resolvoit à rentrer en guerre avec la France, outre qu'il luy faudroit abandonner les interests de la Religion, & favoriser ses Ennemis, Elle feroit cause que la France se voyant pressée, mettroit en usage toutes ses forces qui luy estoient encore inconnuës, & qu'il luy seroit aisé de connoistre sous un Monarque aussi clairvoyant, & aussi habile que celuy qui la gouverne aujourd'huy ; mais tous les conseils de ce Prince furent inutiles. Son merite luy avoit attiré des envieux, & la Maison d'Austriche ne pouvoit souffrir

celuy du Roy de France. Il fut donc resolu que toutes les Puissances d'Allemagne, jointes à celles du reste des Princes liguez à Ausbourg, s'uniroient pour accabler les François, pendant que l'on conserveroit des intelligences avec les Protestans du sein du Royaume, pour les faire soulever. Il sembloit que les seules forces d'Allemagne pouvoient suffire, car on l'a toûjours regardée cõme un Corps qu'il estoit dangereux à ses Ennemis de faire mouvoir, & dont l'union pouvoit accabler le reste de l'Europe, & faire mesme trembler les autres parties du Monde. Ce Corps estoit difficile à exciter, mais il falloit prendre garde à ne le pas mettre en mouvement, car si une fois il venoit à estre uny, c'estoit une Puissance assommante, un torrent qui devoit entraîner tout, un corps formé de mille parties dont l'assemblage devenoit terrible, & enfin une Hidre à cent testes, & à cent bras, à qui rien ne pouvoit estre impossible.

Toutes ces parties, non seulement se sont ramassées contre la France, mais elles se sont jointes à toutes les Puissances de l'Europe, qui font ensemble un Corps plus considerable que cette formidable Allemagne. Cependant le Roy de France, toûjours tranquille au milieu de cet orage, avec le conseil de deux ou trois Ministres formez par ses soins, & qui reçoivent ses ordres, tout allant d'un pas égal dans sa Cour, & sans qu'il y ait plus de mouvement qu'en pleine Paix dans le cœur de son Royaume, triomphe de tant d'Ennemis, & fait voir nos forces inferieures aux siennes, nostre conduite moins prudente, & nostre prévoyance bien plus resserrée. C'est non seulement un tres-grand affront pour l'Allemagne, mais il est d'autant plus cruel pour elle, que la Posterité le remarquera comme un prodige. L'Allemagne doit tous ces affronts au Prince d'Orange, & il a sceu l'aveugler, lors qu'il l'a fait entrer dans la Ligue. Comment le passé

n'a-t-il pas fait voir à l'Empereur, qu'il ne pouvoit ſouſtenir en meſme temps la Guerre contre les Turcs, & contre la France ? Ne devoit-il pas ſe ſouvenir que ſi pendant que l'on attaquoit Vienne, les François l'euſſent obligé à faire diverſion de ſes armes, il luy auroit eſté impoſſible d'empeſcher que les Turcs n'euſſent fait cette Conqueſte, puiſque ſans avoir la France ſur les bras, il a fallu que le Roy de Pologne ſoit venu à la teſte de ſon Armée pour faire lever le Siege, & que les frais de cet armement & de ce voyage ſont encore dûs à ce Monarque ? L'Empereur devoit auſſi conſiderer qu'il n'a pas eu dequoy faire reparer les Fortifications & les Breches de Bude, d'Eſſec & de Neuhauſel, où l'on ne travaille que depuis l'approche des Turcs dans ces derniers temps. Si l'Empereur a manqué de tout tandis que l'Europe eſtoit en paix, & que tous ſes Souverains luy fourniſſoient des hommes & de l'argent, quel autre

que luy se seroit laissé surprendre aux conseils ruineux d'un Usurpateur, & auroit entré dans une Ligue qui devant faire armer toute cette Europe, devoit non seulement la mettre dans l'impuissance de continuer à luy fournir les secours qu'il en tiroit, mais l'obliger luy-mesme à faire diversion de ses Armées, pour s'opposer à celles de France. Ces fautes grossieres, & qui choquent la politique & le bon sens, ont fait perir les meilleures Troupes de l'Allemagne, & cette perte est si grande, qu'il faut plus d'un siecle pour la réparer. On n'en doutera pas si l'on fait reflexion au Combat de Casaneck, à la defaite des Generaux Heusler & Doria, & à la prise de Belgrade. Les Corps entiers composez des vieilles Troupes d'Allemagne qui estoient en ces trois occasions, ont esté si generalement défaits, qu'on pourroit dire sans exagerer qu'il n'y est pas resté un seul homme. Il y en est du moins demeuré si peu que cela ne suffit pas pour contribuer

au rétabliſſement de ces Corps. Il ſeroit plus avantageux à l'Empereur qu'il euſt perdu beaucoup plus, & que ces pertes euſſent eſté partagées dans tous les Corps de ſes Armées. Ce qui reſte de vieilles Troupes dans un Corps, étant mêlé avec les nouvelles, le rétablit en fort peu de temps, mais quand ce Corps n'eſt compoſé que de nouvelles levées, il faut un temps infiny pour le mettre ſur le pied des vieilles Troupes. Les anciens Officiers & les anciens Soldats n'inſtruiſent point aſſez les nouveaux. Les années meſme ne ſuffiſent pas pour leur apprendre tout ce qu'ils doivent ſçavoir, & il faut que des Sieges & des Combats, en leur donnant des leçons ſur le métier de la guerre, les y ayent endurcis. Jugez par là des dommages que le Prince d'Orange a cauſez à l'Empereur, puis que la Ligue où l'a fait entrer ce Prince, ne luy a produit autre choſe que la ruine de tant de vieux Corps, & la perte de la plus grande partie des Con-

queſtes qu'il n'avoit faites qu'en plu-
ſieurs années, & aux dépens des
Troupes & de l'argent de toute l'Al-
lemagne, & de tous les Princes de
l'Europe. On ne peut douter qu'aprés
tant de pertes faites par l'Empereur,
& tant d'affronts receus qui retom-
bent ſur le corps de l'Allemagne, le
Prince d'Orange n'y doive eſtre re-
gardé comme un homme qui a plus
cauſé de malheurs à la Nation, & luy
a plus fait verſer de ſang, que n'ont
jamais fait ſes plus formidables & plus
cruels Ennemis. Il eſt vray que quel-
ques Princes Proteſtans, & ſur tout
ceux qui luy ſont joints par le ſang, ne
le regardent pas ainſi, mais c'eſt une
des choſes qui doit faire le plus repentir
l'Empereur d'eſtre entré dans cette
Ligue, puis qu'il doit connoiſtre par
là combien il a expoſé la Religion
Catholique, & tout ce qu'elle avoit
à craindre, meſme en Allemagne, ſi
la France euſt ſuccombé. C'eſt ſans
doute ce qui a attiré de ſi grands mal-

heurs à l'Empereur, & tant de maledictions ſur ſes Troupes. Auſſi pluſieurs perſonnes ſont bien informées qu'il a dit depuis peu, *que toutes ſortes de diſgraces luy eſtoient arrivées depuis qu'il avoit ſigné la Ligue.*

La Ligue n'a pas ſeulement couſté à l'Empereur les Conqueſtes qu'il avoit faites ſur les Turcs, & fait perir ſes meilleures Troupes, elle luy a fait perdre d'abord l'importante Forteresſe de Philiſbourg, l'un des Boulevards de l'Empire du coſté du Rhin, & l'Allemagne ne doit jamais penſer à cette perte que luy cauſe l'ambition du Prince d'Orange, ſans blâmer l'aveuglement, ou pluſtoſt la jalouſe fureur de ceux qui ont pris ſon party, & qui l'ont expoſée à tous les mal-heurs qui l'accablent aujourd'huy. D'un coſté elle ſe voit attaquée par les Turcs, & elle ſouffre de l'autre par les Armées des François qui vécurent l'année derniere à ſes dépens en deçà, & en delà du Rhin. Non ſeulement ils y conſumerent

ſumerent preſque tous leurs vivres, mais ils en tirerent encore de groſſes contributions. Ce n'eſt point à un Prince comme l'Empereur, qui ne monte jamais à cheval que pour faire des Reveuës, ou pour donner la chaſſe à des Beſtes qui ne luy reſiſtent point, à ſe faire tant d'Ennemis differens. Quand on ne veut jamais ſe riſquer en ſe mettant à la Teſte d'une Armée pour deffendre ſes Sujets & acquerir de la gloire, on doit conduire les choſes de telle maniere qu'on ſoit en eſtat de ne point avoir de guerre. C'eſt peut-eſtre par cette raiſon que l'Empereur ſe voyant trop d'Ennemis, tâche d'engager le Turc à faire la Paix avec un empreſſement qui découvre ſa foibleſſe, & qu'il veut épargner le ſang des Infidelles, afin de pouvoir tourner toutes ſes forces contre un Prince Catholique. Le party eſt peu Chrêtien, & c'eſt cependant celuy qu'il a pris pour continuer à ſe déclarer contre la Religion. S'il changeoit de ſentimens, &

qu'il fit la paix avec la France, il n'a point à douter qu'il ne repoussât les Infidelles, & qu'il n'étendit la Foy de ce costé là. Le Prince d'Orange se verroit bien-tost contraint de descendre du Trône d'Angleterre, & la veritable Religion ne pourroit manquer d'en retirer de grands avantages, puisque le Chef de la Protestante ne seroit plus en pouvoir d'insulter tous les jours la Catholique, & de chercher, comme il fait, à l'aneantir. Mais le Chef de la Maison d'Austriche, qui paroist si exterieurement devote, & qui doit tant à la vraye Religion, aime mieux voir sa passion satisfaite, & abaisser, s'il luy est possible, la gloire d'un Monarque, qui ne s'est rendu digne de sa haine & de celle de tant de Princes liguez, que parce que son merite estant trop brillant, & trop generalement reconnu, la Renommée l'a mis tellement au dessus d'eux, que leur jalousie ne sçauroit souffrir sa gloire. Voilà ce que peut l'interest

hr main ; il engage la Maiſon d'Auſtriche à ſacrifier la veritable Religion à la Proteſtante ; car c'eſt bien la préferer que de faire tout ce qui peut élever cette derniere en détruiſant l'autre. Il y a plus, & l'on doit juger ſi l'intereſt de la Religion Catholique eſt mis en de bonnes mains, lors que le Sieur Hufley, Ambaſſadeur du Prince d'Orange à la Porte, eſt chargé pour l'Empereur de la Negociation de la Paix entre l'un & l'autre Empire. On ne ſçauroit douter que ce Prince n'ait pris le ſoin de dreſſer toutes les Inſtructions dont eſt chargé cet Ambaſſadeur, & il y a grand ſujet de croire qu'il ne fera rien qui ſoit contraire à ce qu'il ſouhaite, puis qu'il ne reconnoiſt que luy ſeul pour Maiſtre. Il eſt aiſé de s'imaginer par là quels efforts fera l'Ambaſſadeur de ce Prince pour porter les Turcs à faire la Paix, afin de continuer la Guerre en Europe, juſqu'à ce que le Party Proteſtant l'ayant emporté ſur le Catholique, ſoit aſſez

puiſſant pour l'affermir dans ſon uſurpation, en ſorte qu'il puiſſe avec la Hollande, qui deviendroit Province d'Angleterre, donner la Loy à tous ceux qui ſont aujourd'huy ſes Alliez, & faire dominer en Europe la Religion Proteſtante. Tout cela merite des réflexions que vous ferez auſſi bien que moy, & je ſuis ſi tranſporté quand je voy qu'une Politique, qui ſe trouve meſme infructueuſe, l'emporte ſur la Religion, & que les intereſts du Ciel ſont ſacrifiez à des intereſts humains, que je n'ay pas la force de m'étendre davantage ſur ce que je ſçay qu'on en doit penſer. Je n'ay pas moins d'indignation quand je conſidere que l'on avilit la gloire de l'Empire, juſqu'à envoyer des Ambaſſadeurs à la Haye reconnoiſtre un Uſurpateur, & recevoir ſes Loix, dans une Aſſemblée où l'on ne ſe trouve que pour écouter ce qu'il luy plaiſt de reſoudre, & ſuivre ſes volontez. Puis qu'il y a une Ligue entre un nombre de Souverains,

& que l'Empereur y eſt entré, quel autre que luy doit eſtre le Chef de cette Ligue, & peut en convoquer l'Aſſemblée ? N'eſt-ce pas à luy à prendre la ſupréme autorité qu'il laiſſe au Prince d'Orange? L'éclat où la France ſe trouve aujourd huy bleſſe l'Empire, & pour ſatisfaire l'envie que l'on a de l'obſcurcir, on abaiſſe cet Empire mille fois davantage qu'on ne feroit, en vivant en paix avec cette puiſſante Rivale. Il n'y eut jamais de honte à reconnoiſtre le veritable merite, mais il y a beaucoup de baſſeſſe à donner de l'encens à un Uſurpateur. Que par une trahiſon heureuſe pour celuy qui l'entreprend, un Souverain perde ſa Couronne, il eſt toûjours Roy, il reçoit par tout les meſmes honneurs, il eſt plaint & reſpecté, & il ne luy manque qu'une nombreuſe ſuite de Flateurs; mais ſi la fortune abandonne un Uſurpateur, on ne voit plus rien du Souverain, tout le Criminel paroiſt; il n'a plus d'honneurs à eſperer, & n'eſtant plaint

que de ceux qui ayant part à son crime en craignent le chastiment, il perit souvent dans les supplices qui sont destinez pour les Tirans, & qu'il n'est pas aisé qu'ils évitent. Comme rien n'est stable dans le monde, & moins en Angleterre que dans aucun autre Etat, jugez, lors qu'elle viendra à se repentir de sa revolte, quelle sera la confusion de ceux qui ont applaudi à celuy qui l'a causée, & qui ont rampé à ses pieds, comme ont fait l'Envoyé de l'Empereur, & l'Ambassadeur d'Espagne.

L'ESPAGNOL.

J'en rougis comme vous pour toute la Maison d'Austriche, & puis que nous devons parler de bonne foy, & que c'est la sincerité qui nous assemble, je ne dois point faire voir icy les rodomontades si ordinaires à ceux de nostre Nation. Aussi bien s'accorderoient elles mal avec les affronts que nostre union avec le Prince d'Orange nous fait essuyer à tous momens. Il est im-

poſſible que nous voyions ſans gemir, les pertes qu'il nous cauſe, le ſang qu'il nous coute, & l'argent dont ſes projets ont épuiſé nos Finances. Nous ſçavions mieux que perſonne ce que peuvent les Armes de France ſous un Roy toûjours Vainqueur. Depuis l'année 1667. l'Iſle, Douay, Cambray, Valenciennes, Saint-Omer, Aire, Condé, Ypres, Bouchain, Courtray, Oudenarde, Limbourg, Ath, Leuve Saint Guilain, Puicerda, Meſſine, Gand, Luxembourg & pluſieurs autres Places qu'il n'eſt inutile de nommer, outre des Batailles gagnées ſur Mer & ſur Terre, nous avoient aſſez appris ce que nous avions à craindre, ſi nou oſions nous engager de nouveau à entrer en guerre contre une Puiſſance ſi redoutable. La France eſtoit tranquille, & ſon Roy ne vouloit point troubler la Paix qu'il avoit donnée à l'Europe par une bonté toute genereuſe. Il avoit laiſſé repouſſer les Ennemis de la Chreſtienté, &

quoy que la Politique luy representaſt que la Maiſon d'Auſtriche ſe ſeroit ſervie d'une pareille conjoncture, malgré tout le zele de Religion dont ſes Princes font parade, & la devotion qu'ils affectent, la ſincere pieté du Roy de France l'emporta ſur toutes ſortes de conſiderations, & des conqueſtes certaines furent incapables de le tenter. Il préfera les intereſts de l'Egliſe à ſes propres intereſts, & ce Monarque, loin de faire lever des Troupes, & de ſe preparer à la guerre, ne penſoit qu'à attirer des ames à Dieu, à détruire les Temples de l'Heresie dans ſon Royaume, & à faire bâtir des Egliſes. Le Prince d'Orange propoſa au Roy d'Eſpagne d'entrer avec luy dans une Ligue pour faire ſoulever les Proteſtans de France, y faire refleurir leur Religion, & partager tout l'Etat avec les autres Puiſſances qui eſtoient déja entrées, ou qui devoient entrer dans la meſme Ligue. Il propoſa en meſme temps de ſe rendre maiſtre de

l'Angleterre, alleguant qu'il n'y avoit qu'elle ſeule qui puſt empêcher la ruine totale de la France. Le Roy apprit tout ce qui ſe tramoit contre luy & contre la Religion Catholique. Il en fit part au Roy d'Angleterre, qui ne put ſe perſuader d'abord que ſon Neveu & ſon Gendre, pour qui il n'avoit jamais marqué que de la bonté, & qui avoit tous les ſujets du monde de ſe loüer des obligeans témoignages d'amitié qu'il luy donnoit, euſt pû former le deſſein de faire naiſtre la revolte dans ſes Etats, & de l'en chaſſer pour s'en faire couronner Roy, ſous des pretextes ſi foibles, qu'on a ceſſé d'en parler depuis qu'il s'eſt placé ſur ſon Trône. Sa Majeſté Britannique eſtoit d'autant plus éloignée de croire tout ce qu'on luy diſoit du Prince d'Orange, que le Sieur Benteim, ſon Favory, eſtoit alors à ſa Cour pour le feliciter ſur la naiſſance du Prince de Galles, & qu'il l'aſſuroit que tous les bruits qui couroient du voyage de ce

Prince en Angleterre, eſtoient abſolument faux, de ſorte que ce Monarque fit ſçavoir au Roy de France que c'eſtoit luy ſeul que l'orage menaçoit. Quoy que le Roy Tres-Chreſtien ne ſe fuſt pas préparé à ſoutenir l'effort de tant d'Ennemis qui avoient juré ſa perte, comme ſa prudence luy fait ſi bien menager les choſes, qu'il ne s'expoſe jamais à pouvoir eſtre ſurpris, il fit aſſembler tout ce qu'il avoit de Troupes, pour prévenir ceux qui avoient reſolu de l'attaquer, & Monſeigneur le Dauphin partit pour aſſieger Philisbourg. Les Princes liguez n'eſtoient point en eſtat de ſe mettre en campagne. Leur deſſein avoit éclaté trop toſt, & ils ne devoient agir que quand le Prince d'Orange ſeroit ſur le Trône de la grand' Bretagne. Ils s'eſtoient meſme flatez que lors qu'il ſeroit en mer, il empêcheroit les Troupes de France de faire quelque entrepriſe, dans la crainte qu'on auroit qu'il ne fiſt une deſcente ſur les coſtes de cet

Etat, & ils eſperoient que les Nouveaux Convertis ſe ſouleveroient à la veuë de cette Flote, mais la prudence du Roy rendit tous leurs projets inutiles, & Philiſbourg fut obligé de ſe rendre avant que la Ligue ſe viſt en pouvoir d'en executer aucun. Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient, l'Eſpagne en eſtoit l'heureuſe & tranquille ſpectatrice. Elle n'eſtoit point encore entrée dans la Ligue, qui la ſollicitoit puiſſamment de ſe declarer de ſon party. La France de ſon coſté luy faiſoit de grandes inſtances pour l'engager à demeurer neutre, & les diverſes raiſons qui la pouvoient faire balancer, furent portées aux Conſeils du Roy d'Eſpagne, dont les ſentimens demeurerent aſſez longtemps partagez. L'affaire eſtoit delicate du coſté de l'intereſt, de la gloire, & de la Religion. La Ligue faiſoit eſperer au Roy Catholique qu'on luy feroit rendre toutes les Conqueſtes que le Roy de France avoit faites dans les Pays-bas, & ſes projets

paroiſſoient ſi bien conceus, & leur ſuccés ſi certain, qu'il ſembloit qu'il n'y euſt aucun ſujet d'en douter; mais il falloit ſe declarer contre un Roy, Fils aîné de l'Egliſe, un Roy honneſte homme, un Roy dont on avoit épouſé la Niece. Il falloit conſentir que l'on uſurpaſt une Couronne, donner les mains à la ruine de la Religion Catholique en Angleterre, travailler à rétablir la Proteſtante en France, & à l'y faire fleurir, & prendre les armes pour aider à mettre toute l'Europe en feu. Le Roy mon Maiſtre, jeune, pieux, équitable, & porté naturellement au bien, avoit peine à s'y reſoudre. La Reine Doüairiere, ſecondée de toutes ſes Creatures, & de celles que l'Empereur avoit à la Cour d'Eſpagne, prit fortement le party de la Ligue, & l'affaire fut agitée dans pluſieurs Conſeils, ſans qu'on y puſt prendre aucune reſolution. La Reine Regnante qui faiſoit les delices de ſes Peuples, ſoutenoit les bons ſentimens du

du Roy, & cette Princesse estoit sur le point de triompher, & d'empescher les pertes que l'Espagne a faites depuis ce temps-là. On ne pouvoit resister à la justice, & à la force de ses raisons. Elle avoit une prudence qui embarrassoit ses Ennemis, & en prenant le party de l'équité, de la gloire, du sang, & de la Religion, elle soustenoit l'interest des Rois avec une chaleur qui la faisoit craindre, & admirer, lors qu'une mort subite priva l'Espagne de cette Princesse. Elle estoit jeune, & jouïssoit d'une parfaite santé. Sa mort qu'on n'avoit pas lieu d'attendre, fut favorable à ses Ennemis, & l'on peut dire qu'elle mourut à propos pour eux. Le Roy Catholique, que cette perte toucha jusqu'au fond du cœur, s'abandonna à la douleur la plus vive. Tout commença à luy devenir indifferent, & ce fut sans doute par là que le Party du Prince d'Orange vint à bout de l'engager à se mettre de la Ligue, & à refuser la Neutralité que la France luy proposoit, & sur laquelle elle n'avoit pû avoir de réponse depuis si long-temps.

Le Roy d'Espagne en entrant dans une Ligue avec des Princes Protestans, hazardoit d'autant plus la Religion dans les Païs-Bas, que non seulement la Campagne devoit estre remplie de Troupes Protestantes; mais qu'il devoit mesme en faire entrer dans la plus part

des Villes, tant pour la seureté de ses Places, à cause que les Garnisons n'en estoient pas assez fortes, que parce que les Alliez n'ont pas assez de Villes de ce costé-là, pour faire hiverner leurs Troupes, ce qui a obligé celles de Brandebourg à prendre cette année leur quartier d'hiver dans les Païs-Bas, afin d'eviter le trop long chemin qu'elles auroient eu à faire pour se trouver prestes à l'ouverture de la Campagne. Chacun sçait que ces Troupes, & celle d'Angleterre ont fait mille insultes aux Catholiques, & tourné en derision les Cérémonies de l'Eglise, dans les Places où elles ont hiverné. L'Espagne n'auroit pas autrefois exposé la Religion à de pareilles avanies. Cette conduite est non seulement contre son usage & contre l'attachement qu'elle a toûjours témoigné pour la Religion Catholique, mais aussi contre les preceptes de Philippes II. Le Cardinal Bentivoglio dans son Histoire des Guerres de Flandre, rapporte qu'aprés que ce Prince eut parlé à Marguerite de Parme sa Sœur, de ce que les Païs-Bas dont il lui laissoit le Gouvernement, avoient à craindre de la France, de l'Angleterre & des Princes Heretiques de l'Allemagne, il ajoûta, *Que ces Voisins seroient dans de continuelles pratiques pour faire naistre le trouble dans ce Pais, & que ce qu'on en devoit craindre davantage, c'est qu'ils n'infectassent le Peuple d'Heresie,*

qu'ils ne se servissent de cette occasion pour engager la Noblesse à des nouveautez. Qu'on chercheroit alors à empoisonner la Populace du venin des faux dogmes, & à la pousser peu à peu de la liberté à la licence, de la licence aux tumultes, & enfin des tumultes à la revolte. Qu'en permettant que l'Heresie s'introduisist dans les Païs-Bas, il estoit d'une consequence infaillible qu'elle y vinst accompagnée de tous ces maux. Que la vraye & la fausse Pieté ne pouvoient subsister ensemble. Que si les Peuples se divisoient dans leur Foy, les Grands iroient aussi tost aux nouveautez, & prendroient mille faux pretextes pour convertir la Religion en factions. Qu'on en voyoit de tres-malheureux effets en Allemagne, & des commencemens en France qui ne l'estoient guere moins. Que pour garantir la Flandre d'un mal heur semblable, il falloit la tenir entierement nette d'Heresie, & n'y permettre aucun usage de Religion que celuy de la Catholique. Que c'estoit l'Ancienne & Veritable Religion, & la seule dont on fist profession dans tous ses autres Royaumes. Que la Maison d'Austriche en tiroit toute sa Grandeur, & que comme par son moyen les Sujets se trouvoient unis entr'eux dans le Culte des Autels, elle servoit encore à les lier davantage ensemble dans l'obeïssance qu'ils devoient, & à leurs Princes, & aux Magistrats; de sorte que lors qu'il la soutenoit & la defendoit, elle le soutenoit & le defendoit recipro-

quement, & qu'en rendant par là le plus grand ſervice qu'il pouvoit à Dieu, il s'enſuivoit qu'il procuroit en meſme temps toutes ſortes d'avantages à la Couronne d'Eſpagne.

Charles II. qui regne preſentement, a fait tout le contraire de ſon Biſayeul, & comme il ne ſoutient point l'Ancienne & Veritable Religion, auſſi la Religion, ny ne le ſouſtient, ny ne le deffend. C'eſt pourquoy nous ne devons pas nous étonner ſi depuis l'Alliance qu'il a faite avec les Ennemis de la Religion & contre la Religion, il a fait pertes ſur pertes; & ſi avec toutes les Mines qu'il a dans les Indes, il n'a pas eu dequoy entretenir une poignée de Troupes, en ſorte qu'elles ont eſté ſouvent l'objet de la raillerie des Ennemis, & reduites aux plus facheuſes extremitez, juſqu'à demander l'aumône. Cette Eſpagne, autrefois ſi fiere, a veu ſes Generaux ſoûmis par ſes ordres, à en recevoir d'un Uſurpateur, & d'un Perſecuteur de ſon ancienne Religion. Elle s'eſt veuë & ſe voit encore tous les jours obligée de prier les Hollandois, ſes Sujets revoltez, de luy preſter de l'argent, & elle n'a point fait difficulté d'engager ſes Domaines pour en répondre. A peine eſt-elle entrée dans la Ligue, qu'elle a veu ſur ſes Terres les Troupes de ſes Alliez, & celles de France y vivre à diſcretion, & qu'elle a eſté contrainte de payer de toutes parts de groſſes

Contributions aux François, qui ont démoly juſque dans le cœur des Païs-Bas, tout ce qui les a incommodez. Ses Troupes ont eſté battuës en Flandre, en Catalogne, & en Savoye. Dés que le Duc de ce nom s'eſt laiſſé engager dans ſon Party, il a perdu preſque tous ſes Eſtats, ſans que toutes les Troupes du Milanez jointes aux ſiennes, avec un ſecours d'Allemans, les Troupes de Naple & de Sicile, & tout l'argent qu'on a pû tirer de ces deux Royaumes & du Duché de Milan, ayent pû reculer cette perte d'un moment, non plus que les remiſes de Madrid, accompagnées des Troupes Eſpagnoles qui en ſont venuës. Tout cela n'a ſervy qu'à découvrir la foibleſſe du Roy d'Eſpagne, & à faire triompher le Roy de France, qui loin d'eſtre en garde de ce coſté là, ne pouvoit s'imaginer que les actions du Duc de Savoye deuſſent s'accorder ſi mal avec ſes veritables intereſts, ſes paroles, ſes Lettres, la juſtice, la raiſon, & l'Alliance que le Roy luy a fait l'honneur de contracter avec luy, en luy faiſant épouſer une Petite fille de France. Enfin Dieu nous a punis de ce qu'en l'abandonnant nous avons eu la honteuſe dureté de contribuer à chaſſer du Trône un Monarque Catholique, à ruiner la vraye Religion dans ſes Eſtats, & à l'expoſer dans les noſtres. Le Ciel a permis que nous perdiſſions la Ville de Mons qui

pouvoit passer pour imprenable, & qu'elle fust emportée à la veuë de nos Alliez, & de leur Chef, qui ayant fait d'inutiles démarches pour nous secourir, nous ont cousté cher pour toute la subsistance qu'il a falu fournir à leurs Troupes, de sorte que nous nous voyons accablez par nos Alliez comme par nos Ennemis, & ce qui fait le comble de nos malheurs, par la colere du Ciel. Les pertes continuelles, les affronts, & le manque d'argent, nous rendent des objets de misere & de risée, & nous devons tout cela à l'esprit persuasif du Prince d'Orange, qui pour ses seuls interests nous a fait sacrifier les nostres à son ambition, & agir contre nostre gloire, nostre conscience, nostre Religion, & contre ce que nous devions à Dieu, aux hommes, & à nous-mesmes.

Comme il estoit déja tard lorsque l'Espagnol cessa de parler, le reste de la conversation fut remis au jour suivant.

AFFAIRES DU TEMPS.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

XI. PARTIE.

LES PLAINTES DE L'EUROPE Contre le Prince d'Orange.

II. ENTRETIEN.

A PARIS,
Chez MICHEL GUEROUT, Galerie-neuve du Palais, au Dauphin.

M. DC. X CI.
AVEC. PRIVILEGE DU ROY.

On donnera le 15. de chaque
mois un Entretien sur les Affai-
res du Temps, dont le Public ne
payera que SEPT SOLS.

AVIS.

SI le grand ſuccés d'un Ouvrage peut exciter à faire encore mieux, celuy-cy doit avoir dequoy ſatisfaire le Lecteur. Auſſi n'y a-t-on rien épargné, & la Planche dans laquelle on trouvera huit Médailles, eſt un ornement digne de la matiere qu'on traite. On peut voir par là qu'on s'applique moins à ce travail par la veuë de l'intereſt, que pour la gloire de la France. Ceux qui acheteront ce ſecond Entretien doivent prendre garde que cette Planche y ſoit miſe, & meſme d'une fort belle graveure, & qu'il y ait des lettres fleuronnées au commencement. C'eſt à ces marques que l'on connoiſtra les veritables

Exemplaires, & qui ne seront point contrefaits, comme l'a esté le premier Entretien, qui est tout défiguré, d'une fort méchante impression, & remply de fautes. Un Ouvrage qui a le bonheur de plaire est sujet à ces contrefaçons, & le Lecteur court risque de s'y voir trompé s'il n'y prend garde de prés.

On donnera au 15. d'Aoust, la suite des Plaintes de l'Europe, & comme elle ne fournira pas dequoy achever le troisiéme Entretien, on y trouvera le commencement d'un autre sur une nouvelle matiere.

AFFAIRES DU TEMPS.

XI. PARTIE.

Les Plaintes de l'Europe contre le Prince d'Orange.

II. ENTRETIEN.

LEs mêmes personnes qui avoient entrepris de faire voir que le Prince d'Orange est la seule cause de l'effusion de tout le sang qui s'est répandu en Europe depuis quelques années, & qu'il l'a plongée dans tous les malheurs qui l'accablent aujourd'huy,

s'étant trouvées le lendemain dans le meſme lieu, où leur converſation avoit commencé, la reprirent de la ſorte.

L'AUSTRICHIEN.

Quoy qu'il ſoit fort rare de pouvoir trouver un Amy fidelle & veritable honneſte-homme, je ne laiſſe pas d'eſtre aſſez heureux pour en avoir un de ce caractere, à qui je ne cache rien; & il faut vous l'avoüer, je luy ay fait part de la converſation que nous euſmes hier enſemble, & malgré la droiture de ſon cœur, il n'a pû apprendre qu'avec quelques marques de ſurpriſe, qu'en parlant du Roy de France, nous en ayons dit tant de choſes glorieuſes.

L'ESPAGNOL.

Les faits que nous avons rapportez luy ſemblent-ils faux, & les a-t-il combatus?

L'AUSTRICHIEN.

Non, mais ce ſont, je croy, des veritez qui le chagrinent, & qu'il voudroit ignorer.

L'ESPAGNOL.

Elles ne ſont pas moins veritez pour cela, & il doit eſtre moins étonnant d'entendre les plaintes que nous faiſons de nos Souverains qui nous ont rendus malheureux pour avoir pris un méchant party, que de voir ce que la bizarrerie des hommes a fait remarquer de tout temps dans toutes ſortes d'Eſtats. Si vous y avez pris garde, il n'y en a point où il ne ſe trouve des Sujets qui ne ſont jamais contens, quelques proſperitez qui accompagnent toutes les actions de leurs Princes. Ces Frondeurs éternels, ces Nouvelliſtes bourrus, & remplis d'inquietude, qui ſemblent mettre tout leur plaiſir à contrarier, & qui ne rougiſſent point de faire des éloges de la conduite de leurs Ennemis, quoy que mechante, ne paroiſſent jamais ſi chagrins, que lors qu'ils apprennent des Nouvelles qui les devroient réjoüir. Ce n'eſt pas qu'ils en ſoient fâchez dans le fond de l'ame, mais

leur caractere eſtant de n'approuver rien, ils ne peuvent témoigner de joye d'un heureux ſuccés, parce qu'il n'arrive pas ſelon le plan qu'ils avoient dreſſé, ou à cauſe que leur imagination ſouvent gaſtée par les Ennemis ſecrets de l'Etat, leur repreſente qu'il aura des ſuites beaucoup plus fâcheuſes que les avantages n'en ont eſté grands. Enfin entendez-les raiſonner, on doit craindre juſqu'au milieu des Victoires, & la plus ſage conduite eſt accompagnée d'une infinité d'irregularitez & de fautes eſſentielles. Si tous les Etats du Monde ſont remplis de ces Empoiſonneurs de bons ſuccés, à qui les proſperitez donnent des ſujets de plaintes par les conſequences qu'ils en tirent, & dont les cris que l'allegreſſe publique oblige à pouſſer, ne peuvent finir les gemiſſemens, pourquoy ne veut-on point que dans des Etats, qu'un malheur perpetuel accompagne, comme ceux où nous ſommes nez, il ſe trouve quelque petit nombre de

Sujets ſinceres, qui n'eſtant point aveuglez, parlent des choſes ſelon qu'elles ſe paſſent effectivement, ainſi que nous fiſmes hier dans noſtre converſation. La verité ne change point de nature pour cela. L'imprudence de nos Souverains & les miſeres qu'elle nous attire, ne diminuent rien de noſtre fidelité. Nous n'en ſommes pas moins prets à les ſervir ſans nulle reſerve; mais pouvons-nous ignorer la verité quand nos pertes ſervent tous les jours à nous la faire connoiſtre? Si nos Souverains ſeduits donnoient moins dans les chimeres dont on ſe ſert pour ſurprendre leur raiſon & les ébloüir, comme on verroit leurs Etats plus floriſſans, leurs Sujets ne ſeroient pas dans l'accablement où ils ſe trouvent. Cette verité qu'ils cherchent à ſe déguiſer, ne ſçauroit eſtre par tout que la même verité. En quelque Climat qu'elle ſe rencontre, ny les intereſts particuliers, ny tous les reſſorts cachez que l'am-

bition, l'envie, ou la haine ont accoûtumé de faire joüer, ne peuvent la rendre differente d'elle-meſme. Ainſi ceux qui ne luy ferment ny leurs yeux ny leur cœur, pour s'empêcher de la voir & de la ſentir, doivent la connoiſtre auſſi-bien que nous. Nous l'avions ſeule en veuë quand nous avons commencé nos Entretiens. C'étoit la ſincerité qui nous avoit aſſemblez. La verité nous ouvroit la bouche; & l'on s'étonne que nous voulions l'écouter, comme ſi nous devions eſtre toûjours dans l'aveuglement, parce que nos Souverains s'obſtinent à refuſer ſes lumieres!

LE BAVAROIS.

Je ne doute point qu'il n'entre beaucoup de ces raiſons dans la ſurpriſe que l'on fait paroiſtre, de ce que vous avez bien voulu dire des veritez qui ne ſont pas à voſtre avantage; mais je croy que l'on s'en étonne auſſi, parce qu'il eſt bien plus ordinaire de s'égarer, que de prendre le chemin

que l'équité & le bon ſens nous preſcrivent. La Ligue nous en eſt un grand exemple. Elle eſt compoſée de Souverains qui doivent eſtre plus éclairez que le commun des hommes, par les ſoins qu'on a de leur apprendre preſque dans leur berceau, ce qui regarde l'intereſt des Princes. Ils ont d'ailleurs des Miniſtres conſommez, & lors que tant de perſonnes qui devroient eſtre habiles, ſe ſont perduës pour avoir fermé les yeux aux lumieres que la verité leur preſentoit, il ſemble qu'il ne doit pas eſtre permis à des Sujets de les ouvrir, pour voir cette verité, ſur laquelle ils ne peuvent raiſonner qu'à la honte de leurs Maiſtres.

L'AUSTRICHIEN.

Vous ne dites rien qui ne me ſoit tombé dans l'eſprit, mais ſi vous eſtes amy de la verité, comme vous voulez que nous le croyions, vous ne pouvez diſconvenir d'une choſe, qui aſſurément eſt inconteſtable ; & quand je

vous passe l'aveuglement de nos Souverains, il faut que vous demeuriez d'accord avec moy que le Roy de France doit à son Etoile tout le bonheur dont il est accompagné. Le contraire ne sçauroit se soutenir ; car enfin quelles que soient ses lumieres, sa valeur, & sa puissance, il est né homme comme les autres, & il n'y en a point encore eu, non seulement qui ait rien fait de semblable, mais mesme qui ait pû en approcher de bien loin. Qu'on examine les Historiens les plus suspects ; le plus menteur n'a jamais osé porter si haut la gloire d'aucun des Heros qu'il a entrepris de favoriser.

LE SAXON.

Vous pouviez vous dispenser de parler icy de l'Etoile qui rend le Roy de France si superieur à tous les Monarques de l'Univers, puis que tout le monde en tombe d'accord.

LE BAVAROIS.

Peut-on en dire autre chose, à

moins qu'on ne ſoit plus aveuglé que ne le ſont tous les Princes de la Ligue ſur leurs intereſts ?

L'AUSTRICHIEN.

En effet, comment le Roy de France, dont les Etats ſont aſſez bornez, auroit-il pû ſoûtenir la guerre contre une legion d'Ennemis, s'il n'avoit eu une Etoile qui le pourroit faire reſiſter à toute la Terre? Il a contre luy les deux branches de la Maiſon d'Auſtriche. Celle d'Eſpagne a des Etats dans l'un & dans l'autre Monde, & compte preſque autant de Royaumes, dont elle tire de l'argent, que le Roy de France a de Villes conſiderables. Joignez à cela ce qu'elle en tire des Indes. La branche d'Allemagne, outre les ſept Electeurs qui ſont dans ſon party, & qui s'égalent tous aux Rois du ſecond ordre, eſt ſoutenuë d'un nombre infiny de petits Souverains & de Villes, qui fourniſſent chacun des Troupes & de l'argent, ſans parler du Contingent

que des Princes plus conſiderables, & meſme des Rois, doivent à l'Empire, ny des ſecours que peuvent fournir les Royaumes de Hongrie & de Boheme. L'Angleterre, qui a eſté ſi longtemps en poſſeſſion de l'Empire de la Mer, & qui a penetré autrefois juſques au cœur de la France, eſt encore aujourd'huy armée contre elle, avec la redoutable Republique de Hollande, ſi puiſſante ſur Mer, ſi riche par ſon Commerce, & ſi fameuſe par les Medailles qu'elle a fait fraper, pour faire connoiſtre qu'on la regardoit comme l'Arbitre des Rois. Le Duc de Savoye, qui feignoit d'être dans les intereſts de celuy de France, devoit avancer ſa perte, au lieu d'ajoûter, comme il a fait, un nouvel éclat à ſes triomphes, puis qu'il a cherché à le ſurprendre, en luy portant des coups d'un coſté où il n'eſtoit point en garde. Les Proteſtans de ſon Royaume que ſept de ſes Predeceſſeurs n'avoient pu reduire dans l'état où l'on les voit:

ujourd'huy, ceux de la plus grande
artie de l'Europe armez pour ſa per-
e, & unis avec les Princes Catholi-
ues; enfin, tout ce que les Souve-
ains de l'une & de l'autre Religion
nt pu luy ſuſciter d'ennemis, n'ont
ervi, & ne ſervent encore tous les
ours qu'à luy faire remporter des
vantages plus grands, & plus conti-
uels; ce qui n'a rien de naturel, &
aroiſt, quoy que veritable, entie-
ement hors de la vray-ſemblance.

LE SUEDOIS.

En voulant diminuer les louanges du
Roy de France, vous en avez fait
n peu de paroles un eloge ſi juſte & ſi
eau, que les plus longs Panegyri-
ques qu'on a faits de ce Monarque,
n'en diſent pas davantage.

L'AUSTRICHIEN.

Comme tout ce que j'ay dit ne re-
garde que ſon Etoile, je ne pretens
point l'avoir loué. Ceux qui ſont nez
heureux ſe trouvent toûjours dans la
bonne voye, quelque route qu'ils

choiſiſſent. Leurs affaires ſe font d'elles meſmes ſans qu'ils s'en mettent en peine ; & ſi je puis me ſervir d'une façon de parler des plus communes, le bien leur vient ſouvent en dormant.

LE SUEDOIS.

Voilà les diſcours que tiennent ceux qui cherchent à s'abuſer, & qui s'étant eux-meſmes rendus malheureux, prétendent cacher leurs fautes, en diſant qu'ils ſont nez ſous une méchante Etoile, & que le bonheur des autres fait tout leur merite. C'eſt un jargon à la mode qui eſt dans la bouche de tous ceux qui voyent échoüer des entrepriſes mal concertées, mais quelques ſoins que l'on prenne à diminuer la gloire des Princes que mille vertus politiques & morales font briller, il eſt certain que le Ciel ſe contente de leur donner d'heureuſes diſpoſitions à bien faire, & qu'ils deviennent plus ou moins heureux, ſelon qu'ils s'appliquent à les cultiver, c'eſt à dire, ſelon qu'ils font valoir le talent, ou qu'ils l'en-

l'enfoüiſſent. Il n'y a preſque point de Cours dans l'Europe, où la curioſité ne m'ait fait aller. J'y ay plus examiné les Souverains, que les Palais, les Meubles, les Jardins, & les autres raretez, & ce que j'ay vû m'a fait connoiſtre que le Roy de France ne doit qu'à luy-meſme, tout ce qu'on voudroit imputer à ſon bonheur. Jamais Prince n'a plus donné de temps au travail que ce Monarque. Il voit tout, il connoiſt tout, il entend tout par luy-meſme. Il eſt heureux parce qu'il eſt ſage, prudent, moderé, pieux & juſte. Il eſt heureux, parce que ſon diſcernement ne luy a laiſſé choiſir que des perſonnes dignes de remplir les plus importans emplois de ſon Etat. Il eſt heureux, parce que loin d'eſtre jamais prevenu, il prévient toûjours ſes Ennemis malgré leur nombre & leur vigilance, & que quelques coups qu'on ait voulu luy porter, jamais Prince ne les a parez avec plus de hauteur & plus

de conduite. Il eſt heureux, parce qu'il y a de la teſte dans tout ce qu'il entreprend, & qu'il n'y a que de la paſſion dans tous les projets que ſes Ennemis forment contre luy, ce qui les fait avorter dans le temps de l'execution. Il eſt heureux, parce que l'union ne regne pas moins dans la Famille Royale, que dans ſes Etats, & qu'il en eſt les delices. Enfin il eſt heureux, parce que ſes Troupes triomphent toûjours, & qu'elles ſont ſeures de vaincre, me me avant que d'avoir jamais appris leur métier à la guerre, puis que tous les Cadets qui ſont dans ſes Citadelles, dans ſes Arcenaux & dans ſes Ecoles de Marine, ne vont à l'armée qu'aprés qu'on les a inſtruits parfaitement de tout ce que les meilleurs Officiers doivent ſçavoir, & que toute la Jeuneſſe de France s'empreſſe d'eſtre de ce nombre, à cauſe qu'elle apprend aux dépens de ſon Souverain, tout ce qui épuiſoit autrefois la Nobleſſe,

On a lieu par là de croire que la France ne manquera jamais de Troupes ſçavantes dans l'art de la guerre, & c'eſt ce qu'elle doit à la prévoyance & á la liberalité de ſon Prince, qui par conſequent doit peu à ſon Etoile, puis qu'il s'eſt rendu auſſi grand qu'il eſt, par une valeur intrepide & toujours égale, & par toutes les choſes qui peuvent contribuer à la gloire d'un Monarque. Ainſi l'on ne doit rien attribuer à l'Etoile, ſi ce n'eſt à celle de la France, qui a l'avantage d'eſtre gouvernée par un Souverain qui la rend ſi floriſſante.

LE BAVAROIS.

Vous me paroiſſez aujourd'huy ſi François, que j'ay ſujet de penſer que l'ancienne union qui a duré ſi longtemps entre la France & la Suede, pourroit bien ſe rétablir.

LE SUEDOIS.

Il n'eſt point queſtion de cela. Nous faiſons profeſſion de dire la verité, & e rapporte ce que j'ay vû, ne pou-

vant ſouffrir qu'avec le Jargon d'Etoile & de bonheur, on oſte au veritable merite ce qui luy eſt dû. Si l'on ne veut pas que le Roy de France doive à luy ſeul tous les avantages qui le rendent ſi redoutable à toute l'Europe, il faut que l'on demeure d'accord qu'il en doit une partie au peu de conduite & aux fautes que les Alliez ont faites.

L'AUSTRICHIEN.

Quoy que nous en convenions, faites-nous voir celles que vous avez remarquées.

LE SUEDOIS.

Volontiers. Le Roy de France étant entré en guerre en 1672. contre les Hollandois qui s'eſtoient liguez contre luy cinq années auparavant, & qui avoient eu l'inſolence de faire frapper une Medaille où l'on voyoit Joſué qui arreſtoit le Soleil, parce que Van Buningue, qui eſtoit alors Ambaſſadeur des Etats en France, & qui s'appelloit *Joſué*, avoit travaillé à la Paix

à laquelle ce Monarque voulut bien consentir, aprés la Conqueſte de l'Iſle, de Doüay & de Tournay, l'Empereur fit une faute tres-conſiderable, en ſe meſlant ſans neceſſité dans une guerre qui ne le regardoit point. Il n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre des François qui l'avoient aſſiſté contre les Turcs, & il devoit eſtre aigry contre la Hollande qui mépriſoit ſes Lettres, & les Memoires réïterez par ſes Ambaſſadeurs pour la reſtitution des Commanderies de l'Ordre de Malthe dans les Provinces Unies, en faveur du Cardinal Landg ave de Heſſe, Grand-Prieur de cet Ordre en Allemagne. Aprés qu'il ſe fut mis du party d'une Republique qui pretendoit impoſer des loix à tous les Souverains, en reglant leurs demeſlez, cõme on le voit par l'inſolente Medaille de *Aſſertis Legibus*, ſur laquelle je ne m'étens point, parce qu'elle eſt generalement connuë, le Roy de France le punit d'un procedé auſſi injuſte qu'il eſtoit ingrat. Le Vi-

comte de Turenne gagna ſur luy plu-
ſieurs Batailles dés le commencemen
de cette guerre, & entre autres celle
de Sinzeim, & d'Enſeim. L'Empereu
perdit enſuite quelques Places, &
par cette guerre, entrepriſe ſeulement
dans le deſſein d'abbaiſſer la France,
il continua de travailler à mettre
l'Empire dans le déplorable état où
nous le voyons. Il commençoit à ſe ré-
tablir, lors que l'Empereur l'a replon-
gé dans de nouveaux malheurs, en en-
trant dans la Ligue d'Ausbourg, ce
qui a donné lieu aux Turcs de re-
prendre la plus grande partie de ce
qu'il avoit conquis, & au Roy de
France, de ſe rendre maiſtre de Philiſ-
bourg, & de faire trembler les deux
bords du Rhin. Ainſi l'on peut dire
que les fautes que l'Empereur a faites
en ſe liguant deux fois de ſuite contre
ce Monarque, n'ont pas moins ſervy
à le faire triompher, que ſa parfaite in-
telligence dans le meſtier de la guerre
& l'on doit conclure de là que ſon Etoil

n'a que tres-peu de part à ſes Conqueſtes.

L'AUSTRICHIEN.

Si l'Empereur ne s'eſtoit point contenté de faire des Reveuës ſans s'eſtre jamais trouvé à la teſte de ſes Armées, comme il auroit eſté témoin de la rapide valeur des François, il en auroit eu beaucoup plus d'étonnement qu'il n'en peut avoir, lors qu'il ne l'apprend que par ſes pertes; & peut-eſtre ne ſe ſeroit-il pas engagé ſi aiſément dans la derniere Ligue.

LE SUEDOIS.

La paſſion aveugle toûjours ceux qu'elle fait agir. L'Eſpagne qui connoiſſoit ſa foibleſſe, qu'on n'avoit point encore veuë ſi grande, devoit accepter la Neutralité qu'on luy offroit. Elle ſçavoit que ſes Places étant plus frontieres de la France, & plus à ſa bien-ſéance que celles de Hollande, ſeroient les premieres emportées, puis qu'elle n'avoit pas de forces ſuffiſantes pour les défendre, & pour empeſcher

qu'elles ne payaſſent les frais de la guerre, comme il eſtoit déja arrivé en 1672. de ſorte qu'elle ne peut ſe cacher que ſon imprudence à s'eſtre expoſée à faire encore de plus grandes pertes, a beaucoup contribué au bonheur du Roy de France.

L'ESPAGNOL.

Le faux pas que l'Empereur avoit fait, ne nous obligeoit-il pas à luy preſter la main pour luy aider à ſe relever, quand meſme nous aurions couru à noſtre perte? Lors qu'il s'agit de ſe ſoûtenir, les Branches de la Maiſon d'Auſtriche ne regardent pas ſi elles font des fautes, ou des injuſtices.

LE SUEDOIS.

On peut dire encore que la mauvaiſe Etoile du Duc de Savoye a rendu le Roy de France le plus glorieux de tous les Rois. Jamais aucun Prince n'avoit fait encore de fautes ſi groſſieres, contre la politique, contre le bons ſens, & contre ſes intereſts. Ce Duc n'avoit ny aucun ſujet de craindre

la France, ny aucun pretexte de ſe plaindre. Il pouvoit eſtre Spectateur paiſible de tout ce qui ſe paſſe preſentement dans l'Europe. Il a voulu eſtre Acteur, mais il a ſi mal joüé ſon rôle, qu'il a fait paroiſtre celuy du Roy de France, qui ſçait profiter des fautes d'autruy en habile Politique, & en Capitaine experimenté, & faire tourner à ſon avantage, & à ſa gloire, tout ce qui devoit contribuer à la ruine entiere de ſes Etats.

LE SAVOYARD.

La Jeuneſſe ne peut ſe tenir en place. Il faut qu'elle ſe remuë, & rien ne la gaſte tant que les mauvais exemples.

LE SUEDOIS.

Les plus heureux ſont fort ſouvent les plus inquiets, & ceux qui gâtent le plus leur bonheur. La pluſpart des Electeurs & des Princes Subalternes de l'Empire s'eſtoient bien trouvez, les uns de la Neutralité, & les autres de l'union qu'ils avoient avec la France

pendant la derniere guerre. Les uns avoient trouvé les moyens de conser-ver leurs Etats, comme dans la paix la plus profonde, & les autres avoient beaucoup profité de ce grand mouvement d'armes où ils n'avoient pris aucune part, ſans qu'il leur en euſt coûté autre choſe que d'avoir eſté ſouvent menacez d'eſtre mis au Ban de l'Empire. Puis qu'ils eſtoient dans une ſi heureuſe ſituation, qu'ils pouvoient connoiſtre telle, non ſeulement par le bonheur continuel dont ils joüiſſoient, mais en ore par le pitoyable eſtat de ceux qui avoient pris party contre les François, y a-t-il une imprudence pareille à celle d'avoir voulu quitter le certain pour l'incertain ? Ils ont oſé croire le Prince d'Orange, & comme ils n'eſtoient pas aſſez puiſſans pour ſe garantir des armes toujours victorieuſes du Roy de France, perſonne ne peut douter que les fauſſes démarches qu'il leur a fait faire, n'ayent beaucoup contribué à l'aug-

ıentation de la gloire de ce Monar-
ue.

Les Sujets des Electeurs de Cologne,
u'Palatinat, de Mayence, de Treves,
: du Duc de Vvirtemberg, demeure-
ent tous d'accord de la mauvaiſe
onduite de leurs Maiſtres, ſuivant le
aiſonnement du Suedois, qui conti-
ua de parler ainſi.

LE SUEDOIS.

La Hollande connoiſſoit par ſa pro-
re experience que rien n'a jamais
ſté plus fatal à ſon Commerce, que
:s Ligues qu'elle a faites pour entre-
rendre des guerres. Elle ne pouvoit
voir oublié qu'on l'avoit punie ſeve-
ement en 1672. d'en avoir entrepris
ne contre les François en 1667. &
'eſtoit aſſez pour la rendre ſage.
Comme ce qu'elle a ſouffert l'année
erniere, auſſi-bien que celle-cy, de
. nouvelle Ligue où elle eſt entrée
our détrôner le Roy d'Angleterre,
: pour envahir la France, luy apprend
out de nouveau qu'elle s'eſt lourde-
ıent trompée dans tous ſes projets,

perſonne ne peut douter que l'erreur où l'a fait tomber le Prince d'Orange, n'ait donné lieu au Roy Tres-Chrêtien d'étendre ſes Conqueſtes dans les Pays-bas.

LE HOLLANDOIS.

Ce que vous dites eſt vray, & nous aurions tort d'en diſconvenir ; mais il faut avouër que le Prince d'Orange eſt le premier homme du monde pour engager les gens dans des partis tout à fait contraires à leurs intereſts. Il leur met un bandeau devant les yeux, & les engage à ſe jetter dans des précipices, qu'il les empeſche de voir, quoy qu'ils ſoient ouverts de tous coſtez. Il leur montre des facilitez inconteſtables pour des choſes impoſſibles, & tout leur paroiſt aiſé dés qu'il a reveſtu la verité d'apparences vrayſemblables. Sur ces fondemens, quoy que peu ſolides, ils riſquent leur gloire & leurs Etats. Donnons luy cette loüange ; jamais perſonne n'a eu l'art de faire ſi bien ſes affaires aux

dépens

dépens d'autruy ; & jamais Uſurpateur n'a tant fait de dupes.

L'ANGLOIS.

Il n'y a point d'Etats qui le ſçachent mieux que nous. Nous eſtions les plus heureux peuples de la Terre : & il nous en a rendus les plus miſerables. Vous en allez eſtre convaincus, quand je vous auray fait la peinture du triſte eſtat où il nous a mis, & de tous le maux qu'il nous a cauſez. La Religion, les Loix & le Commerce ſouffrent beaucoup parmy nous. La liberté naturelle à la Nation s'y trouve inceſſamment à la gêne. La tranquillité n'y regne point, & tout y paroiſt à craindre. Les plus heureux ſuccés ne peuvent manquer de tourner à noſtre deſavantage. Nous ſommes retombez dans des crimes plus grands que ceux que nous avions expiez; nous en gemiſſons ſecretement, & d'une ſituation heureuſe nous avons paſſé dans un eſtat violent, ſans que nous meritions d'eſtre plaints, quand meſme nous ſouffririons encore cent fois davantage. Je voudrois avoir le temps de vous entretenir à fond de toutes ces choſes, mais je ne vous en feray qu'une legere peinture, afin que chacun de vous puiſſe parler à ſon tour.

LE HOLLANDOIS.

Vous avez raiſon de dire que le temps vous manque, car ſi je voulois vous faire un détail

de tous les maux que le Prince d'Orange nou
a attirez, je ne finirois pas quand je parleroi
un jour entier.

L'ANGLOIS.

Rien ne ſçauroit égaler les deſordres au ſ
quels peut eſtre porté un Peuple partagé e
diverſes Sectes, lors qu'un homme politiqu
ſans en choiſir aucune, ſçait les faire ſervi
toutes à ſa fortune. J'emprunte ces terme
de la vie de Cromvvel, nouvellement impri-
mée, & ils peuvent eſtre tres-bien appli
quez au Prince d'Orange. Il n'y a rien qui n
perſuade qu'il eſt ſans Religion; d'où l'o
peut conclurre qu'un Prince de ce caractere n
ſçait ce que c'eſt que foy ny honneur; qu'i
ne ſe tient point eſclave de ſa parole; qu'
ſacrifie tout à ſes intereſts; que rien ne lu
eſt cher que ſa ſeule ambition, & que s'aban
donnant à toutes ſortes de crimes, il attire l
malediction de Dieu ſur les Peuples qui on
la foibleſſe de le reconnoiſtre pour leur Sou
verain. Enfin nous pouvons dire que la Reli
gion obeit chez nous à la Politique. On
fait des Eveſques qui n'ont aucun ſentimen
de Dieu, & on les y fait pour aſſeurer le re
venu des Benefices aux Creatures de l'Uſur
pateur, & afin qu'ils tiennent les Peuples d
la Religion Anglicane en crainte, pendant qu'
a à ſa devotion les Preſbiteriens, dont le
Troupes & l'argent l'ont fait paſſer en Angle
terre. Il les favoriſe tour à tour ſelon qu'il
beſoin d'eux, & il s'en ſert pour leur propr

ſtruction, quand il voit qu'il en peut tirer
relque avantage. Si les loix divines ſont
itées avec tant d'indignité, les loix humai-
s ne ſont pas plus reſpectées. Il n'y en a au-
ne en Angleterre qui n'ait eſté enfrainte, à
mmencer par l'élection du Prince d'Orange
a Couronne, Ouvrage d'un Parlement, qui
lon les loix n'a pû eſtre convoqué legitime-
ent. Ainſi ce pays ſi rempli de Juriſconſul-
s, & Obſervateur ſi zelé des loix, les a vû
fraindre preſque toutes à la honte de la
ation.

L'AUSTRICHIEN.

Quand le crime donne entrée dans un
at, on n'a garde d'y laiſſer fleurir des loix
i le reprocheroient, & qui pourroient mê-
e le punir.

L'ANGLOIS.

Le Commerce n'y eſt pas plus floriſſant, &
ous perdons de toutes manieres. Nos Vaiſ-
aux Marchands ſont ſans Matelots que l'on
end tous pour la Flote, & ſi par hazard nous
mettons quelques-uns en mer, on nous les
leve la pluſpart, ſans qu'il nous ſoit permis
nous plaindre. Le Commerce avec la Fran-
nous eſtoit fort avantageux, & il eſt ſi
en rompu, que pour l'empêcher entiere-
ent, la France elle-même fait brûler nos
archandiſes. Nous trafiquons peu ailleurs à
uſe des riſques. Nous n'y portons rien, de
eſme qu'on n'oſe nous rien apporter, &
mme l'on craint toûjours de voir augmen-

ter la division & les troubles, chacun appre-
hende d'avoir avec nous des affaires de com-
merce. On voit des Familles entieres sortir
du Royaume pour ne se point engager dans
des guerres civiles ; & ce qu'il y a de plus
facheux, c'est qu'elles emportent beaucoup
d'argent, qui nous seroit d'un fort grand se-
cours pour le Negoce. Pendant qu'il cesse de
rouler chez nous, on nous en demande con-
tinuellement, & je vous laisse à juger ce que
peut souffrir nostre fierté naturelle, d'estre
obligée de se soumettre à la tirannie. A quel-
le cruelle épreuve ne la met-on point, quand
on endure que les Hollandois soient maistres
chez nous, & qu'on nous reduit à une si gran-
de extremité, qu'il faut que nous leur fassions
la Cour, si nous voulons obtenir quelques
graces de nostre Tiran ? Plus de tranquillité
parmy nous, comme je l'ay déja dit. Ce ne
sont que des Proclamations pour nous inquie-
ter. Dés qu'on veut perdre quelqu'un, on
suppose qu'il a parlé contre le Gouverne-
ment, & cela est cause que chacun craint
d'estre soupçonné, parce qu'estre soupçonné,
c'est estre coupable. Ce peuple qui jusqu'icy a
tout sacrifié à sa liberté, la voit opprimée,
& les fiers Anglois n'osent se trouver presen-
tement quatre ensemble, sans se voir obligez
en mesme temps de rendre compte de leur
conduite. Que n'auront-ils point à craindre,
s'il faut que l'Usurpateur devienne plus absolu

Comme il ne se fie point à la Nation, il ne ordonnera ny aux Grands, ny aux Petits, & 'emparera entierement de la puissance arbi-raire, pour estre en estat de ne jamais éprou-er le destin de ceux qui nous ont gouvernez vant luy. Ainsi la plus grande partie de la Nation auroit interest de parer ce coup. Elle le oudroit, mais l'heure n'est pas venuë, & elle st contrainte de souffrir le joug de la tirannie usqu'à ce qu'elle trouve un favorable moment our le secouër. Le grand nombre de mal inten-onnez que l'on entend parler tous les jours ontre le Gouvernement, & que l'on oblige de onner des Cautions, fait bien voir que toute la Nation ne l'approuve pas. Aussi les plus zelez donnent-ils souvent la liberté de parler omme ils doivent de leur legitime Souve-ain, & plusieurs viennent encore de marquer eur attachement pour ce Monarque, en fai-ant des Illuminations le jour de la naissance u Prince de Galles. Les desertions des An-lois en Flandre, font voir qu'ils supportent regret la domination du Prince d'Orange. lle nous attire une guerre qui est entiere-ent contre nos interests. Comme nous ha-itons dans une Isle, ceux qui entrepren-roient de faire des Conquestes sur nous, se-oient obligez de se rendre maistres de tout 'Etat, sans quoy ils ne pourroient demeurer aisibles dans la possession de celles q'ils au-oient faites. Aussi sommes-nous asseurez qu'au-une Puissance n'a dessein de conquerir toute

l'Angleterre. Nous avons les meſmes raiſon pour ne pas entreprendre ſur les Etats de no Voiſins, parce que n'eſtant point contigus au noſtres, on nous donneroit les meſmes in quietudes que nous donnerions à ceux qu auroient pris des Places ſur nous ; de ſort que la guerre avec nos Voiſins ne ſçauroi jamais nous eſtre utile à cauſe des Mers qu nous ſeparent. Ces ſortes de guerres ne ſer vent qu'à ruiner noſtre commerce, & coû tent beaucoup de ſang & d'argent à la Na tion. D'ailleurs, les Conqueſtes que nous fe rions rendroient nos Souverains trop fiers & trop abſolus. Ils les regarderoient comme de Etats qui leur appartiendroient en propre & ils en tireroient des ſecours pour nou gouverner avec un pouvoir arbitraire. Ainſ nous ne pourrions triompher ſans perdre de Troupes & de l'argent. Nous affoiblirions noſtre Commerce, & nous aurions malgré nous le triſte avantage d'avoir fourny à nos Scuverains de quoy nous tenir en bride. Si par malheur nous ſommes battus, la Nation paye bien cher la honte d'eſtre vaincuë, & s'il arrive que nous triomphions, nous achetons des Conqueſtes qui ne nous ſçauroient eſtre que fatales ; ce qui prouve clairement que nous ne pouvons fournir à la guerre preſente, ſans faire voir que nous entendons mal nos inte-reſts, & que nous ſacrifions & noſtre hon-neur & nos biens pour l'ambition d'un hom-me, qui n'a jamais rien merité de la Nation,

qui a troublé noſtre repos, violé toutes nos Loix, & dépoſſedé nos plus ſaints Eveſques.

L'ESPAGNOL.

Si vous n'entendez pas vos intereſts, ce ne peut eſtre que voſtre faute, puiſque voſtre Nation s'eſt elle-meſme attiré les maux dont elle gemit, au lieu que tout ce que nous ſommes icy, nous ne ſommes malheureux que par la faute de nos Souverains.

L'ANGLOIS.

Nous en ſommes bien punis, & la ſituation où l'Angleterre ſe trouve aujourd'huy, eſt bien differente de celle où elle eſtoit avant qu'elle euſt favoriſé l'uſurpation de ſon Tiran. Elle donnoit peu à ſes legitimes Rois, & elle ſe voit accablée des ſommes qu'elle donne à ſon Uſurpateur, & des emprunts qu'il luy fait de jour en jour. Elle recevoit de la pluſpart des Princes de l'Europe, pour demeurer dans une profonde paix, & elle leur donne à tous aujourd'huy pour acheter une guerre qui la ruine. Elle faiſoit le Commerce pour toutes les Nations qui eſtoient en guerre, & la Suede & le Danemarck le font aujourd'huy pour elle. Elle conſervoit ſon ſang, & il coule tous les jours de tous coſtez. Elle avoit expié ſes crimes paſſez, & elle eſt tombée dans de nouveaux qui la rendront plus indigne de pardon, & plus odieuſe à la poſterité. Enfin elle a paſſé d'un état tres-floriſſant dans un accablement déplorable, dont elle ne peut ſortir que par le prompt rétabliſſement de

ſon Maiſtre legitime. Je pourrois rapporter encore un nombre infiny de malheurs que nous a cauſez le Prince d'Orange ; mais outre que peu de perſonnes les ignorent, & qu'on ne parle d'autre choſe dans le monde, je veux vous laiſſer entendre les plaintes que la Hollande a ſujet de faire.

LE HOLLANDOIS.

Elles ſont en ſi grand nombre, qu'il eſt impoſſible que je les rapporte toutes, & meſme je ne pourray que paſſer legerement ſur la pluſpart de celles dont j'ay à vous entretenir. Nous pouvons dire que la Republique eſt entrée dans l'eſclavage le jour de la mort des infortunez de VVichs, & que la Hollande fut mortellement frappée du coup qui les fit perir, puiſque dés ce moment-là, noſtre Statouder fit étendre le pouvoir de ſon employ, auquel on avoit donné des bornes aſſez étroites peu auparavant. Pendant ſa minorité, nous impoſions des loix à des Puiſſances du premier ordre. Nous fleuriſſions dans toutes les parties du monde ; mais depuis que l'ambition qui le devore nous a attiré des affaires de toutes parts, nos forces & noſtre argent ſont épuiſez, & il a trouvé moyen de détruire en quelques années ce qui nous avoit coûté un ſiecle de ſoins & de travaux. Nous avons tout perdu avec l'amitié, & l'alliance du Roy Tres-Chrêtien, & cette perte nous a bien fait voir qu'il nous ſuffiſoit d'avoir le titre de ſes Al-

iez pour eſtre les plus heureux peuples de la
erre. Nous eſtions rentrez dans les bonnes
graces de ce Prince aprés la Guerre de 1672.
lont nous ſortiſmes plus heureuſement que
nous n'eſperions. Elle auroit pû nous coûter
a moitié de nos Etats, mais il voulut bien
nous rendre nos Places avec ſon amitié, &
ſe contenta de celles des Eſpagnols qui furent
es victimes de cette Guerre. Aprés une ſi
grande bonté nous avons eſté bien aveuglez
l'avoir pû ajoûter foy à ceux qui nous ont
perſuadé que la France vouloit s'emparer
le nos Etats, & nous devions bien faire re-
lexion, que ſi elle les euſt ſouhaitez auſſi ar-
demment qu'on nous le diſoit, elle les euſt re-
tenus lors qu'elle en eſtoit en poſſeſſion, de
meſme qu'elle a fait les Places qu'elle avoit
conquiſes ſur les Eſpagnols. Mais enfin puiſ-
que noſtre facilité; ou plûtoſt l'ambition du
Prince d'Orange nous a fait tomber dans un
ſi funeſte aveuglement, voyons ce qu'il nous
en coûte, & commençons par noſtre Com-
merce, puiſque c'eſt ce qui nous touche le
plus. Mille raiſons differentes le font dimi-
nuer dans toutes les parties du monde où
nous en avons. Nous envoyons moins de Vaiſ-
ſeaux aux Indes & dans tous les lieux où nous
avions accoûtumé de negocier, non ſeulement
parce que n'ayant pas aſſez de Matelots pour
noſtre Flotte, nos Vaiſſeaux Marchands ne
peuvent eſtre équipez, mais auſſi parce qu'ils
ont beſoin d'une plus groſſe eſcorte de

Vaiſſeaux de guerre, & que les fonds des particuliers ne ſont pas moins épuiſez que ceux de l'Etat. D'ailleurs, les François nous en prennent en ſi grande quantité que nous avons honte de l'avouër. Le Roy Tres-Chreſtien a des Vaiſſeaux qui vont en courſe. Les grands Seigneurs de ſon Royaume ſe joignent afin d'équiper des Armateurs. Les Particuliers font de meſme, & ceux de Dunkerque & de ſaint Malo étant en grand nombre, nous nous trouvons deſolez, puis que tous ces Armateurs nous prennent douze Vaiſſeaux contre un que nous leur enlevons. On n'en ſera pas ſurpris, quand on ſongera qu'ils nous ſurpaſſent en nombre, & qu'ils ont beaucoup plus à prendre ſur nous, que nous n'avons à prendre ſur eux. La raiſon eſt que nous ſommes obligez d'avoir bien plus de Vaiſſeaux Marchands en mer, tout l'employ de la Nation eſtant de commercer, ſans quoy il luy ſeroit impoſſible de ſubſiſter, au lieu que la France trouvant tout chez elle, n'a pas comme nous une indiſpenſable neceſſité de s'attacher au Commerce. Vous jugez bien qu'envoyant moins de Vaiſſeaux dans les pays où nous avons des Habitations, nos affaires s'y ruinent. Elles y vont tous les jours plus mal, noſtre credit s'y perd, noſtre gloire y diminuë, & nos mauvais ſuccés en Europe nous y nuiſent beaucoup, & commencent même à nous y faire mépriſer, ce qui a déja eſté cauſe qu'on nous a chaſſez de quelques en-

droits, de ſorte qu'il faudra beaucoup de temps pour nous rétablir en ces pays-là. Nous en tirons moins de marchandiſes qu'avant la guerre, encore ne pouvons-nous pas les débiter. Nous avons défendu le commerce avec la France pour ſatisfaire le Prince d'Orange, qui croyoit l'accabler par là, & nous nous ſommes accablez nous-meſmes. Elle tire d'autres lieux ce qu'elle prenoit de nous, & nous courons à noſtre ruine en nous obſtinant à faire la guerre. Un Guerrier Marchand fait mal le commerce, & un Marchand Guerrier s'acquite mal de la guerre. Quand nous devons tous nous appliquer au trafic, nous nous aviſons de vouloir eſtre Soldats. Nous faiſons que nos Ouvriers en ſervent; & il y en a pluſieurs à qui la faineantiſe fait embraſſer ce party. C'eſt une belle reſſource pour un Etat de commerce où l'on ne doit ſçavoir que compter. Auſſi manquerons-nous bien-toſt d'hommes ainſi que d'argent. Nous ſommes ſur le point d'eſtre chaſſez de Ceylan par les Peuples voiſins, qui ont puiſſamment armé contre nous, & la Hollande n'eſt pas ſans inquietude dans l'apprehenſion où elle eſt de ſe voir ſoumiſe à l'Angleterre. Comme le Prince d'Orange doit s'attacher à la Nation qui luy fait porter le titre le plus glorieux, l'Angleterre ſera toûjours préferée, & il décidera en ſa faveur de toutes les choſes qui pourront tomber en conteſtation entre nous touchant le commerce.

LE BAVAROIS.

Je ne doutois point que la Hollande n
ſouffriſt dans ſon Commerce, mais je n
croyois pas que la choſe allaſt ſi loin.

LE HOLLANDOIS.

Il y a plus que tout ce que je viens d
vons expliquer ; & pour vous le faire voir, j
veux vous lire le commencement d'un Me
moire qu'un Hollandois plein de zele pour ſ
Patrie, & chagrin de la voir ſouffrir, a com
mencé à dreſſer.

Il eſt fort aſſeuré que les Hollandois ſouffren d'autant plus par la guerre qui interrompt abſo lument leur commerce, que tous, depuis le Ma giſtrat ſupréme, juſques au dernier des Habi tans, ſont Marchands, & prennent intereſ dans les Cargaiſons du dehors. Ainſi les pertes quand elles arrivent, ſe repandent ſur tous, plu ou moins ſelon leur part, ſans qu'il y en ai d'exempts. Il eſt meſme à remarquer que ſouven les Negocians affectent de donner quelque petit part dans les groſſes entrepriſes de Voyages de lon cours, aux pauvres gens leurs Voiſins, & à leur Domeſtiques, non ſeulement pour les attache plus étroitement à les bien ſervir, mais encore parce qu'ils s'imaginent, entr'autres les Ana baptiſtes dont il y a de quatorze differentes ſor tes à Amſterdam, que la pureté des mœurs d ces gens, & leur pauvreté, attirent toûjours la protection du Ciel, ſur le ſuccés de ces Voyages ; & comme les Armateurs François ont fait beau coup de Priſes, particulierement des Navires ap-

partenant

artenants aux Anabaptiſtes, qui ſelon leur Loy
e ſe deffendent jamais, parce qu'ils doivent toû-
urs eſtre ſans armes & ſans deffence, quel-
ues uns ayant eu l'adreſſe de faire mettre des
anons de bois peint à leurs Navires. C'eſt ce qui
plus fait crier, & plus haut, parce qu'au con-
aire de ce qui ſe pratique par le Marchand,
ui n'a garde de ſe plaindre quand il perd un
Javire, pour ſauver au moins ſon credit qui en
iminueroit, ces pauvres & ces domeſtiques,
'ont point ces egards, ny de tels menagemens,
& crient comme des Deſeſperez. Les Hollandois
nt encore furieuſement ſouffert de la ceſſation
e leur commerce, ſur tout par les deffences qui
nt eſté faites par les Eſtats, d'envoyer aux Peſ-
hes de Baleines en Groënland, & à celles des
Harencs, qui ſont toute la ſubſiſtance des Villes
le Hoorn, Enchuiſen, Alkmar, Medenblück,
:dam, Munickendam, Purmerent, & autres
ieux du Nordholand, qui n'ont point de terres
cultiver, de ſorte que les Habitans de ces Vil-
es ſe trouvent reduits à une extrême miſere par
es deux ceſſations de peſcher, eux qui avoient
ccouſtumé d'aller quatre fois l'année à la Peſche
es Harencs. Joignez à cela qu'il ſortoit tous les
ns au moins deux cens Navires, du port de
50 à 500. Tonnes de la ſeule Ville d'Amſter-
lam pour la Peſche des Baleines. On doit re-
narquer que la conſtruction des Navires qu'ils
endoient tout faits, équipez & preſts à ſortir,
& dont les Eſtrangers venoient faire achapt,

BIBLIOTHEQUE IMPE IMPR

estoit un des plus gros commerces du Païs, & d'a
tant plus de consequence pour eux, qu'ils y em
ployoient presque tout ce qu'ils pouvoient tirer
Norvvegue, & de la mer Baltique, en retour
ce qu'ils y avoient porté, estant certain qu'en
seul Bourg qui se nomme Sardam, il se lan
tous les jours à l'eau un Navire ponté ; c
pour comprendre la chose comme elle est, il fa
sçavoir qu'un Marchand de Bois ou autremen
de membres de Vaisseaux, un Marchand
voiles, un Cordier, un Cloustier, & ainsi d
autres Mestiers, font ensemble societé pour con
truire, sous la conduite d'un Charpentier de Na
vire, qui entre aussi dans cette Societé, un o
plusieurs Vaisseaux, d'un tel port, d'une tel
grandeur, d'un tel arrimage, gabarie & perce
pour tant de canons, dont chacun des Associe
fournit les choses qui sont de sa competence
de son Art & Métier : & comme il revient d'or
dinaire à payer par chacun plus que son interes
& que ce qu'il a fourny de sa marchandise,
fait son suplément en argent, qui sert à paye
aux menus Ouvriers les façons & les journée
jusques à ce que le Vaisseau soit tout prest, & e
estat d'estre vendu. Cependant ce seul article d
vente de Vaisseaux, qui alloit à des sommes, &
à des consommations infinies de toutes sortes d
marchandises, est arresté par cette Guerre, ce qu
les desole plus qu'on ne peut croire. Leurs Manu
factures de Laines sont aussi toutes peries pa
cette mesme Guerre, puisque la seule Ville d
Leyden où il se faisoit d'ordinaire cinquante mill

eces de Draps par an, a esté obligée d'abbattre
s Mestiers, parce que la France qui en tiroit
ente six mille pieces, lesquelles a trente Pistoles
acune, leur apportoient dix millions huit cens
ille livres, n'en tire pas à present une seule aune.
lais ce qui est plus considerable que tout le reste,
st que l'on avoit pris la coûtume de faire asseu-
r en Hollande, non seulement tout ce qui se
argeoit dans tous les lieux du monde, dans les
avires Hollandois pour chez eux, & à leurs
dresses, mais mesme presque tout ce qui se ne-
cioit dans tous les autres endroits sans leur en-
emise, & comme ils se nomment les Negocians
z, ils pouvoient bien se vanter par l'adresse
'ils ont euë en faisant les asseurances à plus bas
ix que les autres, ce qui faisoit aboutir chez
ux tout le commerce du monde, ils pouvoient
en, dis-je, se vanter d'estre les seuls & uniques
egocians nez par dessus les autres Nations qui
mélent de commerce.

L'Austrichien.

L'Assemblée de la Haye aura trouvé des
oyens pour rétablir toutes choses en leur
remier estat.

Le Hollandois.

Jamais il n'y en eut une plus paisible. Elle
a esté occupée qu'à examiner les Medailles
es triomphes du Prince d'Orange.

L'Espagnol.

Par où peut-il avoir merité qu'on en ait
it à sa gloire ?

LE HOLLANDOIS.

On en fait fraper ſur toutes les actions d
ſa vie, glorieuſes ou non, il importe peu
Puis qu'on a fait imprimer un livre en Hol
lande, où l'on voit que la priſe de Mons e
la ruine de la France, je ne deſeſpere pas d
voir fraper une Medaille à la gloire du Princ
d'Orange, pour avoir eſté Spectateur tran
quille de la priſe de cette Place.

LE SUEDOIS.

J'en ay vû à ſa gloire ſur des ſujets qu
luy eſtoient auſſi honteux.

LE HOLLANDOIS.

On l'enſevelit dans des triomphes imagi
naires, pour cacher des pertes réelles. En ve
rité, c'eſt une choſe ſurprenante, que ceux
qui nous gouvernent croyent nous faſciner le
yeux, & qu'un morceau d'argent frapé plein d
figures, & de mots qui louënt le Prince d'O
range, nous empêchera de voir ce qui ſ
paſſe, & d'entendre le bruit du Canon quan
il vient juſques à nos oreilles. Pendant qu
les Ennemis vivent ſur les Terres des Alliez
qu'ils prennent des Places, qu-ils en bombar
dent d'autres, qu'ils triomphent par tout ou
la guerre leur à eſté declarée, & que l
Prince d'Orange, comme Chef des Alliez, n'
peut apporter aucun remede, on ne voi
chaque jout que nouvelles Médailles frapées à
ſa gloire.

L'AUSTRICHIEN.

J'ay peine à croire qu'il y en ait autant qu
l'on dit.

QUID METUAS. CÆSAREM VEHIS



REGI GUILHELMO PER GLACIEM, NUBILA ET SYRTES REDUCI

MAGN. R. GUILELMO III. VICTORI. REDUCI.



HAGA. CVR. INCUNAB. GLOR. CONSECRAVIT. COSS. DECR.

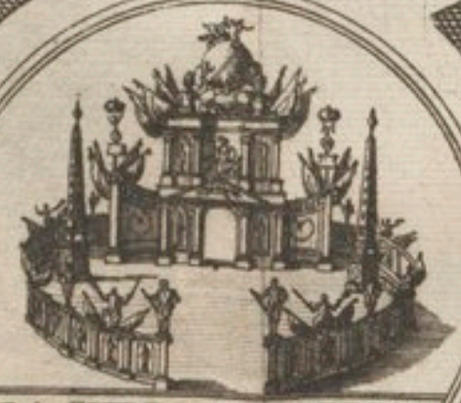
UNUS PUGNANDO RESTITUIT REM



IO TRIUMPHE



D. F. A. REGE RECREO. 5 feb. 1691.



R. A. GUILELMO. III. BRIT. R. BELG, GUB, HAGA, L. P. REDUCI. MDCXCI.

HIC HEROUM HONOS



P. F. I. GUILIELMO III. TRIUMP. BRIGUB. P. C. I. P. RES TAUR. BEL. F. F. D. LIB. A. SERV. S. PAC. H. REDUX D. 31 IAN. 1691.

SERVANDUM SERVATUS



DIE. TOT. NOCTEQ. IN SCHAP. FLUCT. APPUL. IN HOLL. D. 31 IAN. 1691.

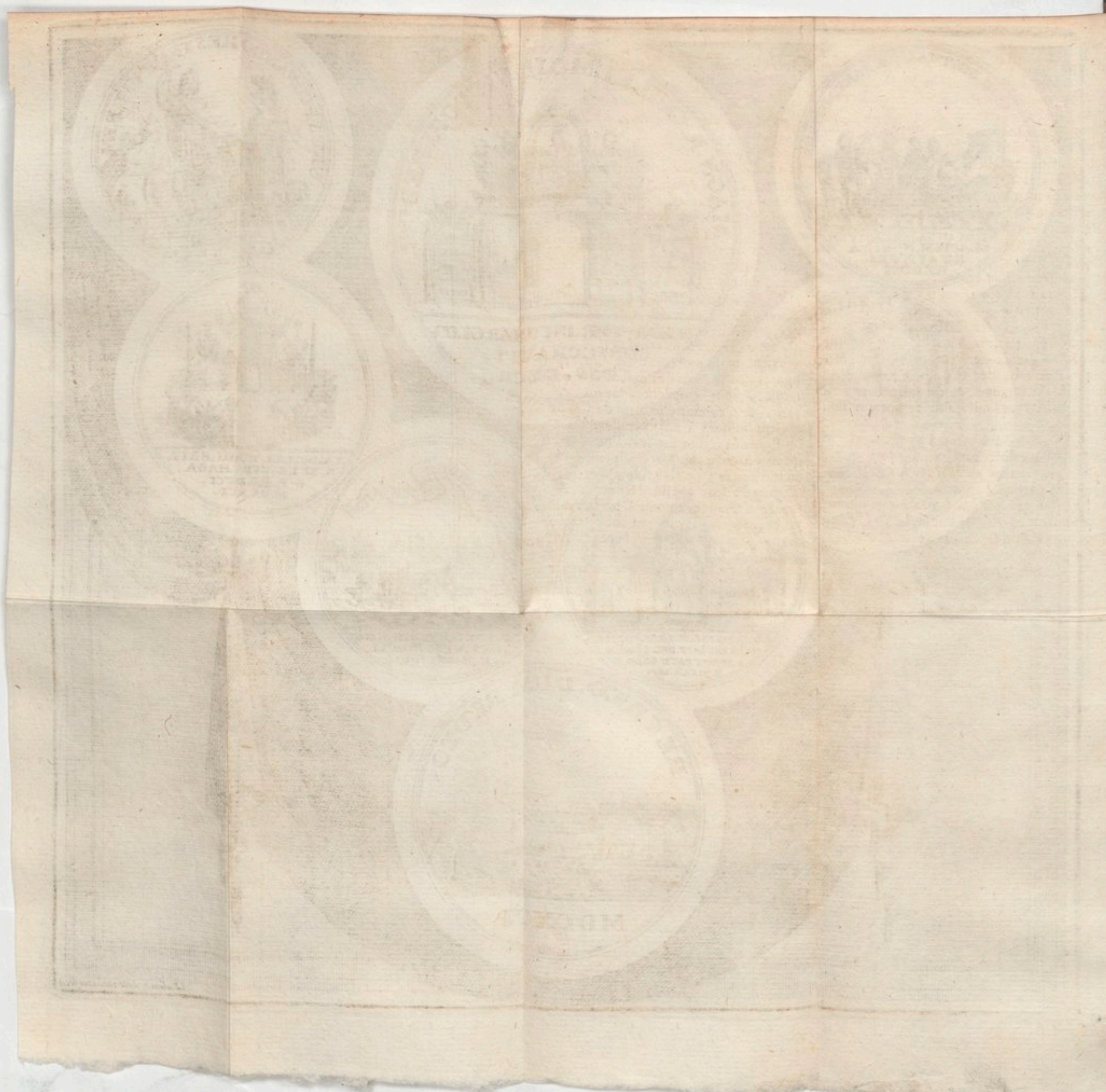
RECREO, DUM REDEO.



MDCXCI.

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

I. Dolmar delineauit et fecit



LE HOLLANDOIS.

J'en ay quelques-unes, & par celles-là vous ourrez juger des autres, & de ce qu'on eſt ncore capable de faire. Mais afin de ne point mbaraſſer vos yeux & voſtre curioſité par le ombre, trouvez bon que je ne vous en mon- re qu'une à la fois. Celle-cy a eſté frapée à a Haye, en memoire des perils qu'on pretend ue le Prince d'Orange ait couius ſur mer, en enant en Hollande.

L'ESPAGNOL.

Voilá un leger ſujet de Medailles, puis que e vent ſeul en eſt la cauſe.

LE HOLLANDOIS.

Ce ne peut eſtre que cela, puis que le vent eul excite les tempeſtes qui mettent en peril ur mer. Cependant la Medaille ne le marque oint, & on s'eſt contenté de mettre une Flote n mer, d'où on a détaché une Chaloupe où eſt le Prince d'Orange, & de faire entrer un Cavalier dans l'eau, qui ſemble montrer l'a- ordage.

LE SUEDOIS.

Le danger n'eſtoit pas grand, puis qu'un Cavalier va trouver ce Prince dans la mer juſques à ſa Barque.

LE HOLLANDOIS.

Et cependant un Arc de tricmphe pour cela. Vous le voyez daus le revers de la Medaille avec ces paroles.

Hic Heroum bonos.

LE BAVAROIS.

Si ſes entrepriſes n'ont pas un ſuccés plu favorable que celuy qu'elles ont eu juſques preſent, ce Prince, que les Hollandois appel lent *l'honneur des Heros*, pourroit bien deveni l'opprobre de l'Hiſtoire, & n'avoir eſté ſauv du danger que pour détruire la Hollande, a lieu d'en eſtre le Conſervateur, comme mar que la Medaille. Cependant c'eſt un Ceſar, ſ l'on en croit ceux qui gouvernent, & qui fon fraper ces Médailles. Vous le pouvez voir pa celle-cy, où le mot eſt tranché tout net.

Quid metuis ? Cæſarem vehis.

LE SUEDOIS.

En verité, vos Maiſtres ne ſont guere ſages Mais retournons la Médaille, & diſons, qu'il ont eu deſſein de tourner le Prince d'Orange en ridicule. Ils repreſentent la Chaloupe où eſt ce Prince, engagée dans les glaces. Des Matelots étonnez font tous leurs efforts pour les briſer, & fendent à force d'avirons tout ce qui les empeſche d'aborder, & cela donne lieu au Prince de leur dire qu'ils ne doivent rien apprehender, parce qu'ils portent Ceſar. La comparaiſon cloche bien fort. Ceſar avoit pris plus de huit cens Villes, gagné des Batailles, & fait une infinité d'autres actions d'éclat, & parce que Ceſar a paſſé ſeul dans une Barque, & que le Prince d'Orange y paſſe auſſi, on en fait un paralelle, ſans conſiderer qu'on n'en ſçauroit faire aucun de la vie de l'un à celle de l'autre ; que l'un

ûjours eſté victorieux, & que l'autre a toû-
ours eſté vaincu.

L'AUSTRICHIEN.

Cependant la comparaiſon eſt juſte. Ceſar paſſé ſeul dans une Barque, & le Prince 'Orange y paſſe auſſi ſeul.

LE HOLLANDOIS.

Il y a une infinité d'actions que les plus rands Heros & les derniers des hommes font galement, & ſi le haidy Prince d'Orange a aſſé dans une Barque par un mauvais temps, : vis dernierement un Criminel qui ſe ſau- oit dans une autre pendant un temps plus nauvais, & dont cependant la Barque étoit lus mal gouvernée que celle où s'eſt trouvé e Prince d'Orange, à qui la gloire d'eſtre oity du peril n'eſt nullement duë, en cas u'il en ait eſſuyé quelqu'un, mais à l'habileté les Matelots qui ont mieux conduit ſa Barque ue ce Prince ne conduit celle des Alliez. Cependant on ne voit que des Arcs de Triom- phe dreſſez à ſa gloire. Le revers de la meſme Medaille en fait foy. Deux Femmes y pa- roiſſent ſortant d'un Palais. L'une tient d'une main un Signe militaire, ſurmonté d'une Couronne avec des Chiffres, & de l'autre un Ecuſſon aux Armes de Hollande, & elles contemplent un Feu d'artifice dreſſé devant un Arc de Triomphe.

L'ESPAGNOL.

Il falloit auſſi dreſſer des Arcs de Triom- phe, & faire des Feux d'artifice en l'honneur

des Matelots, que leur adreſſe, leur force, &
leur induſtrie ont fait ſortir du peril, & qu
le Prince d'Orange s'eſt contenté de regarde
faire.

LE HOLLANDOIS.

Remarquez-vous ces paroles qui ſont dan
ce revers?

Io Triumphe.

LE SUEDOIS.

Les Hollandois ont raiſon de dire qu'
triomphe. Ils ne le peuvent nier, puis qu'
triomphe en effet de leur ſimplicité, qu'
épuiſe leurs forces, conſume leur argent, ruin
leur commerce, & accable les bons Republi
cains, qui pour l'intereſt de la Nation, oſen
faire la moindre oppoſition à ſes volontez
Il triomphe de la fierté Eſpagnole, & de l
ſoupleſſe de ſon Conſeil, qu'il a ſceu reduir
à prendre deux fois un party contraire à ſe
intereſts, & qui luy a fait perdre ſes plu
fortes Places, & ſes meilleures Troupes. I
ne triomphe pas moins de l'Empereur & d
ſon Conſeil, puis qu'il les a fait entrer contr
la France dans une nouvelle guerre qui leu
eſt auſſi préjudiciable que la premiere, &
ſans laquelle l'Empereur euſt pû étendre ſe
Conqueſtes, & ſa Religion juſqu'à Conſtan-
tinople. Le Prince d'Orange triomphe auſſ
du bon ſens du Duc de Savoye, qui le de-
voit empeſcher de ſe mettre d'une Ligue
dont il luy eſtoit facile de voir qu'il ne pou-
voit attendre que les malheurs dont il ſe

ouve accablé. Il triomphe de l'Etat de Liege
u'il a ſceu entrainer dans un precipice, d'où
ne ſe tirera jamais, ſans recevoir encore
es châtimens de ſa faute, ou ſans acheter
on pardon. Tous les autres Alliez ne ſont
as plus avancez pour eſtre entrez dans la
igue, & il n'y en a pas un qui n'ait ſouf-
rt des pertes, & dont les finances ne ſoient
puiſées. Voilà les triomphes du Prince d'O-
nge, qui font voir la force de ſon eſprit
ducteur, & ſa grande habileté à faire des
upes; mais tout cela n'a ſervy qu'à rendre
Roy de France plus glorieux, & plus
iomphant, puis que tant de forces unies, loin
'ébranler ſa puiſſance, luy ont donné lieu
e faire des Conqueſtes par tout où il a trou-
é des Ennemis. Ainſi il a triomphé de la
orce de la Ligue, & de l'eſprit de celuy qui
n a fait l'union, puis qu'elle n'a ſervy qu'à
aire voir ſa foibleſſe, & la ſuperiorité du
enie, & des forces du Roy de France.

LE HOLLANDOIS.

Les Auteurs de nos Médailles voudroient
ien luy donner ſa Deviſe, afin qu'il euſt
uelque choſe de commun avec ce Monarque.
n voicy une, de la face droite de laquelle je ne
ous parleray point, puiſqu'elle ne repreſente
ue le Buſte du Prince d'Orange. Trouvez
on que nous n'en examinions que le revers,
ar je ne puis regarder ſans émotion le Por-
ait d'un homme, qui nous a fait tant eſ-
uyer de Guerres, ſans que nos affaires ſe

trouvent en meilleur eſtat que le premier jour. Ainſi ce que nous ont coûté tant d'Armées de Terre & de Mer, ne nous a produit aucun avantage, & le ſang de nos Citoyens n'a eſté répandu, & ne l'eſt encore tous les jours que pour le maintenir dans le Trône qu'il a uſurpé. Cependant le revers de la Médaille que voicy repreſente un Soleil ſe levant ſur les flots de la Mer, que l'on voit chargée d'un grand nombre de Vaiſſeaux, avec ces paroles,

Recreo dum redeo.

Si tous les bons Republiquains oſoient dire ce qu'ils penſent, on verroit qu'il n'y a rien de plus faux, & que ſa preſence, bien loin de les avoir réjoüis, leur a porté un coup mortel dans le cœur, puis qu'il ne venoit qu'accompagné de la diſcorde pour entretenir la Guerre. Cette Médaille a eſté frappée à Leide pour le retour du Prince d'Orange à la Haye, où il venoit tenir la grande Aſſemblée, dont les reſolutions vigoureuſes devoient étonner toute l'Europe. Elle marque la joye que les Creatures de ce Prince qui nous gouvernent ſous luy, ſuppoſent que les Etats ont reſſentie pour ſon heureuſe arrivée, & les eſperances que l'on prerend qu'ils avoient conçuës avec les Alliez, d'eſtre vangez par luy des affronts que la France leur a faits par ſes Victoires continuelles; mais la priſe de Mons pendant leur Aſſemblée, a renverſé tous leurs deſſeins, & doit leur faire apprehender que ce Soleil naiſſant ne ſoit bien-toſt éclipſé. On pourroit

ire dire plus juſtement à celuy de France, lors u'il eſt revenu de Mons, *Recreo dum redeo*, uiſque ſa preſence a réjoüy tous ſes Sujets, ui ſçachant qu'il s'expoſoit continuellement ux perils pendant le Siege de cette Place, ouhaitoient ſon retour avec une impatience igne de leur zele.

LE BAVAROIS.

Les faits que vous rapportez ſont ſi con-tans, que l'on n'en ſçauroit diſconvenir.

LE HOLLANDOIS.

Il ſemble que l'on ait affecté de ne faire fraper ue des Médailles ridicules & fauſſes, & il ne 'en eſt peut-eſtre jamais vû de ſi oppoſées à la erité que celle-cy. On y voit une Femme Guerriere repreſentant la Hollande, déſignée par n Lion, & un faiſceau de fléches ſur ſon bou-lier, qui ſont les Armes des ſept Provinces Jnies. Elle tient ce Bouclier d'une main, & e l'autre elle reçoit le Prince d'Orange vêtu n Empereur Romain, qui ſort d'une Chalou-e, où il eſt debout. Elle eſt accompagnée 'une autre Femme, dont les Tours qui ſont ſa coiffure marquent la force. Elle a un Bouclier aux Armes d'Angleterre, pour mon-rer qu'elle la repreſente, & tient un rameau e laurier pour faire preſent à la Hollande.

LE SUEDOIS.

Si je ne tenois la Medaille entre mes mains, e croirois que ce ſeroit une plaiſanterie. & u'on n'en auroit jamais oſé fraper une pa-eille.

LE HOLLANDOIS.

Ce n'eſt pas tout ; voyez ce qu'elle chante, & vous tomberez d'accord qu'on ne s'eſt jamais joüé ſi hardiment de la verité.

Unus pugnando reſtituit rem.

L'AUSTRICHIEN.

Unus ? On a tort de dire qne le Prince d'Orange combat tout ſeul, le nombre des Puiſſances liguées eſtant ſi grand, qu'il n'y a perſonne qui en ait encore pû faire une liſte parfaite. Ce n'eſt pas tout ce qu'il y a de hardy & de ſurprenant dans cette Médaille. Il me ſemble que c'eſt pouſſer l'effronterie & le menſonge juſqu'au dernier point, de dire non ſeulement que le Prince d'Orange a ſeul combattu, mais encore qu'il a rétably la choſe publique, pour expliquer à la lettre ces paroles inſolentes.

LE SUEDOIS.

Il paroiſt que les Hollandois, au lieu de loüer le Prince d'Orange, ayent eu deſſein de le railler par cette Médaille. La Deviſe qu'on a imitée de celle des Fabiens, ne peut luy eſtre appliquée, puis qu'il n'a point remis les affaires de ſon party, ny en combattant ny en temporiſant, & que ſi elles ont eſté deſeſperées, ou pour mieux dire, ſi elles le ſont encore, ce n'eſt que par l'inaction de ce Prince, s'il m'eſt permis de parler ainſi.

LE HOLLANDOIS.

Le revers de cette Médaille eſt encore un Arc de triomphe.

LE BAVAROIS.

Il ne faut pas en estre surpris. Il y a beaucoup de Peintres en Hollande qui manquant d'employ, ont voulu faire triompher le Prince d'Orange, du moins en peinture.

LE HOLLANDOIS.

Voicy un autre Arc de triomphe, & des plus grands, dans une Médaille que les Etats Generaux ont fait fraper à la Haye.

LE SUEDOIS.

Si les Médailles, ainsi que les Arcs de triomphe, n'y estoient pas si communes, elles seroient plus estimées.

LE HOLLANDOIS.

On tâche par là d'abuser les Peuples, & nous pouvons dire qu'elles nous sont d'une grande utilité dans les Indes, puis qu'elles détruisent les veritez que nos Ennemis ne manquent pas d'y faire répandre. On a peine à croire en ce pays-là que nous soyons assez hardis pour faire fraper des Médailles qui font foy de nos Victoires, dans le mesme temps que nous perdons des Batailles.

LE SUEDOIS.

Lors que les Etats ont fait fraper cette derniere Médaille, ils n'ont pas fait reflexion que l'Arc de triomphe & la Devise qui est sur sa baze,

Solo, Saloque,

sont plûtost des monumens consacrez à la gloire du Roy de France, qu'à celle du Prince pour qui tout cela est inventé. En effet, où sont

les Victoires que ce Heros de la Ligue a remportées sur l'un & l'autre Element ? Et peut-on faire une plus juste & plus veritable application de cette Devise qu'aux Triomphes du Roy Tres-Chrestien, qui gagna trois Batailles l'année derniere sur Terre & sur Mer, contre un monde d'Ennemis qui s'estoient unis pour le détruire? La flaterie aura beau louër le vaincu, & abaisser le Vainqueur. Elle aura beau faire les éloges du crime & du Criminel, la verité parlera toûjours, & percera tous les siecles pour se faire voir telle qu'elle est.

Le Hollandois.

Les Hollandois veulent qu'on les trompe, & il faut bien que la vérité les choque, puis que chaque jour on voit chez eux quelque Ecrit nouveau plein de contre-véritez. C'est ce qui les fait souvent donner dans des panneaux où il n'y a qu'eux qui puissent tomber. Cependant la Republique doit se reprocher comme une faute qu'elle aura de la peine à réparer, d'avoir esté cause d'une guerre, dont tous ceux qu'elle y a embarquez commencent à se plaindre, & d'avoir la premiere conspiré contre un legitime Souverain, ce qui la couvre de honte, & la met dans l'accablement où nous la voyons, sans qu'elle en ait retiré le moindre avantage. Depuis sa rupture avec la France, a-t-elle gagné une Ville, un Vaisseau, un pouce de terre ? N'a-t-elle pas perdu des Batailles par tout où elle a eu des Troupes, & sans compter les sommes immenses que se-

Armées de terre & de mer luy ont coûté, n'a-
-elle pas esté obligée de donner de l'argent,
ou d'en prêter pour toûjours à tous les Alliez?
Ces veritez ne se pouvant contester, le Prince
l'Orange n'est il pas à son égard une sangsuë qui épuise toutes ses ressources? Il n'y en
point icy comme en France. Tout ce que nous
pouvons faire est de recommencer continuellement à lever le deux-centieme denier, & tout
cela n'est plus employé pour faire des Conquestes, comme on nous l'avoit fait esperer
d'abord, mais seulement pour fournir à ceux
qui nous défendent. Nous nous trouverons
encore dans un plus grand embarras, s'il arrive
que quelques Alliez quittent la partie, & ce
sera veritablement alors que nous aurons tout
à craindre. Si la bonne & saine politique nous
faisoit agir, nous devrions nous détacher de
la Ligue les premiers, de peur qu'il ne soit
plus temps quand nous voudrons prendre ce
party, & que nostre obstination ne cause nôtre ruine totale; mais le Prince d'Orange qui
n'a que ses interests en veuë, s'y opposera
toûjours avec tirannie, parce qu'il ne pourroit
éviter de tomber du Trône, si nous ne l'y soûtenions. Il n'y a point de Républicain assez
hardi qui ose luy representer nos interests,
quand ils vont contre les siens. Il seroit bientost immolé à sa vangeance, & les moyens,
non plus que la volonté de perdre un particulier,
ne manquent pas à un homme devoré d'ambition, qui n'a épargné ny son Oncle, ny son

Beau-pere, & qui ſe jouë de la Religion. Ainſi ceux qui nous gouvernent, eſtant, ou timides, ou gagnez, ou retenus par leur Famille, qui craint de les perdre, il n'y a qu'un ſoulevement general des Peuples de toutes nos Provinces qui puiſſe nous tirer d'eſclavage, & nous faire ſecouër un joug, ſous lequel il ne ſe peut que nous ne demeurions bien-toſt accablez. Sans cela, comme le Prince d'Orange aura toûjours beſoin de la Guerre pour ſe maintenir, il nous la faudra toûjours continuer, quoy qu'elle ſoit entierement oppoſée aux intereſts d'un Etat Marchand; de ſorte que ce Prince ne peut jamais nous récompenſer de ce qu'il nous fait perdre en nous tenant ſi long-temps armez. La Guerre peut-elle nous donner quelque choſe? Peut-elle nous procurer des Villes? Il n'y a nulle apparence que noſtre Etat étende ſes bornes. Tout ce qui luy peut arriver de changement, c'eſt d'eſtre uny au Royaume d'Angleterre, ce qui ſeroit tres-facheux pour nous. Ainſi de toutes manieres, noſtre avantage eſt de faire la paix. La Guerre ne peut que nous ruiner, & la Paix ne peut que faire ceſſer nos maux, dont la playe ſaignera long-temps aprés la gueriſon, puiſqu'il faut des ſiecles pour nous rétablir, & pour nous mettre en pouvoir de payer nos dettes. Enfin nous devons ſouhaiter que de continuelles victoires accompagnent les armes du Roy Tres-Chreſtien, & faire des vœux pour ſes Conqueſtes, afin qu'ayant mis ſes

nnemis en eſtat, non-ſeulement de ne luy pou-
oir nuire, mais encore de connoiſtre qu'ils
nt dans une entiere impuiſſance de le faire,
impoſe encore une fois la Paix à l'Europe,
ns quoy il eſt abſolument impoſſible qu'elle
joüiſſe jamais. Tant que les Alliez croiront
voir des reſſources pour reparer leurs pertes,
s s'obſtineront toûjours à former de chi-
eriques deſſeins, & ne voudront recevoir
paix qu'à des conditions ridicules, auſ-
uelles la fierté de la France, & le bon eſtat
ſes affrires ne pourront ſouffrir qu'elle
onſente. Ainſi l'Europe ſera toûjours trou-
lée, ſi le Roy de France ne devient maiſtre
oſolu du deſtin des Alliez. On eſt ſeur de
moderation dans cet important triomphe,
par ce qu'il a déja fait en pareille occaſion,
n peut juger de ce qu'il feroit encore. Mais
n a lieu de douter de ce que feroient les Al-
ez s'ils ſe trouvoient dans cet état ſuperieur,
u plûtoſt il eſt certain, à voir juſqu'à quel
xcés ils portent leur jalouſie, qu'ils ſeroient
ncapables d'avoir la moderation du Roy de
rance. Il ſeroit meſme impoſſible, que tant
e parties intereſſées, & qui aboyent aprés
out ce qui pourroit reparer leurs Finances
puiſées, & le deſordre que la Guerre a mis
ans leurs Etats délabrez, puſſent conſentir à
ne Paix raiſonnable, telle que la feroit un
ainqueur ſage & moderé comme le Roy Tres-
Chreſtien, qui n'aime que la gloire, & qui
it conſiſter tout ſon plaiſir dans celuy de

faire du bien. Les Alliez ne ſe piqueroient p de la meſme gloire, & ne pourroient pas me me, à cauſe de leur grand nombre, conven entre eux des conditions de la Paix; & per dant les conteſtations on pouſſeroit les choſ à l'extremité, & l'Europe verroit répandr juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang. Ainſi eſt évident qu'elle ne peut éviter les malheur qui la menacent, ſi le Roy de France ne de vient aſſez puiſſant pour impoſer cette Paix.

LE SUEDOIS.

Je n'ay jamais entendu un raiſonnement perſuaſif, & qui ſans parler de tous les ridi cules écrits des Alliez, y répondiſt mieux. J ſuis fort perſuadé que s'ils faiſoient les meſ mes reflexions que vous, il y en auroit beau coup qui condamneroient leurs chimerique projets. Qu'ils s'obſtinent tant qu'ils vou dront à les ſoûtenir, il eſt impoſſible qu'il en voyent jamais la fin.

LE HOLLANDOIS.

Vous pouvez dire encore plus, puis que je pretens qu'il y a une impoſſibilité entiere que les choſes tournent autrement que je viens de vous le faire connoiſtre. Mais noſtre Repu blique a mille raiſons pour s'obſtiner moins que les autres à refuſer de faire la Paix. Non ſeulement ſon Commerce ſe ruine dans toutes les parties du monde; mais ſi quelques-uns des Alliez ſe détachent de la Ligue avant elle, & que le Prince d'Orange vienne à mourir, ou à eſtre chaſſé d'Angleterre, ce qui peut tous les

urs arriver à un Uſurpateur, & ſur tout lors
'il regne dans un Etat où les Peuples ſont
rt inconſtans, le Roy de France ſe verra ſi
ſolument Maiſtre de la deſtinée du reſte des
lliez, qu'il ne fera de graces qu'à ceux qu'il
ouvera les moins coupables, & comme nous
mmes les plus criminels, parce que nous
mmes les auteurs de la Guerre, & que le
oy Jacques n'auroit pas eſté détrôné ſans
ous, nous pourrons ſeuls devenir les victimes
ſon juſte reſſentiment, & ce Prince ſe
oira obligé de nous punir, pour vanger par
n châtiment exemplaire, le ſang de toute
Europe qui aura eſté répandu pendant le
ng cours de cette Guerre.

La Compagnie prit tant de plaiſir à en-
ndre parler le Hollandois, que l'Entretien
yant eſté pouſſé ce jour-là par delà les bornes
rdinaires, elle ne fut ſeparée que par la nuit,
ui empeſcha le Savoyard & le Bavarois de
arler, encore qu'ils s'y fuſſent preparez.

La Figure des Medailles doit eſtre placée à la page 101.

AFFAIRES DU TEMPS.

XI. PARTIE.

LES PLAINTES DE L'EUROPE

Contre le Prince d'Orange.

III. ENTRETIEN.

LE PRINCE D'ORANGE travaillant à son Histoire.

IV. ENTRETIEN.

A PARIS,
Chez MICHEL GUEROUT, Galerie neuve du Palais, au Dauphin.

M. DC. XCI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Liſte des Ouvrages ſur les Affaires du Temps.

Dix volumes qui ſe vendent 15. livres.
Les Plaintes de l'Europe contre le Prince d'Orange.
I. ENTRETIEN.
II. ENTRETIEN.
III. ENTRFTIEN.
Le Prince d'Orange travaillant à ſon Hiſtoire.
IV. ENTRETIEN.

On donnera le 15. de chaque mois un Entretien ſur les Affaires du Temps, dont le Public ne payera que SEPT SOLS.

La Medaille où il y a. *Crimine ab uno Diſce omnes*, doit regarder la page 173.
La Medaille où il y a, *Integer vitæ*, doit regarder la page 176.

AFFAIRES DU TEMPS.

XI. PARTIE.

es Plaintes de l'Europe contre le Prince d'Orange.

III. ENTRETIEN.

LE SAVOYARD.

IL n'y a point eu juſqu'icy de Souverains, qui en manquant de prétextes legitimes lors qu'ils ſe ſont reſolus une guerre, n'en ayent du moins fait voir d'apparens ; en ſorte que ſi l'équité de leur entrepriſe n'a pu eſtre

tout-à-fait juſtifiée dans l'eſprit
ceux qui l'ont examinée avec ſoin,
l'ont cruë du moins douteuſe, mais
Duc de Savoye en ſe déclarant cont
la France, a non ſeulement paru i
juſte à toute la terre, mais il a au
fait voir qu'il ſuivoit plûtoſt ſon en
portement & ſa paſſion, que ſes ver
tables intereſts. Il ſçavoit que to
ceux de ſes Predeceſſeurs qui avoie
eu des démêlez avec les François
s'eſtoient vûs preſque auſſi-toſt d
poüillez de leurs Etats, & qu'au co
traire, ceux qui s'eſtoient conſerv
dans leur alliance, en avoient tiré d
avantages fort conſiderables. De gran
exemples l'avoient convaincu que l
Alliez du Roy-Tres-Chreſtien ſo
à couvert des plus grands orages, &
que quand meſme il arriveroit que
ſort des armes ne décidaſt pas en leu
faveur, il n'y avoit dans l'Europe c
bonne & de ſeure garantie que celle c
ce Monarque. Il n'avoit qu'à jetter l
yeux ſur la Suede, qui dans la dernie

ierre a eu de ſi grands ſujets de ſe
uër de ſon alliance, & de ſa bonté
ute genereuſe, & il en devoit atten-
e encore davantage, non ſeulement
arce que le ſang de France coule
ns ſes veines, mais encore parce
'il vient d'épouſer une Princeſſe de
meſme Sang. Cependant comme
ce Prince n'eſtoit né que pour tra-
iller luy-meſme à ſa perte, & à la
ine de tout ſon Etat & de ſes Sujets,
s'eſt jetté impetueuſement dans des
écipices, ſans examiner par où il
ouvera moyen d'en ſortir. Il a crû
s gens qui n'avoient que leurs inte-
ſts en veuë, & qui en ſe noyant,
erchoient à l'entraîner avec eux,
mme font tous ceux qui ſe rencon-
ent dans ce malheureux eſtat.

LE SUEDOIS.

Tout le monde ſçait que le Duc de
voye s'eſtant trouvé à Veniſe avec
Electeur de Baviere, cet Electeur l'a
it entrer en danſe fort mal à propos,
luy a fait faire des faux pas qui ont

bien fait rire dans le fond de l'ar
tous ceux qui en ont fait avant lu
& qui, pour adoucir leur malheur, c
du moins pour avoir la consolation d
souffrir en bonne compagnie, ne s'a
pliquoient qu'à se faire des Compa
gnons dans leur infortune.

LE SAVOYARD.

L'Electeur de Baviere estant jeun
& impetueux, & le Duc de Savoy
de ce mesme caractere, il ne faut p
s'étonner si l'affaire s'est concluë
aisément.

L'AUSTRICHIEN.

Quand on est dans un âge si boüi
lant, on ne s'attache guére à exa
miner les suites des projets qu'o
forme. On ne songe qu'à se satisfai
sur le champ, au hazard de tout c
qui peut en arriver.

LE SAVOYARD.

L'Electeur de Baviere demanda a
Duc de Savoye dés leur premiere en
treveuë, *s'il avoit bien osé venir à V*
nise sans la permission de la France;

l ajoûta, *qu'il luy conſeilloit de s'en retourner.* Il n'en fallut pas davantage pour porter ce jeune Prince à faire tout ce que l'on ſouhaitoit de luy, & pour l'engager à donner dans le paneau que les Alliez luy avoient tendu Il ſe laiſſa occuper entierement du chagrin que ces paroles luy avoient cauſé, & il acheva par là de ſe déterminer à prendre party dans la Ligue qui a ruiné tous ceux qui y ſont entrez.

LE BAVAROIS.

Vous dites vray, & je reconnois noſtre Electeur à ce que vous venez de nous dire, & le Duc de Savoye à la maniere dont il s'eſt laiſſé engager à prendre party. Ces deux Princes font cavalierement les affaires les plus ſerieuſes, & ſe repentent aprés à loiſir de ce qu'ils ont conclu avec precipitation.

L'AUSTRICHIEN.

Noſtre Cour a bonne part à cette intrigue, & l'Abbé Grimani, Venitien, & exilé de ſa patrie, eſt celuy

dont l'Empereur s'eſt ſervy pour fai
entrer le Duc de Savoye dans la Ligu
Sa Majeſté Imperiale l'ayant propo
pour cette negotiation, il receut au
des inſtructions du Prince d'Orang
Il falloit un Italien pour en tromp
un autre, & vous jugez bien qu'u
Maiſtre-fourbe devoit en ſçavoir plu
pour la negociation, qu'un jeune Sou
verain ſans experience.

LE SAVOYARD.

Cet Abbé s'eſtoit tellement empar
de l'eſprit de noſtre Duc, que quan
l'Abbé de Veruë voulut luy faire con
noiſtre, que la guerre où il alloit s'em
barquer cauſeroit la ruine de ſes Etats
il l'outragea en plein Conſeil avec de
paroles fort indécentes pour un Sou
verain, & dit enſuite, *qu'il paſſeroi
ſon épée juſqu'à la garde, au travers
du corps de tous ceux qui luy parleroient
de s'accommoder avec la France.*

LE BAVAROIS.

Ce Grimani veut eſtre de tout. Il
s'eſtoit imaginé qu'il feroit monter le

Cardinal Barbarigo à la Chaire de S. Pierre ; mais il a trouvé qu'un Conclave eſt plus difficile à gouverner qu'un jeune Duc de Savoye.

LE SAVOYARD.

On voulut dernierement aſſaſſiner le Grimani à Milan comme il ſortoit de Carroſſe, & on tira un coup de fuſil ſur luy Il fut ſi heureux que dans le moment qu'il en deſcendoit, le pied luy manqua, ce qui l'empeſcha d'eſtre tué.

LE SAXON.

Il y a grande apparence que le deſſein de ſa mort a eſté formé par quelque zelé Sujet du Duc de Savoye. Les malheurs que cet Abbé a cauſez dans ſes Etats, pourroient bien eſtre le motif du coup.

L'AUSTRICHIEN.

Eſt-il beſoin pour cela d'eſtre Savoyard ? Ne ſe peut-il pas qu'un Italien l'ait entrepris pour vanger l'Italie, où l'Abbé Grimani a travaillé à porter la Guerre, qui met tous ſes Princes

dans l'inquietude ?

LE HOLLANDOIS.

Le Duc de Savoye devroit eſt fort irrité contre ce Venitien, & ſç voir bien mauvais gré à l'Electeur d Baviere, de luy avoir fait entreprend une guerre ſi funeſte à ſes Etats, & fatale à ſa gloire.

L'AUSTRICHIEN.

Peut-eſtre que le Duc de Savoy prend la perte de ſes Etats, comme l Roy d'Eſpagne a pris celle de Mons Lors qu'il en eut appris la nouvelle il dit d'un ton à faire croire que ſe armes avoient remporté quelque avan tage ; *Le Prince d'Orange eſt donc bie attrappé, car il ne s'attendoit pas à cela* Ce ſont à la lettre les propres terme dont s'eſt ſervy ce Monarque. Le Du de Savoye voyant ſes Etats perdus nonobſtant tout ce que l'Electeur d Baviere luy avoit dit pour l'aſſurer d contraire, pourroit dire du meſme to que le Roy d'Eſpagne ; *l'Electeur d Baviere eſt bien attrappé, car il n*

s'attendoit pas à me voir dépoüillé de la Savoye.

LE SAXON.

Ce seroit justement comme celuy qui estant pris pour un autre, & recevant force coups, disoit en riant pendant qu'on le frappoit, que celuy dont il recevoit ces coups seroit bien trompé lors qu'il verroit qu'il s'estoit mépris.

LE HOLLANDOIS.

Les Rois d'Espagne ne sont pas accoûtumez à se mettre tant en peine de leurs affaires, & ils ont la veuë trop courte, pour regarder ce qui se passe si loin d'eux.

L'AUSTRICHIEN.

Ils est vray qu'ils n'ont pas la veuë fort bonne. Je m'imagine que c'est un mal commun en ce Pays-là, puis qu'il est peu d'Espagnols qui dés l'âge de vingt ans ne se servent de lunettes.

LE SUEDOIS.

L'Espagne n'a point manqué de politique en cette occasion. Elle s'est

ſervie de la Savoye comme d'un bou
clier pour porter les coups ; car ſi l
Duc de Savoye n'avoit point pris d
party, tout le Milanois eſtoit perdu
Ce n'eſt pas que le Roy de France e
ait fait moins de Conqueſtes, pui
qu'au lieu du Milanois que ſes arme
auroient pû aſſujettir, il s'eſt rendu
maiſtre de toute la Savoye, du Comt
de Nice, & d'une bonne partie d
Piedmont.

LE SAXON.

Vous pouvez dire que preſente-
ment le Duc de Savoye ne poſſede pas
un pouce de terre qui ſoit en eſtat de
luy fournir de l'argent, puis que le
peu qui luy reſte eſt tout couvert
d'Allemans, d'Eſpagnols, d'Italiens,
& meſme de François. Rien n'eſt de
ſi mechant uſage dans un Pays que
des Troupes Auxiliaires. Elles y vi-
vent à diſcretion comme dans des ter-
res Ennemies.

LE HOLLANDOIS.

Et comment les Allemans épargne-

ient-ils celles des autres, puis qu'ils
épargnent pas leur propre Pays, &
u'en y marchant, ils n'ont jamais
iſſé ny portes ny ſerrures en aucun
eu?

LE SUEDOIS.

On a donc raiſon de dire que le Duc
e Savoye, aprés avoir perdu la plus
rande partie de ſes Etats, n'eſt pas
eulement privé de la joüiſſance du
eſte, mais qu'il a auſſi perdu, par la ma-
iere dont il en a uſé avec la France,
ne certaine réputation de bonne foy,
ui doit eſtre chere aux Souverains.
ous ceux qui ſont nez pour n'obeir
perſonne, peuvent s'allier à leur
ré avec les Puiſſances dont ils préſu-
ient que l'alliance leur ſera la plus
ile. Ils peuvent meſme ſans aucune
onte ſe tromper au choix qu'ils font;
ſi leurs Etats en ſouffrent, ce mal-
eur ne jette aucune tache ſur leur
putation, Mais il eſt beaucoup plus
onteux aux Souverains qu'à aucun au-
e, de promettre ce qu'ils ont reſolu de

ne pas tenir, & de traiter ſourdemen
avec un party, pendant qu'ils aſſuren
l'autre de ne le pas faire.

LE HOLLANDOIS.

L'intereſt eſt un écueil qu'il eſt di
ficile d'éviter, & les Souverains s'
perdent auſſi ſouvent que les autre
hommes. Les promeſſes des Princes li
guez ont fait oublier au Duc de Savoy
ce qu'il devoit à la France. Il ſe tenoit
certain d'en voir les effets, qu'il s'eſtoi
déja informé du produit des Domaine
de Lyon, & il s'en eſt peu fallu, à ce
qu'on dit, qu'il ne les ait affermez
d'avance.

L'AUSTRICHIEN.

Admirez combien il y a de bizar
rerie dans les affaires du monde. Le
Roy de France ne s'eſtoit point infor
mé de la valeur des Domaines de Sa
voye; au contraire, il s'eſtoit efforcé
d'en faire joüir ſon Souverain; & ce
pendant il s'eſt vû obligé de ſe ren
dre maiſtre de ce Pays-là, & d'en
affermer les revenus.

LE

LE SUEDOIS.

Ce n'a pas eſté ſans que le Duc de avoye ſe ſoit donné beaucoup de nouvement, qu'il a laiſſé perdre ſes ſtats. Il s'eſt bien échauffé à crier e tous coſtez au feu & au ſecours, : il n'a pas dédaigné d'aller juſques à Iilan, pour implorer l'aſſiſtance d'un ouverneur qu'il haïſſoit. C'eſt un as cruel & ſenſible pour un Souve- in, qui gardoit une fierté à contre- mps contre un Monarque auſſi puiſ- nt & auſſi bien-faiſant que celuy de rance.

LE HOLLANDOIS.

Quand on a pû s'abaiſſer à faire es pas honteux, & qu'au lieu de réuſ- , on a le malheur de faire encore us les jours de nouvelles pertes, j'a- ouë qu'un eſtat ſi déplorable donne grands ſujets de chagrin.

LE SAVOYARD.

Les pertes peuvent eſtre ſuppor- es par un grand courage, mais on n fait des reproches quand on ſe les

eſt viſiblement attirées, en mépriſa
les conſeils de ſes Miniſtres, auſſi-bi
que ceux de la prudence & de la ra
ſon.

LE HOLLANDOIS.

Le Duc de Savoye auroit eſté tr
heureux, non ſeulement de voir ſ
Etats dans une profonde paix penda
que toute l'Europe eſt en armes, ma
encore de ſe voir peut-eſtre à la te
d'une Armée de France, où il aur
appris l'art de vaincre, ſans épuiſ
ſes finances. Peut-eſtre meſme qu
luy ſeroit demeuré quelque partie d
Conqueſtes qu'il auroit faites, au li
qu'il voit ſes Sujets ruinez pour lon
temps, & qu'il en faudroit beauco
pour les remettre, quand meſme
Roy de France auroit la bonté de lu
vouloir redonner la plus grande part
des Eſtats qu'il a perdus.

LE SUEDOIS.

Ses Sujets qui luy ont toûjou
marqué beaucoup d'amour & de zel
ne luy ſont guere obligez. Encore

entrant dans la Ligue il avoit eu
ne garantie auſſi ſeure que celle que
ous euſmes dans la derniere guerre.
out le monde ſçait ce que le Roy
res-Chreſtien y fit pour nous. Nous
avons point d'Hiſtoires qui mar-
ent des generoſitez de cette nature,
aprés cela tous les Princes devroient
mpreſſer à eſtre des Alliez de la
rance.

L'ANGLOIS.

Le Duc de Savoye pourroit dormir
repos, puis que les Eſpagnols doi-
nt l'indemniſer de toutes ſes pertes.

LE HOLLANDOIS.

C'eſt une bonne garantie que celle
un Roy, qui faute d'argent ne peut
uvent ſortir de Madrid pour aller à
Eſcurial. Quelles Troupes peut-il
voyer en Italie, puis qu'il n'en peut
voyer en Catalogne, où avec une
mée aſſez mediocre on prend tous
s jours des Places ſur luy?

LE SUEDOIS.

Il n'y a que le Roy de France qui

ſoit aujourd'huy aſſez genereux &
aſſez puiſſant pour donner des garan
ties, & pour venir à bout de ce qu'i
promet. Il n'avoit jamais ſi bien conn
ſes forces, ny le zele de ſes Sujets
qu'il fait à preſent, & l'on doit eſtr
aſſuré qu'il trouvera toujours dans ſe
Etats dequoy étonner, & même laſſe
la jalouſe fureur de ſes Ennemis.

LE BAVAROIS.

L'Electeur de Baviere n'a pas fai
moins de tort à ſes affaires en ſe dé
clarant contre la France, que le Du
de Savoye. S'il euſt gardé la neutrali
té qui auroit entretenu l'abondanc
& le calme en ſes Etats, il euſt joüy
des treſors que luy avoit amaſſez l'Ele
cteur ſon Pere., mais nous croyon
tous eſtre plus ſages que ceux qui ont
vêcu avant nous. Nous nous faiſon
une honte de marcher ſur les trace
qu'ils nous ont laiſſées, & c'eſt par là
que nous nous perdons. Ce ne ſeroi
rien ſi l'Electeur qui nous gouverne
aujourd'huy, n'avoit fait que diſſiper

s grandes richeſſes dont il avoit he-
té en heritant de l'Electorat. Non
ulement il a fait des dettes immen-
s aprés avoir épuiſé ſes Sujets, mais
a pouſſé encore la diſſipation plus
in, & ce Prince a mangé d'avance
n revenu de pluſieurs années, en
orte que n'ayant pas dequoy faire
ubſiſter ſes Troupes l'année derniere,
les pillerent deux fois le Marché de
Munic pour avoir du pain.

LE SUEDOIS.

C'eſt ſans doute ſon inquietude qui
empêche de demeurer en place, puis
u'on le voit tantoſt à Vienne, tantoſt
Veniſe, & tantoſt à la Haye.

L'ANGLOIS.

On ne doit pas s'étonner qu'il s'en-
uye chez luy, puis que ſes affaires y
ont ſi mal.

LE BAVAROIS.

Le grand attirail d'inſtrumens de
Muſique qu'il avoit fait porter à a
Haye, montre combien il eſt peu
ouché des maux qui devroient l'abat
e.

LE HOLLANDOIS.

Il avoit ſans doute porté ces Inſtru
mens pour accorder Meſſieurs de l
Ligue ; mais les Canons de Franc
qui ſe ſont fait entendre devant Mon
juſtement dans ce temps-là , ont bie
troublé ce Concert.

L'AUSTRICHIEN.

C'eſt donc parce qu'ils eſtoien
devenus inutiles , que les Françoi
ayant ſurpris le Bateau qui les portoi
au retour de la Haye , les jetteren
tous à l'eau , aprés en avoir briſé un
partie.

LE SAXON.

Si les Muſiciens de cet Electeur n
ſont pas mieux payez que ſes Trou-
pes , je crains bien que ſes Concert
n'aillent auſſi mal que ſes affaires.

LE SUEDOIS.

Les Ligueurs ne peuvent manque
d'eſtre bien concertez , puis que l
Muſique eſt la paſſion dominante d'u
des plus qualifiez Souverains d'entre
eux. Le Marquis de la Fuente a rap

porté à tous ceux qui l'ont voulu entendre, qu'estant un jour à l'audience de ce Prince, il fut étonné de le voir sortir avant qu'il eust entendu tout son compliment, pour aller achever de noter des Vers qu'il avoit entrepris de mettre en Air.

L'ANGLOIS.

Cela marque une grande application aux choses pour lesquelles ce Prince a de l'attachement, & l'on peut juger de là que s'il alloit à l'Armée, il pourroit estre heureux dans ce qu'il entreprendroit, puis qu'on réüssit toûjours quand on a le cœur au mestier dont on se mesle.

LE SAXON.

Mais s'il s'agissoit d'une affaire d'Estat dans cette Audience, ce n'étoit pas y prester une grande attention que de l'interrompre ainsi.

LE SUEDOIS.

Peut estre ce Prince estoit-il plus attentif que vous ne pensez. Que sçait-on s'il ne trouvoit point quel-

que choſe de ſi pathetique dans le diſcours de l'Ambaſſadeur, qu'il reſolut de l'aller mettre en Muſique.

LE HOLLANDOIS.

Comme il eſtoit impoſſible à l'Ambaſſadeur de deviner ce deſſein, en cas que le Prince l'euſt eu veritablement, il deut eſtre fort ſurpris de ſe voir traité de cette ſorte.

LE SUEDOIS.

Il eſtoit de la Maiſon, & cela le fit paſſer par deſſus cette irregularité, car autrement le procedé de ce Prince luy auroit paru auſſi incivil que peu politique.

LE BAVAROIS.

Vous ne connoiſſez pas les Muſiciens. Quand ils ont un Air dans la teſte, il faut qu'il en ſorte.

LE SAXON.

Ce n'eſt pas ignorer tout que de ſçavoir la Muſique; mais il faut ſçavoir plus que cela pour regner, & l'on a quelquefois des Princes en teſte, qui déconcertent l'harmonie la mieux reglée.

LE SUEDOIS.

Le Souverain dont j'ay commencé à vous parler, a les meilleurs Muſiciens de l'Europe, & comme il n'y en a point qui ſoient plus ſçavans que luy, il ne ſe rapporte de leur capacité à perſonne, & jouë luy meſme du Claveſſin pour les accompagner, quand il les fait chanter pour voir s'il les reconnoiſt dans ſa Muſique.

LE BAVAROIS.

Puis qu'elle eſt ſi bonne, il la devroit envoyer à Bellegrade. Les Turcs auroient pû s'en laiſſer charmer, & peut-eſtre n'en auroit-il pas fallu davantage pour les empeſcher de prendre cette Place d'aſſaut.

LE HOLLANDOIS.

Dites qu'il auroit mieux fait de lever de bons Regimens, des deniers que cette Muſique luy coûte.

LE SUEDOIS.

Vous ſuivez le caractere de voſtre Nation. On y a l'eſprit marchand, & vous n'entendez parler chez vous que de tout mettre à profit.

LE BAVAROIS.

Ce seroit avoir trop de dureté, que de vouloir qu'un grand Souverain qui ne va point à l'Armée, se privast de sa Musique. A quoy voudroit-on qu'il s'occupast ? Il faut avoir plus de charité que cela pour son prochain. Il n'y a point pour un Prince de plus noble divertissement que la Musique.

L'ANGLOIS.

Oüy, mais vous demeurerez d'accord que les Violons sont peu de saison, quand les Canons des Ennemis se font entendre.

LE SUEDOIS.

On a beau faire, l'harmonie de la Ligue ne sera jamais rompuë, elle aime trop la Musique. On a veu que l'Electeur de Baviere ne s'en est pû passer à la Haye, puis qu'il y a fait conduire des Bateaux chargez d'instrumens, & que le Duc de Savoye qui ne l'aime pas moins que ce Prince, est party de ses Etats pour aller voir les Opera de Venise.

LE BAVAROIS.

Il y a eſté chercher ſa perte, mais comme pour s'y cacher en traitant, il s'eſt ſervy du maſque afin de pouvoir ſe trouver au rendez-vous, cette alliance a produit l'effet d'une maſcarade qui ſe trouve n'avoir qu'amuſé quand le divertiſſement eſt finy, & qu'on a levé le maſque.

L'AUSTRICHIEN.

Il y a un Proverbe aſſez commun qui dit, que ce qui vient de la flûte s'en retourne par le tambour. L'alliance de Savoye eſt venuë par la flûte à Veniſe, & le tambour a tout gâté à la Bataille de Stafarde. Ainſi l'on peut dire avec raiſon, malheur ſur la Muſique.

LE SUEDOIS.

Je puis vous aſſurer que l'harmonie des Alliez eſtoit bien méchante à la Haye. J'ay oüy dire à l'Electeur de Baviere, voyant qu'il y avoit ſi peu de concert entre-eux ; *Que ſi les choſes continuoient d'aller le meſme train, il*

seroit bienheureux s'il pouvoit estre
jour Duc & Pair de France.

L'ESPAGNOL.

Il est facheux que la Ligue ayan
trois Musiciens aussi bons qu'on nou
les peint, aucun ne puisse chanter
dessus quand il faut disputer avec
France

L'AUSTRICHIEN.

Un Trio fait pourtant un nombr
parfait dans la Musique, & il n'y
rien qu'un Trio ne puisse chanter.

LE SUEDOIS

Cependant dés que ce Trio veu
se faire entendre devant le Roy de
François, ses voix s'affoiblissent, &
cette Musique devient pitoyable.

LE BAVAROIS.

Il est surprenant de voir que le chan
d'un Coq, quoy que seul, prévale su
un si grand nombre de bonnes Voix
& qui ont tant travaillé pour rendre
leur Concert juste.

LE

LE SUJET DE L'ELECTEUR PALATIN.

Il n'y a point d'Etat en Europe, où le chant du Coq ait porté plus de désolation que dans le noſtre, mais il n'y en a point auſſi dont le Souverain ait plus travaillé pour la ruine de ſes Sujets. Noſtre défunt Electeur avoit beaucoup d'eſprit, mais de cet eſprit qui ne ſert aux hommes que pour les conduire à leur perte. L'Empereur ayant épouſé ſa Fille, ce Mariage luy avoit donné beaucoup de pouvoir ſur ſon eſprit. Le Prince d'Orange qui ſçait aſſez bien de quelle maniere il faut mener une intrigue de Cabinet, ſe ſervoit de cet Electeur pour engager Sa Majeſté Imperiale à travailler avec luy à faire la Ligue, qui a tant coûté de ſang à l'Europe, & qui luy en fait encore verſer tous les jours. Noſtre Electeur qui avoit ſes veuës, entreprit avec chaleur tout ce que luy propoſa le Prince d'Orange, parce qu'ayant grand nombre d'Enfans, il les vouloit

élever à de hautes dignitez, & qu'il eſperoit faire entrer par là les Eveſchez de Munſter & de Liege dans ſa Famille; de ſorte que pendant que ce Prince concertoit avec les Traiſtres d'Angleterre les moyens d'envahir cette Couronne, les Princes liguez prenoient de ſecretes meſures pour le deſſein qu'ils avoient d'accabler la France. Les Vaiſſeaux du Roy Tres-Chreſtien eſtoient alors devant Alger, pour la gloire & pour l'utilité de la vraye Religion; il travailloit à l'affermir dans ſon Royaume, & n'ayant aucune envie de troubler la paix qu'on luy avoit veu donner à l'Europe, il n'avoit que les Troupes neceſſaires pour garder ſes Places, lors qu'il s'apperceut de l'orage qui eſtoit preſt à fondre ſur luy. Il eſtoit queſtion de l'arreſter, & ce Prince ne le pouvoit, qu'en ſe ſervant des moyens que permet la Guerre. S'ils nous parurent un peu violens, ne devons-nous pas demeurer d'accord que les Vainqueurs

les plus moderez ſont autoriſez à les employer quand les occaſions ſont preſſantes ? Le Roy de France ſe trouva donc obligé de faire le dégaſt entre ſes Ennemis, afin d'empeſcher qu'ils n'avançaſſent, & voilà pourquoy le Palatinat a tant ſouffert ; mais nous ne ſçaurions nier que ce ne ſoit juſtement, puiſque la France ne ſe pouvoit garantir du mal qu'on vouloit luy faire, qu'en le rejettant ſur ceux qui avoient juré ſa perte.

L'HABITANT DE COLOGNE.

On doit auſſi la deſolation de l'Electorat de Cologne au défunt Electeur Palatin, & au Prince d'Orange, puis qu'ils ont eſté les principaux Auteurs de la Ligue. On s'uniſſoit pour déclarer la Guerre à la France, ſans qu'on euſt aucun ſujet de plainte contre elle, & ſeulement, parce que l'Electeur de Baviere eſtant Gendre de l'Empereur, Sa Majeſté Imperiale vouloit que le Prince Clement, Frere de cet Electeur, euſt l'Electorat de

Cologne, quoy que le Cardinal d
Furſtemberg en euſt eſté canonique
ment élu Coadjuteur. Le Prince d'O
range leur promettoit à tous de les ſer
vir efficacement, non pour la bonn
amitié qu'il avoit pour eux, mais par
ce qu'il vouloit les engager à occupe
les armes de France, qui autremen
auroient pû rompre les meſures qu'
avoit priſes pour ſe faire couronne
Roy d'Angleterre.

LE SAXON.

Quelle honte pour tous les Prince
de l'Europe, de ſe voir les dupes d
cet Uſurpateur! Il nous a tous mi
en mouvement pour ſes propres affai
res. Noſtre Electeur eſt venu troi
Campagnes de ſuite avec ſes Troupes
ſur les bords du Rhin, où elles ont for
diminué, tantoſt de fatigue, & tan
toſt manque de fourages & de vivres
& cependant, aprés tant ds long
voyages & tant de dépenſes, il ne ſ
trouve pas plus avancé que le premie
jour.

IABITANT DE VIRTEMBERG.

La guerre a peut-eſtre fait plus de avage dans noſtre Pays que dans au- ın autre, & nous avons grand ſujet de éteſter le Prince d'Orange. Auſſi ceux ui nous gouvernent ont-ils eu grand ort de nous avoir mis de la partie ; ais comme nous ſommes de petits oiſſons meſlez parmy les gros qui ous mangent, ce n'eſt pas à nous à arler. Nous ne faiſons figure que our le nombre, & pour faire paroître eux qui nous traînent à leur ſuite, e ſorte que tout ce que nous pouvons ire c'eſt d'écouter, noſtre voix ſtant fort foible, & n'eſtant preſ- ue pas comptée parmy les Alliez. Cependant le mal eſt fait, & nous au- ons beau nous plaindre du Prince 'Orange, nos plaintes ne repareront as nos pertes.

LE HOLLANDOIS.

Il eſt temps de nous retirer. Vous ntendrez bien d'autres plaintes un our, quand il ſera devenu Souverain Hollande.

AFFAIRES DU TEMPS.

XI. PARTIE.

Le Prince d'Orange travaillant à ſon Hiſtoire.

IV. ENTRETIEN,

LE PRINCE D'ORANGE.

IL faut, mon cher Milord, que je t'entretienne à fond d'un deſſein que je roule dans ma teſte.

BENTING.

Milord ! Ce titre eſt toûjours extraordinaire pour moy. Je ſçay bien

ue vous m'avez fait Milord de Porte-
and, mais je doute que je le ſois verita-
lement, puis que le preſent que vous
n'avez fait n'etoit pas à vous.

LE PRINCE D'ORANGE.

Tu m'étonnes de parler comme tu
ais. La poſſeſſion eſt un titre incon-
eſtable, & qui l'emporte ſouvent ſur
es droits les mieux fondez. Si le ſcru-
ule te prend là-deſſus, tu dois eſtre
ien changé.

BENTING.

Du ſcrupule ? moy, du ſcrupule ? Il
audroit pour en avoir que je n'euſſe
as eſté élevé avec vous. Nous nous
onnoiſſons trop bien l'un & l'autre
our ignorer qu'il n'y a rien au monde
ui nous en doive donner, & c'eſt
arce que nous nous connoiſſons ſi
ien, que nous pouvons, quand nous
ommes ſans temoins, nous moquer
e ceux qui ont eſté aſſez fous pour
ous élever, puis que le moins qu'il
n puiſſe coûter à l'Angleterre & à la
ollande, c'eſt de vous voir établir

la Puiſſance Arbitraire dans l'un
dans l'autre Etat ; car je commence
vous regarder comme Souverain
Hollande. Cependant malgré tou
vos Couronnes, ne vous fâchez p
s'il m'arrive quelquefois de ne vo
donner que de l'Alteſſe. J'ay pei
à m'accoûtumer, quand nous ſomm
ſeuls, à vous traiter de Majeſté, le tit
d'Alteſſe me vient plûtoſt à la bouch
Vous ſçavez que le Cardinal de R
chelieu en a le premier honoré voſt
Maiſon, & qu'avant ſon miniſtere
les Princes d'Orange vos Predece
ſeurs, eſtoient ſeulement traitez d'Ex
cellence.

LE PRINCE D'ORANGE.

Il eut ſes raiſons pour donner c
titre à Henry Frederic mon Ayeul.

BENTING.

Ce fut en 1637. que ce Cardina
luy fit donner de l'Alteſſe dans u
Diſcours que Mr de Charnaſſe, Am
baſſadeur de France en Hollande, fi
au nom du Roy Tres-Chreſtien dan

Aſſemblée des Etats Generaux. On
e manqua pas de faire auſſi-toſt
nprimer ce Diſcours, afin d'apprendre
ette nouveauté à toute l'Europe, &
omme la France ſert ordinairement
e modelle à tous les Souverains, les
mbaſſadeurs des autres Princes ſui-
rent l'exemple de celuy de France.

LE PRINCE D'ORANGE.

Il me ſemble que j'ay aſſez élevé
a Maiſon depuis ce temps-là, &
ue j'ay ſujet de croire que l'avenir
ndra juſtice à la noble ambition qui
'a fait venir à bout de changer le
tre d'Alteſſe en celuy de Majeſté.

BENTING.

Vous pouvez vous aſſeurer que la
oſterité parlera de vous.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je n'en doute point, & comme je
is perſuadé qu'elle en parlera di-
erſement, j'ay réſolu de travailler
vec toy à mon Hiſtoire; c'eſt de ce
eſſein que je veux t'entretenir.

BENTING.

Vous voulez travailler avec mo
voſtre Hiſtoire !

LE PRINCE D'ORANGE.

Oüy, tu en ſçais le plus ſecr
& je voudrois bien que nous tr
vaſſions un tour pour accommo
de certaines veritez, où mes avan
ges n'indemniſent pas ma gloire.

BENTING.

Il y a maniere de mentir; mais
que j'y trouve de fort mal-aiſé, c'
que le menſonge hiſtorique, ſi je p
parler ainſi, doit eſtre accompag
d'une telle vray-ſemblance, qu'il ſ
impoſſible de le démêler d'avec
verité.

LE PRINCE D'ORANGE.

C'eſt ainſi que je l'entens.

BENTING.

S'il s'agiſſoit de donner une Bataille
vous auriez raiſon de vouloir avoi
avec vous quelque Capitaine heu
reux, & plus ſçavant que vous n'eſte
dans le meſtier de la guerre ; mais lor

il s'agit du Cabinet, vous tailleriez la besogne à tous ceux que leur faite intelligence dans l'art de four-, a rendus recommandables. Ce-dant croyez-moy, vivez, joüissez voſtre fortune, ſi vous pouvez, & vous embaraſſez point de voſtre toire.

LE PRINCE D'ORANGE.

l eſt inutile de m'en détourner; il pris là-deſſus une maladie trop ente.

BENTING.

ant pis. Grace à voſtre grand art diſſimuler, vous avez fait des dupes ous les Princes liguez, mais pour la terité, il n'en ſera pas de meſme.

E PRINCE D'ORANGE.

l y a pourtant des manieres ſi deli-s de tourner les choſes, & des rai-s ſi plauſibles.

BENTING.

Comptez que la Poſterité rend ju-e à tout le monde, & que vous ne romperez pas. Je vous flateray en

public tant que vous voudrez, ma
dans le particulier, eſtant voſtre Amy
& voſtre Camarade de plaiſir & d
fortune, je dois vous parler ſincere
ment.

LE PRINCE D'ORANGE.

Ta ſincerité eſt bonne. Je ne m
verrois pas aujourd'huy ſeulemen
Statouder en Hollande, ſi je ne l'avoi
ſacrifiée à mes intereſts.

BENTING.

Je ne croy pas valoir mieux qu
vous, & je ne ſerois pas voſtre Favo
ry, ſi cela eſtoit. Ainſi lors que j
combats voſtre deſſein, c'eſt ſeule
ment par l'impoſſibilité que je trouv
à le faire réuſſir. Encore un coup
croyez-moy; ne vous mettez non plu
en peine de la Poſterité que vous faite
de la Religion. Vous joüiſſez du rang
où voſtre adreſſe vous a fait monter
de la maniere dont joüiſſent du reven
de leur argent ceux qui l'ont placé
vie, & ce ſera beaucoup s'il ne vou
arrive point d'accident, comme il leu
es

arrive quelquefois, qui vous empêche
en joüir long-temps. Vous poſſedez
beau & floriſſant Royaume ; vous
regnez arbitrairement, ou peu s'en
ut, & cependant, faites faire tant
hiſtoires que vous voudrez, & tra-
illez-y vous-même ; ſubornez les
eilleurs hiſtoriens ; faites-leur dire
ut ce qu'il vous plaira ; il eſt tres-
rtain que lors qu'on fera paroiſtre
Hiſtoire d'Angleterre de ces dernieres
nées, vous n'y ſerez point au rang
s Rois legitimes. Voſtre vie pourra
eſtre placée à la ſuite de ce qu'au-
nt fait ſes autres Souverains, mais
e ſera regardée comme un incident
rivé pendant celle de Jacques II.
nt vous occupez la place, & voſtre
gne paſſera pour un interregne à l'é-
rd des autres Rois à qui la Cou-
nne aura eſté juſtement acquiſe.
n marquera ce que vous aurez fait
bien & de mal, mais la con-
ſion ſera que vous aurez eſté un
ſurpateur, & que vous aurez violé

toutes ſortes de droits pour regne
De tous les Uſurpateurs vous eſt
celuy qui paroiſtrez le moins Roy, pa
ce que pendant le cours de voſtre u
ſurpation le vray Monarque eſt vivan
Son caractere ne peut s'effacer; on n
luy ſçauroit oſter ſon nom, & vo
meſme, & tous vos partiſans, vous lu
donnez tous les jours le titre de Ro
Vous poſſedez, il eſt vray; mais un
poſſeſſion injuſte & violente ne vou
fera jamais placer au nombre des Roi
quoy que l'Hiſtoire vous mette a
rang de ceux qui auront gouverné.

LE PRINCE D'ORANGE.

L'Hiſtoire ne me mettra jamais a
rang de ceux qui n'auront pas merit
qu'on faſſe d'eux une grande diſtin
ction.

BENTING.

La mort fait ſouvent découvir de
defauts & des vices, qui rendent
ceux que l'on a crus de grands hom
mes, bien petits dans le tombeau, &
elle nous apprend quelquefois qu'il

eſtoient fait du cœur par raiſon, pen-
nt que la nature ſouffroit, & qu'el-
faiſoit connoiſtre par des relâche-
ens ordinaires aux poltrons, qu'ils
embloient de peur. Mais comme il
ut paſſer le plus viſte que l'on peut
r ces ſortes d'articles...

LE PRINCE D'ORANGE.

Quoy que tu tâches d'enveloper
matiere, je vois à quoy tu en veux
nir; mais un defaut de nature n'en
pas toujours un de courage.

BENTING.

Comme ce malheur vous arriva
jour de voſtre Couronnement, où
us deviez avoir moins de peurqu'en
luy d'une Bataille, rien ne marque
vantage que voſtre crime s'eſtant
ors preſenté tout entier à voſtre
agination, cette image avoit fait un
muëment general dans voſtre corps,
ce fut ce qui cauſa le ravage que
ent alors les humeurs en vous.
eux qui ont écrit contre voſtre in-
ſion, n'ont pas laiſſé échaper cet

incident. Ils prétendent que c'eſt un preuve Phyſique qui fait voir qu vous vous repreſentiez en ce momen toutes les injuſtices que vous avie faites pour monter au Trône. Outr la familiarité que vous me ſouffrez, & qui m'oblige à vous parler de la ſorte je dois, lors qu'il s'agit de voſtre Hi ſtoire, vous dire dequoy ſont rempl les Memoires dont ſe ſerviront un jour ceux qui voudront y travailler.

LE PRINCE D'ORANGE.

C'eſt une choſe ſurprenante que le yeux du Public. J'admire commen ils ont pû penetrer juſque dans me affaires les plus ſecretes.

BENTING.

Quelqu'un de vos Valets de Cham bre peut avoir parlé; mais laiſſez-là l'a venir, il ne vous appartient pas. Vou avez voulu joüir, vous joüiſſez, mai ne croyez pas qu'aprés voſtre mort o rende les meſmes honneurs à voſtr memoire qu'à voſtre perſonne. Il fau droit des armées en ce temps-là pou

ntraindre le Public, & comment en
riez-vous, ſi les Courtiſans qui pa-
iſſent les plus zelez & les plus deſ-
tereſſez, tournent le dos aux plus
rands favoris de la fortune, & leur
ttent meſme ſouvent la pierre dés
u'elle commence à les quitter. Que
ra voſtre Cadavre aprés voſtre mort?
uelles armes aura-t-il pour défendre
oſtre reputation ? Vous n'aurez pas
eſme d'Enfans pour prendre le party
e voſtre memoire, & vos écrits n'é-
nt point appuyez, ne la juſtifieront
as. Loin de ſonger à cequi ſe dira de
ous lors que vous ne ſerez plus, vous
evez mettre tous vos ſoins à n'eſtre
as détrôné de voſtre vivant ; car
oſtre mort pourroit devenir un ſujet
e ſpectacle fort deſagreable pour
ous. Vous ſçavez ce que c'eſt que
ambition, & ce que mille gens en
nt écrit ſur les exemples qui ont eſté
ûs.

Heureuſe, elle eſt vertu, malheureuſe, elle eſt crime.

Le procés d'un Ambitieux que fortune abandonne, ſe trouve fait parfait en un moment ſans qu'il puiſ en appeller, c'eſt un uſage genera Ceux qui ont conduit au Trône ſo les premiers qui menent à l'échaffau & vous devez eſtre perſuadé que l Anglois, qui ont fait injuſtement cou ler le ſang de Charles I. ne vou épargneront pas, & que dés que vou deviendrez malheureux, ils vous re garderont comme un Uſurpateur qu a troublé le repos de la Nation, qu luy a coûté des ſommes immenſes qui a fait diminuer ſon commerce qui luy a fait perdre la reputatio qu'elle s'eſtoit acquiſe ſur Mer, & qui l'a renduë odieuſe à toutes les Na tions. Elle croira ne pouvoir ny lave ſon crime, ny rétablir ſes affaires que par voſtre ſang. C'eſt pourquoy au lieu de penſer à l'avenir, vous devez vous appliquer uniquement à prendre des meſures qui puiſſent vous empeſ cher de tomber du Trône, ſi l'on peut

ire pourtant que ceux qui ſe ſont ſſis de force ſur un Trône, le poſſe-ent veritablement.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je le poſſede puiſque je commande, & qu'on m'obeit. Quand une fois on ſt parvenu au lieu où je ſuis monté e la maniere que j'ay fait, on doit out ſacrifier pour s'y maintenir.

BENTING.

Suppoſé qu'on ne vous en puſt faire eſcendre, & qu'on vous laiſſaſt finir os jours anſſi tranquillement que Cromvvel, que l'on a veu mourir dans on lit, croyez-vous que voſtre nemoire en fuſt moins odieuſe aprés oſtre mort? Cromvvel eſtoit plus imé que vous ne l'eſtes. Les Anglois voient moins ſouffert ſous ſon regne n'ils ne ſouffrent ſous le voſtre. Sa ieté apparente ne s'eſtoit jamais dé-ientie, non plus que ſa moderation. Cependant les Peuples pendirent & brûlerent ſon Effigie aprés ſa mort ans toutes les Villes d'Angleterre.

On condamna au dernier ſuplic ceux des Juges de Charles I. qui e toient encore vivans. Le Corps d Cromvvel fut dechiré par Ordonnan ce du Parlement, & attaché au Fourches patibulaires. Ainſi celuy qu s'eſtant acquis du moins autant d'eſti me que vous dans le Cabinet, s'eſtoi plus fait craindre dans les Combats n'eut pas plûtoſt achevé de vivre qu'on traita ſon corps avec toute l'in dignité & toute l'ignominie deuë au plus infames Scelerats.

LE PRINCE D'ORANGE.

Il faut toujours penſer de ſoy-mêm aſſez favorablement, pour eſtre perſua dé que le mal qui arrive aux autres ne nous arrivera pas.

BENTING.

Je connois le genie de l'Angleter re. Les Peuples ſont prompts à ſe chagriner, mais s'ils prennent aiſé ment les premieres impreſſions qu'on leur donne contre leurs Maiſtres, ils en reviennent avec la meſme facilité,

e qu'ils font avec d'autant moins de eine, qu'eſtant mieux inſtruits de urs Loix qu'aucune autre Nation du onde, ils connoiſſent mieux les rimes où ils ſont tombez. Si la for- ne vous abandonnoit, vous verriez n meſme temps leurs repentirs bien épeints dans leurs Adreſſes à leurs le- itimes Souverains. Vous les verriez eteſter leur crime, & faire de vi- ains portraits du voſtre. Si cela n'ar- ive pas de voſtre vivant, il eſt hors e doute qu'on le verra arriver aprés oſtre mort.

LE PRINCE D'ORANGE.

C'eſt pour combattre dés à preſent out ce qu'on pourra écrire en ce emps-là, que je veux que nous tra- aillions à mon Hiſtoire.

BENTING.

Je m'étonne qu'ayant toûjours fait n ſi bon uſage de voſtre temps, vous ous puiſſiez aujourd'huy réſoudre à e perdre.

LE PRINCE D'ORANGE.

Pourquoy le perdre ? Mon Histoi
ne pourra-t-elle pas m'estre aussi gl
rieuse quelque jour, que celle que l
Protestans feront du Roy de Franc
luy sera desavantageuse ?

BENTING.

Les Protestans n'estant pas partie
croyables, seront recusez par ceu
qui s'attachent à la verité, & plus il
se déchaîneront contre ce Monarqu
plus ils feront son éloge, puis qu'il
marqueront combien il aura travaill
pour l'avancement & pour la gloir
de sa Religion.

LE PRINCE D'ORANGE.

Croyez-vous que les Allemans n'é
crivent pas contre ce Prince d'un
maniere qui noircira sa memoire?

BENTING.

Et qui s'en voudra rapporter à eux
Ne doivent-ils pas rougir de ce qu'u
Roy seul, sans autre secours que ce
luy de ses Sujets, ait tant de fois fai
plier & battu ce formidable Corps d

Empire, qui a un ſi grand nombre
e bras & de teſtes.

LE PRINCE D'ORANGE.

Les Eſpagnols ..

BENTING.

Aprés tant de Places que les Fran-
ois leur ont priſes, quoy qu'ils écri-
ent, ne verra-t-on pas que ce ſera
e dépit qui les aura fait parler ;

LE PRINCE D'ORANGE.

Et ne crois-tu pas que les Anglois...

BENTING.

On ſçait qu'ils n'écritoient que pour
e vanger de ce que le Roy de France,
prés leur avoir oſté l'Empire des
Mers, les a attaquez juſque dans la
Manche, & battus meſme juſque dans
eurs Ports.

LE PRINCE D'ORANGE.

Les Hollandois ?

BENTING.

Comme ſans luy ils ſeroient encore
Arbitres des Rois, qui pourroit douter
que ce ne fuſt le chagrin qui les au-
oit fait écrire?

LE PRINCE D'ORANGE.

Mais les Electeurs ?

BENTING.

Perſonne n'ignore que ce Monarque a fait des Deſerts de quatre Electorats, pour arreſter les Troupes avec leſquelles la Ligue devoit inonder la France. Ainſi leur mauvaiſe intention eſt trop connuë, pour laiſſer ajoûter foy à ce qu'ils pourroient écrire.

LE PRINCE D'ORANGE.

Si je te connoiſſois moins, je te croirois Penſionnaire de France.

BENTING.

Ne condamnez point la ſincerité que je vous marque. Il faut s'attacher à bien connoiſtre nos Ennemis, leurs forces & leur merite, afin de prendre contre eux de juſtes meſures. De bonne foy, peut-on ne pas demeurer d'accord, à moins qu'on ne veüille s'aveugler ſoy-même, que le Roy de France eſt un des plus grands Princes qu'on ait jamais veus, & que ceux qui ſe liguent contre luy, ne laiſſent

pa

ıs de l'eſtimer & de l'admirer ? Il eſt bien nportant pour leur gloire que cela ſoit, car ur honte redoubleroit, s'ils eſtoient tous les urs vaincus par un Prince qui ne ſe feroit ſtinguer que par leur défaite.

LE PRINCE D'ORANGE.

Laiſſons-là ce qui les touche, & parlons mon Hiſtoire. Songeons à y travailler. Si ous n'avons pas ſujet d'en eſtre contens, il ous ſera aiſé de la ſupprimer.

BENTING.

Je voy bien qu'il faut vous ſatisfaire. Quand s Grands ont quelque choſe dans la teſte, il t impoſſible de l'en arracher. Nous allons voir mment nous pourrons parler de mille ac-ns, qui ſeroient bonnes à enſevelir dans tenebres, & vous allez eſtre bien contra-, car je ne voudrois pas écrire une ligne, je n'avois permiſſion de vous dire mon is.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je n'ay que faire de te la donner, tu es mme à la prendre de toy-meſme.

BENTING.

Mais pour bien faire une hiſtoire, il faut mmencer par l'origine de la Maiſon de ce-dont on entreprend d'écrire la vie.

LE PRINCE d'ORANGE.

Ce que l'on en marque n'eſt qu'un préam-le qui ſert d'introduction, & il faut le faire rt.

BENTING.

Nous dirons que Guillaume ſurnommé *le Cornet*, ou *au Court nez*, fut Prince d'Orange du temps de l'Empereur Charlemagne ; que ſes Deſcendans jouïrent de cette Principauté juſqu'à Rambaud IV. qui eſtant mort ſans enfans, la laiſſa à Tiburge ſa Sœur, qui la porta par ſon Mariage à Bertrand de Baux en 1177. que leur Fils Guillaume commença la ſeconde race des Princes d'Orange, qui continua juſqu'en 1393. que Raimond V. n'ayant point de Fils, maria ſa Fille Marie de Baux à Iean de Chalon ; que leur Fils Louïs de Chalon, Prince d'Orange, eut Guillaume de Chalon, Pere de Jean II. qui eut Philibert de Chalon ; que ce dernier mourant ſans Enfans, laiſſa heritiere Claude de Chalon ſa Sœur, qui par ſon mariage avec Henry de Naſſau, porta la Principauté d'Orange dans cette Maiſon ; que Henry fut Pere de René de Naſſau qui mourut ſans Enfans, d'une bleſſure receuë au Siege de S. Dizier en 1544. & que par ſon teſtament il fit ſon heritier Guillaume de Naſſau, Prince d'Orange, ſon Couſin Germain, Fils de Guillaume, dit le Vieil, & de Julienne de Stolberg ; que ce Guillaume fut reconnu par les Etats Generaux des Provinces Unies comme le Chef de leur Republique, & que c'eſtoit voſtre Biſayeul.

LE PRINCE D'ORANGE.

On verra par là que nous ne ſommes Princes d'Orange que par les Femmes, mais il

'importe ; ce n'eſt pas à cette Principauté que
: doy ce que je ſuis.

BENTING.

Vous ne le devez pas non plus à voſtre épée.
ous ſerez bienheureux ſi vous devenez un
our Souverain de Hollande, ſans répandre
lus de ſang que vous avez fait en vous em-
arant de l'Angleterre.

LE PRINCE D'ORANGE.

Tout vient avec le temps, & ſi je reſve
ns ceſſe, ce ne ſera pas inutilement.

BENTING.

Vous avez raiſon de convoiter la Hollan-
:. C'eſt un bon morceau, & vous y regne-
ez plus tranquillement qu'en Angleterre.
ous y meneriez ſes bons Marchands à ba-
uette, & vous les déchargeriez bien-toſt de
urs tonnes d'or. Cela vous feroit plaiſir,
rgent eſtant aſſez voſtre paſſion. On ne vous
demanderoit point compte, comme font
: Anglois. Il n'y a rien de plus chagrinant
ur un Souverain; cette Chambre des Com-
mes embaraſſe fort, quand ſes méchantes
meurs luy prennent, & l'on ne ſçait com-
nt l'appaiſer. Ces Milords de leur coſté
nt plus fiers que de raiſon lors qu'ils ſe
uvent dans leur Chambre Haute, & que
Rois ſont obligez de les appeller *leurs*
gneurs.

LE PRINCE D'ORANGE.

La pluſpart ne ſont guere moins fiers
s delà. Il y en a meſme qui ne me font

point leur cour, & qui ne me ſaluënt qu'à
ne quand je paſſe par la Ville.

BENTING.

Ils ſont trop riches, il faut un peu les
graiſſer pour les rendre ſouples.

LE PRINCE D'ORANGE.

C'eſt à quoy je reſve, & je ſuis trom
ſelon ce que j'ay en teſte. ſi aucun d'eux m
avec ſon bien. Quand quelquefois je jouë a
eux, afin qu'ils n'ayent point le temps
cabaler, ils ſont aſſez mal appris pour couc
ſur une carte dix fois plus que moy.

BENTING.

Ils joüent en riant pendant que vous
peur de perdre; c'eſt une incivilité qui me
châtiment, mais l'Angleterre commence
voir aſſez punie depuis que vous la gouver
Elle eſt moins floriſſante qu'elle n'eſtoit,
armes ſont moins victorieuſes, l'argent r
moins chez elle, & peu à peu elle ſe laiſ
mettre ſi bas, que vous la gouvernerez cor
un cheval qu'un bon Ecuyer a ſceu dompt

LE PRINCE D'ORANGE.

Elle ſera toujours rétive, & j'auray touj
ſujet de m'en défier. On ne vit pas avec c
Nation, on languit, & dans le plus gr
calme on eſt obligé de ſe tenir preſt à eſſu
quelque orage. Ah, que ne ſuis-je déja S
verain de Hollande! j'y ferois des loix à
fantaiſie, & il faudroit bien que ces
Marchands ſubiſſent le joug.


MAGNIS
ADSIT M·D·C·L·VI·NOVEMBRIS
DISCE OMNES M·D·C·L·XX·IULLI CRIMIN
QVIA BELLA VETABAT

BENTING.

N'eſt-il pas juſte, puis que la Hollande doit tout à voſtre Maiſon, depuis que Guillaume de Naſſau commença à travailler pour ſa liberté en 1568. que vous deveniez poſſeſſeur d'un bien qui a couté de ſi longs travaux à vos Anceſtres? Auſſi voſtre Pere eut-il raiſon de ſe vouloir ſaiſir de la Ville d'Amſterdam, pour commencer par là à ſe rendre maiſtre des Etats.

LE PRINCE D'ORANGE.

Tu me fais ſouvenir que je dois vanger ſa mort. On l'empoiſonna aprés qu'on eut veu ſon coup manqué, & je ne ſçaurois aſſez punir cette criminelle Ville qui fit alors frapper une Medaille au ſujet de ſon entrepriſe.

BENTING.

Je la regardois encore il y a fort peu de temps, & ſi je m'en ſouviens bien, le corps eſt un Soleil qui ſort de la Mer, & ſur le rivage eſt un cheval qui s'élance. La Ville d'Amſterdam paroiſt dans le lointain, & autour de la Medaille on lit ces paroles,

CRIMINE AB UNO,
DISCE OMNES.

LE PRINCE D'ORANGE.

Ne trouves-tu pas qu'elles font honneur au courage & à l'eſprit de mon Pere?

BENTING.

Il eſt beau ſans doute qu'il ait fait dire de luy, qu'on peut connoiſtre par une ſeule de ſes actions dequoy il eſtoit capable.

LE PRINCE D'ORANGE.

Ses ſentimens eſtoient élevez, il vouloit guerre.

BENTING.

Oüy pour venir à ſon but.

LE PRINCE D'ORANGE.

La Ville d'Amſterdam s'y oppoſoit tout ſon pouvoir.

BENTING.

Elle l'a bien fait connoiſtre par ces paroles, qui ſont dans l'Exergue de cette meſme Medaille.

QUIA BELLA VETABAT.

Vous vous eſtes ſouvent expoſé au meſme danger ; mais nous en parlerons en ſon lieu ſi nous travaillons à voſtre Hiſtoire. Cependant il me ſemble que le revers de la Medaille dont il s'agit, eſt encore plus inſolent que la face droite. C'eſt la Ville de la Haye avec la pompe du Convoy du Prince que l'on porte à Delft. Le trebuchement de Phaëton paroiſt dans le haut, & ces mots ſe liſent dans le tour.

MAGNIS EXCIDIT AUSIS.

LE PRINCE D'ORANGE.

C'eſt marquer aſſez clairement que mon Pere s'eſt perdu dans ſes grands deſſeins, & comme il ne peut s'eſtre perdu que par ſa mort, il eſt aiſé de conclure qu'il faut qu'on l'ait avancée.

BENTING.

Vous avez caché plus long-temps que luy

ſe deſir que vous avez d'aſſujettir la Hollande. S'il euſt ſceu diſſimuler auſſi-bien que vous, & qu'il euſt eſté un peu moins viſte, il ne ſeroit peut-eſtre pas mort à l'âge de vingt-quatre ans, & vous auroit épargné la peine de travailler avec autant de ſoin & de déguiſement que vous faites, à vous rendre Souverain des meſmes Etats dont il vouloit eſtre Maiſtre.

LE PRINCE D'ORANGE.

La petite verole luy vint à propos, pour faire douter du poiſon qu'on luy avoit donné.

BENTING.

Si on ne l'a pas empoiſonné, on veut du moins donner ſujet de le croire, par la Medaille qui a eſté frappée à l'occaſion de ſa mort.

LE PRINCE D'ORANGE.

J'ay fort reſolu de m'en vanger, & je n'en trouve point un meilleur moyen qu'en me faiſant Souverain de la Hollande.

BENTING.

Vous pourriez trouver en chemin les meſmes obſtacles que voſtre Pere; mais en tout cas, vous ſçavez y mettre bon ordre, & vous défaire habilement de tous ceux que vous ſoupçonnez d'eſtre vos Ennemis. C'eſt ce que les de VVich ont éprouvé.

LE PRINCE D'ORANGE.

Quoy que toute la terre m'impute leur mort, je ne croy pas que perſonne en ait des preuves certaines.

BENTING.

Ceux qui ont cette penſée s'y trouv
bien confirmez par la Medaille que l'o
frappée ſur ce ſujet en Hollande.

LE PRINCE D'ORANGE.

Elle ne marque pourtant pas trop clai
ment, qu'on me croye l'Auteur de leur m
precipitée.

BENTING.

Voyons. Je ſçay ce quelle contient, c
outre que j'aime fort les Medailles, je m'a
tache particulierement à celles qui vous r
gardent.

Les deux Freres ſont en buſte dans ce
Medaille, & ſe regardent l'un l'autre, Co
neille de VVich en Guerrier, & ſon Fre
en Magiſtrat. L'année de leur naiſſance y e
marquée. Derriere le buſte du premier, o
lit ces paroles,

INTEGER VITÆ.

Il eſtoit d'une vie pleine d'integrité.

Derriere le buſte de l'autre, ſont ces mots,

SCELERISQUE PURUS.

Il eſtoit exempt de tout crime.

Il y a au deſſous des deux Buſtes,

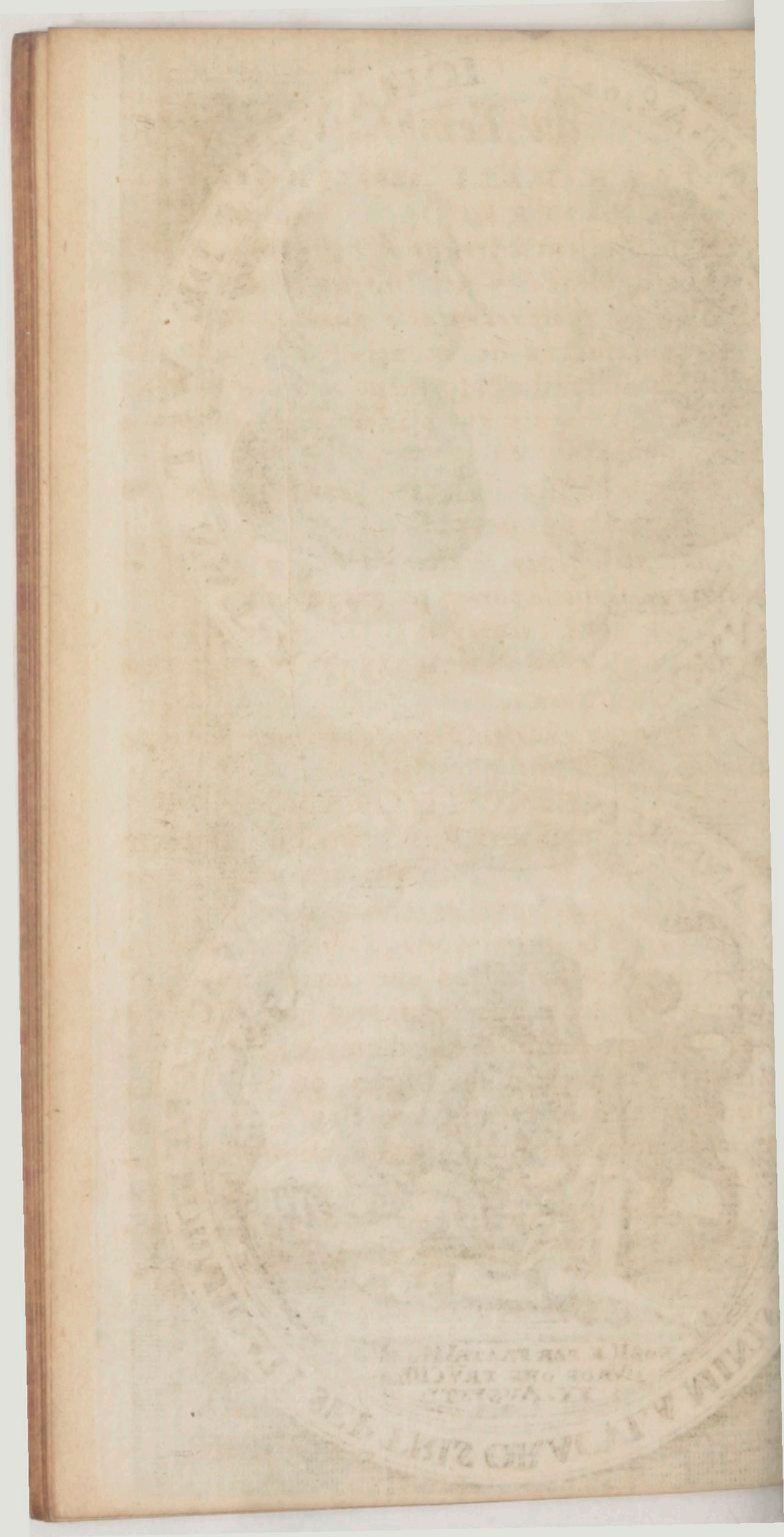
HIC ARMIS MAXIMUS, ILLE TOGA.

L'un fut tres-grand dans les Armes, & l'aut
dans la Robe.

On voit dans le revers, les corps des deu
Freres que pluſieurs Animaux déchirent. I
y a autour,

NUNC REDEUNT ANIMIS INGENTIA CON
SULIS ACTA.


NAT. A°. 1623. IOHANNES DE WIT. NATA. A°. 1625.
integer vitæ
HIC ARMIS ILLE TOGA
MAXIMVS
ANIMIS INGENTIA CONSVLIS ACTA. ET FORMIDATI SEPTRIS ORACVLA MINIS
NOBILE PAR FRATRVM SÆVO
FVROR ORE TRVCIDAT
XX. AVGVSTI.



ET FORMIDATI SCEPTRIS ORACLA MINISTRI.

On se souvient à present des grandes actions de ce Magistrat, & des Oracles rendus par ce Ministre qui estoit redoutable aux Sceptres.

Deux rameaux de branches seches & dépoüillées de feüilles, forment autour des Animaux une ceinture entrelassée d'un cordon, sur lequel est ce Vers,

MENS AGITAT MOLEM, ET MAGNO SE CORPORE MISCET,

Une intelligence secrete fait agir toute la masse, & se mesle parmy ce grand corps.

Il y a dans l'Exergue,

NOBILE PAR FRATRUM SAEVO FUROR ORE TRUCIDAT.

Les deux nobles Freres sont tuez par une cruelle fureur.

LE PRINCE D'ORANCE.

J'ay fait plusieurs fois reflexion sur cette Médaille, & je voy bien que ces mots, *Une intelligence secrete fait agir toute la masse, & se mêle parmy ce grand Corps*, s'adressent à moy, mais nous en parlerons une autre fois; j'ay trop de dépêches à faire aujourd'huy. Ce n'est pas une petite affaire que d'empêcher les Alliez de s'échaper d'une Ligue, où la pluspart sont enttez contre leurs interests. L'un qui avoit de florissans Etats, & qui paroissoient inaccessibles, s'en voit presque entierement dépoüillé, & sa Famille errante a peine à trouver une Ville qui puisse luy servir d'asile assuré.

Un autre ſeroit aux portes de Conſtantinop
lors qu'il s'en faut peu qu'il ne ſoit pouſſé j
qu'à celles de Vienne. D'autres ont vû empe
ter des Places qui ſembloient imprenables,
d'autres voyent leurs Etats entierement déſ
lez, & que la Hollande, loin d'eſtre en eſt
de payer leurs Troupes, n'a pas elle-meſm
dequoy acquitter ſes dettes. Ceux des Alli
qui examinent toutes ces choſes. & q
croyent que doreſnavant je ne recevray pl
d'Angleterre dequoy leur donner, puis q
je n'ay pas mis à profit l'argent que ſon Pa
lement m'a fourny, me font ſçavoir tous l
jours que ſi les affaires ne changent de fac
& ſi la Ligue ne devient plus heureuſe, i
accepteront le party de la neutralité, c
prendront celuy de la France. Ainſi je m
vois ſans ceſſe obligé à leur donner des ra
ſons pour les retenir dans la Ligue; & com
me les méchantes cauſes ſont difficiles à dé
fendre, ce n'eſt pas ſans peine que j'en vien
à bout.

BENTING.

Voſtre intereſt vous fait trouver des rai
ſons pour les éblouïr, & les tromper plus fa
cilement. S'ils ne demeuroient tous armez
le Roy de France auroit bien-toſt rétably l
Roy Jacques, & redonné le calme à tout
l'Europe, ce qui ne vous accommoderoit pas
puis que, pareil à la Salamandre qui ne ſçau
roit vivre que dans le feu, vous ne pouve
regner que par les troubles que cauſe l
Guerre.

AFFAIRES DU TEMPS.

XI. PARTIE.

LE PRINCE D'ORANGE TRAVAILLANT à ſon Hiſtoire.

V. ENTRETIEN.

Contenant les circonſtances de la mort de Barneveld, par rapport aux Affaires du Temps.

A PARIS,

Chez la Veuve MICHEL GUEROUT, Galerie-neuve du Palais, au Dauphin.

M. DC. XCI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

AVIS.

SI on n'a pas pouſſé la matiere dans cet Entretien juſqu'où l'on avoit promis de le faire, la curioſité du Lecteur doit eſtre récompenſée par les morceaux d'Hiſtoire qui s'y trouvent, & qui ont tant de rapport à ce qui ſe paſſe aujourd'huy.

On donnera le 15. de chaque mois un Entretien ſur les Affaires du Temps, dont le Public ne payera que SEPT SOLS.

Liſte des Ouvrages ſur les Affaires du Temps.

Dix volumes qui ſe vendent 15. livre

Les Plaintes de l'Europe contre Prince d'Orange.

I. ENTRETIEN.

II. ENTRETIEN.

III. ENTRETIEN.

Le Prince d'Orange travaillant à ſo Hiſtoire.

IV. ENTRETIEN.

V. ENTRETIEN,

Contenant les circonſtances de la mo de Barneveld, par rapport au Affaire d'aujourd'huy.

AFFAIRES DU TEMPS.

XI. PARTIE.

Le Prince d'Orange travaillant à ſon Hiſtoire.

V. ENTRETIEN.

BENTING.

DEPUIS que dans noſtre derniere converſation, nous ſommes inſenſiblement tombez ſur ce qui regarde les deux Freres, Jean & Corneille de Vith, achevons d'examiner tout ce que l'on peut dire ſur leur mort. Ce

ſera toûjours un morceau de voſ
Hiſtoire tout fait, que nous placerons
ſon lieu.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je te le dis encore ; quoy q
chacun m'impute leur mort, je
croy pas que perſonne ſoit aſſuré q
j'en ſois l'Auteur. Les conjectures
les apparences font parler, mais
qui les ſoutient avec obſtination, ſ
roit bien embarraſſé s'il eſtoit oblig
le prouver.

BENTING.

Vous ſeriez bien fâché qu'on vo
cruſt aſſez méchant politique po
n'avoir pas fait ce coup, auquel vo
devez tout ce que vous eſtes aujou
d'huy.

LE PRINCE D'ORANGE.

J'avouë qu'il m'eſt aſſez importa
que tous les eſprits remuans, & q
pourroient traverſer mes deſſeins,
ſoient perſuadez, afin que la crain
d'eſtre traitez de la meſme ſorte, ſer
de frein à les retenir.

BENTING.

Vous avez agy en habile Politique.
e coup qui a fait perir ces deux
ands Hommes, a esté un coup mor-
l pour la Republique de Hollande,
il luy coute toutes les dépenses
n'elle a faites depuis ce temps-là, &
us les malheurs dont elle a été acca-
ée. Depuis ce grand sacrifice, per-
nne n'a esté assez hardy pour vouloir
quer sa vie en s'opposant à vos
trepriſes. Chacun s'est regardé soy-
e/me & sa famille, avant que de
garder le bien de l'Etat, & vostre
nbition ne trouvant aucun obstacle,
coûté à l'Europe la vie de plusieurs
llions d'hommes.

LE PRINCE D'ORANGE.

Et qu'est-ce que des hommes pour
faire Souverain? Je ne te déguise
int que tout ce sang répandu m'a
t plaisir, puis que sans ces grands
ncas mon nom ne feroit pas tant de
uit. Si tu sçavois quel charme c'est
ur un cœur ambitieux.

BENTING.

Si c'eſt un plaiſir pour vous, il fa
gemir bien des gens, & vos Allie
meſmes s'en trouvent fort mal.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je ſerois fâché que leurs affair
fuſſent en meilleur eſtat. S'ils ſe ſen
toient plus puiſſans, ils ne voudroien
pas eſtre ſi ſoumis, & je ne les m
nerois pas comme je les mene.

BENTING.

Il eſt vray que vous en faites c
que vous voulez. C'eſt une choſe ad
mirable que vous profitiez ſeul de tou
leurs travaux, de l'épuiſement d
leurs Finances, & du ſang de leu
Sujets.

LE PRINCE D'ORANGE.

C'eſt là le veritable ſçavoir fair
Plus ils ſeront foibles, plus ils ſero
obligez de me demander ſecours pou
les deffendre de leurs Ennemis. Ain
je regarde tous mes Alliez comme d
Princes tributaires, dont je prete
regler tous les mouvemens.

BENTING.

Vous vous y eſtes aſſez bien pris pour vous en flater ; mais comme ils ne ſont point aveugles-nez, ils pourront voir clair un jour.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je les ay ſi bien bridez qu'il leur ſera mal-aiſé de m'échapper ; mais ce n'eſt pas de quoy il s'agit preſentement. J'ay commencé à te parler de ceux que je ne voudrois pas qui ignoraſſent, que les de VVith ont eſté les victimes de mon ambition. Je te diray plus ; j'ay fait un coup ſi hardy, autant pour leur donner de la crainte, que parce que ces vrais Republicains s'oppoſoient ſans ceſſe à tout ce qui pouvoit favoriſer l'augmentation de mon pouvoir, & j'ay voulu que ceux qui ſe preparoient à les imiter dans leur fermeté, connuſſent le danger qu'il y a de chercher à reprimer l'ambition d'un homme intrepide, & qui riſque tout pour s'élever.

BENTING.

On doit ſçavoir que l'ambition e
impetueuſe. On a beau tâcher d
l'arreſter, c'eſt un torrent qui en
traine tout.

LE PRINCE D'ORANGE.

Cependant lors que l'on s'eſt mis e
teſte de parvenir à la Souveraineté, &
qu'il s'agit d'empeſcher que les Peu
ples ne traverſent un deſſein qui ten
à leur faire recevoir le joug, il n'y
rien de plus difficile que de ſçavoi
bien conduire ſa barque. S'il faut pa
roiſtre enttepreнant, intrepide &
cruel à ceux qui ſans cela nous tien
droient teſte dans toutes les occaſion
où il s'agiroit de prendre un pouvoi
ſans bornes, il faut cacher ſes preten
tions à ceux à qui les crimes donnen
de l'horreur; de ſorte qu'un Ambi
tieux eſt obligé de jouër tout à la foi
deux differens perſonnages. Il faut
qu'il paroiſſe aux uns tout ce qu'il eſt
& aux autres tout ce qu'il n'eſt pas
& c'eſt pour cela que je veux qu'e

n'imputant la mort des de VVith, on ne puiſſe prouver qu'elle vient de moy. Les choſes demeurant dans l'incertitude, ceux qui ſeront aſſez penetrans pour découvrir mes deſſeins, & qui pourroient eſtre aſſez hardis pour s'y oppoſer, devineront aiſément que je ſuis trop habile pour avoir manqué ce coup, & la crainte d'en éprouver un pareil, les empeſchera de m'avoir pour Ennemy. Pour ces gens de probité qui jugent toûjours d'autruy par eux-meſmes, tu peux bien t'imaginer qu'ils ſeront les dupes des trompeurs dehors que je tâche de garder, & que n'ayant point de preuves, ils feroient ſcrupule de m'attribuer des crimes auſquels ils ne ſont pas naturellement portez.

BENTING.

Croyez que les bons & les mechans, les incredules, auſſi-bien que les credules, non ſeulement ſont perſuadez de l'ambition qui vous devore, mais auſſi que vous convoitez de tout

voſtre cœur la Souveraineté de Ho
lande, & qu'il n'y a rien que vo
ne ſoyez capable de faire pour y pa
venir.

LE PRINCE D'ORANGE.

Tout ce qu'on peut, c'eſt de
l'imaginer, puis que je ne me ſu
ouvert à perſonne là-deſſus, & q
je tâche meſme à faire croire que
ſuis dans des ſentimens tout opp
ſez.

BENTING.

C'eſt cette affectation qui fait qu'
devine vos deſſeins. Jamais homm
n'a ſouhaité plus ardemment une Co
ronne que vous avez ſouhaité cel
d'Angleterre, & cependant vous n'
vez rien oublié pour perſuader le co
traire.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je veux bien en demeurer d'acco
avec toy; mais je n'avouëray jama
que mon deſſein ait eſté de me fai
Roy d'Angleterre. Cela gâteroit tout
mes affaires en Hollande, & mon bu

ſt de mettre les Etats dans une ſitua-
ion ſi pitoyable, qu'ils ſoient obligez
e me demander eux-meſmes pour
ouverain, comme l'Angleterre a fait.
our forcer les Peuples à vouloir bien
e donner des Maiſtres, & des Mai-
tres auſſi abſolus que moy, il faut
es mettre en eſtat d'en avoir beſoin.
Quand je me ſuis propoſé de me ren-
re Souverain de l'Angleterre, j'ay
ommencé par y faire naiſtre la diſſen-
ion & le deſordre, & mille reſſorts
achez que j'ay fait jouër, ſans qu'on
'apperceuſt que j'avois part dans tou-
es les broüilleries, ont engagé les
Anglois à croire que ce qu'ils avoient
oujours apprehendé davantage, eſtoit
out preſt d'arriver, en ſorte que ces
euples perſuadez de ce qui n'eſtoit
as, & que leur Roy alloit regner ar-
itrairement, ont eſté aſſez credules
our s'imaginer que mon ſecours ſeul
ouvoit leur aider à parer ce coup;
& aprés avoir paru chez eux comme
n Liberateur deſintereſſé, je me ſuis

fait offrir ce que j'avois resolu d'a
voir de gré ou de force. Mais c
n'est pas icy le lieu d'entrer dans l
détail de cet artifice. Nous en parle-
rons dans la suite, & de la manier
dont la plus fiere Nation du mond
est devenuë la plus soumise & la mieux
bridée. Pour arrester les convulsion
de fureur qui luy prennent de temp
en temps, & dont le repentir de ses
fautes pourroit me faire devenir l'ob-
jet, je l'épuise de tout, comme on
fait de sang un homme atteint de l
rage, afin de le mettre hors d'esta
d'agir.

BENTING.

Vous la menez à baguette, & elle
paroist sous vostre domination, com-
me un cheval fougueux qui devient
souple sous un Ecuyer qui a sceu s'en
rendre maistre.

LE PRINCE d'ORANGE.

Elle n'est pas encore au point où
ie la veux reduire, & ie serois mau-

ais Politique, ſi ie laiſſois une Nation aturellement inconſtante en eſtat de ne traiter comme elle a traité ſon Roy. Je ne luy ay pas grande obligaion de m'avoir choiſi pour me donier ſa Couronne ; ie l'avois miſe en ſtat de ne pouvoir ſe paſſer de moy. J'eſpere que la Hollande ſera bienoſt ſi fort abbatuë, qu'elle croira à on tour avoir beſoin d'un Souverain uſſi puiſſant que ie ſuis, pour la reever. Elle avoit iuré par un Edit ſoemnel qu'elle n'auroit iamais de Staouder ; mais lors qu'en 1672. le Roy le France s'empara d'une partie de ſes Villes, ie pris occaſion de faire puolier par mes Creatures que les affaires ne pouvoient ſe rétablir qu'en m'élevant aux dignitez que mes Anceſtres avoient poſſedées ; & comme ie trouvay en meſme temps le moyen de me défaire de ceux qui s'y oppoſoient, ie puis dire que ie ne dûs alors la demi-Souveraineté dont ie ioüis auiour-

d'huy, qu'à mon ſçavoir faire, & au m
ſerable eſtat où ſe trouverent alors l
Provinces Unies. Laiſſons encore écou
ler un peu de temps. Elles ſeront inſe
ſiblement ſi accablées, qu'elles croi
ront ne pouvoir éviter leur ruine tota
le, qu'en me donnant le reſte d'un
Souveraineté qu'il faudra toſt ou tar
que ie poſſede entierement, quand i
devrois, comme feu mon Pere, em
ployer la force ouverte.

BENTING.

Si la Hollande n'attend qu'à ſe trou
ver épuiſée de toutes choſes pour vou
nommer ſon Souverain (car il m
ſemble qu'il ne vous manque guer
que le titre) elle ſeroit bien fondée
vous le donner dés aujourd'huy, pui
que malgré un reſte d'éclat qu'ell
garde encore, elle eſt dans un tel ac
cablement, qu'elle ne ſubſiſte plus qu
comme ces grands Seigneurs accable
de dettes, qui font toûjours la meſm
figure, & dont tout le bien, s'il eſtoi
vendu, ne ſuffiroit pas à payer la moi

é de ce qu'ils doivent.

LE PRINCE D'ORANGE.

J'avouë que la Hollande ſouffre lus qu'il ne paroiſt, mais elle n'eſt as encore dans l'abattement où elle oit eſtre pour avoir recours à moy. l faut qu'elle ſoit comme ces Malades out languiſſans & deſeſperez, qui prés s'eſtre ſervis de bons remedes, royent pouvoir trouver leur guériſon ans ceux dont ils ne doivent attendre ue la mort.

BENTING.

Il eſt vray que quand on commene à eſtre malade, on ſe ſert ordinairement des Medecins dont l'habileté eſt plus connuë : mais lors qu'on eſt ntierement abbatu, & que la maladie ſt deſeſperée, on a recours aux Charlatans. On leur offre tout come à des hommes extraordinaires, & es Medecins, ſi on les peut appeller inſi, ſont les Medecins de l'agonie. s s'enrichiſſent à donner le coup de mort, & on les prie à genoux & à

force d'argent, de travailler ſur le Ma lade, quoy que peu auparavant o n'euſt pasvoulu les ſouffrir, quand il n'auroient pas fait les rencheris, ſelon leur coûtume.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je ne donneray le coup de la mor qu'á la liberté de la Hollande.

BENTING.

Vous vous montrez par là digne Deſcendant de Guillaume de Naſſau, voſtre Pere, & de Maurice voſtre grand Oncle, qui ont mis en uſage tout ce qui pouvoit les faire parveni à la Souveraineté de cette malheureuſe Republique. Ainſi l'on peut dire qu'une partie de la Maiſon de Naſſau a travaillé à détruire ce que l'autre n'a établ qu'aprés de longs travaux & une infinité de Combats.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je ne puis m'empeſcher de ſoupirer quand je ſonge que mon Pere avoi conduit ſon entrepriſe ſur Amſterdam avec autant de ſecret que j'ay condu

a mienne pour monter ſur le Trône
l'Angleterre. Il y a meſme quelque
hoſe de plus ſurprenant dans ce qu'il
fait, puis qu'il avoit eu l'habileté
e faire avancer une Armée par divers
ndroits ſecretement, & avec tant
l'ordre devant Amſterdam, que la
Ville ne pouvoit manquer d'eſtre ſur-
riſe, ſi le Courrier de Hambourg
ui traverſa malheureuſement cette
rmée ſans eſtre apperçû, n'en euſt
as donné avis aux Magiſtrats.

BENTING.

Voſtre Pere a du moins eu la con-
olation de ne pas vivre long-temps
ujet, puis qu'il eſt mort trois mois
prés avoir manqué ce grand coup.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je vins au monde huit jours aprés
our remplir ſa place, & vivre plus
ngtemps Sujet.

BENTING.

S'il eſt mort dans ſa vingt-quatrié-
e année, il a fait parler de luy de
onne heure, l'ambition luy ayant

fait entreprendre dans ſa jeuneſſe c
que le Prince Maurice ſon Oncle avo
voulu tenter dans ſa vieilleſſe.

LE PRINCE D'ORANGE.

Mais crois-tu que le Prince Mauric
mon grand-Oncle, euſt porté ſi loi
ſon attentat pour la Souveraineté, qu
nous l'aurions fait mon Pere & moy
ſi nous avions eu des occaſions alle
favorables ?

BENTING.

Et ne ſçavez-vous pas qu'on rap
porte de luy qu'il repetoit ſouvent
ſes Confidens cette maxime de Ceſa
ſi connuë de tout le monde, que s'
faut violer l'équité, & le droit natu
rel, ce doit eſtre pour commande
ſouverainement; mais qu'en toute autr
choſe, il faut ſe gouverner par le
regles de la foy, de la juſtice, & d
la pieté ?

LE PRINCE D'ORANGE.

Je reconnoy le Sang dont je ſorts
au deſir ardent que ce Prince avoit d
regner, & plus encore à la generen

ermeté qui le mettoit au deſſus des
crupules, qui ne peuvent faire im-
reſſion que ſur les ames timides.

BENTING.

Si l'ardeur de regner qui l'a tour-
nenté, a égalé celle que je voy qui
ous poſſede, vous ne vous reſſem-
lez pas moins par vos actions, & vos
vantures, que par la violence de
os paſſions. Vous avez tous deux
touvé en voſtre chemin de grands
ommes qui ont voulu ſervir de di-
ue à l'ambition qui vous entraînoit,
& tous deux, vous avez ſacrifié ces
meux Republicains à vos paſſions
articulieres, en ſorte que ces gene-
euſes victimes d'Etat, entierement at-
achées à ce que le bien de leur Patrie
ouloit de leur zele, ont veu avancer
fin de leurs jours, pour avoir eu
courage de s'oppoſer vigoureuſe-
ent à l'élevation de l'un & de l'au-
re. Il en a coûté la vie à Jean Bar-
eveld, Avocat General, & Garde
es Sceaux de Hollande, ſous le Prince

Maurice, comme les deux Freres de VVith ont pery ſous voſtre gouvernement, & ſi le genre de leur mort avoit eſté le meſme, on pourroit dire que l'Hiſtoire de leurs malheurs, dont toutes les circonſtances ſont ſemblables, auroit une reſſemblance parfaite. Je croy meſme que vous auriez trouvé le moyen de les faire perir de la meſme ſorte que Barneveld, ſi vous n'aviez pas eſté preſſé par le temps; mais comme il en faut beaucoup pour faire perdre la vie à des innocens par la main infame d'un Bourreau, vous auriez manqué voſtre entrepriſe, au lieu qu'en habile, mais violent Politique, vous vous eſtes ſaiſi du moment que l'occaſion vous a preſenté.

LE PRINCE D'ORANGE.

Dy moy de quelle maniere on parle de la mort de ces victimes, dont l'obſtination inconſiderée a cauſé la perte. Ce n'eſt pas que j'aye oublié aucun des reſſorts que j'ay fait mouvoir, mais ſelon le tour que tu me diras,

qu'on donne à la choſe, nous aurons recours à des couleurs apparentes pour combattre la verité dans mon Hiſtoire.

BENTING.

Quoy que la mort de Barneveld ne ſoit pas ſur voſtre compte, & qu'elle n'ait rien qui vous regarde, il me paroiſt qu'elle ſert aſſez à noſtre ſujet, & c'eſt pour cela que j'en vais parler. Je trouve meſme d'autant plus à propos d'en examiner les circonſtances, que ſon party & celuy des de VVith, ſemble n'eſtre qu'un, & qu'on a toûjours nommé celuy des derniers, *le party de Barneveld reſſuſcité.*

LE PRINCE D'ORANGE.

Ce party ſubſiſte encore en Hollande dans des cœurs trop republicains, mais aſſurement je le détruiray juſqu'à la racine, avant qu'il ſe puiſſe relever aſſez pour eſtre en eſtat d'arreſter mes entrepriſes.

BENTING.

Je doute que vous le puiſſiez fort ai-

ſément. Mais pour vous obeïr, j'entre en matiere ſur ce que vous avez envie de ſçavoir. Barneveld que le Prince Maurice a ſacrifié à ſon ambition, n'avoit pas ſeulement eſté ſon Miniſtre, & ſon Favory, mais il avoit eu les meſmes avantages ſous le Prince Guillaume, ſon Pere & voſtre Biſayeul. Ce dernier eſtant mort, ce fut ce meſme Barneveld qui fit donner au Prince Maurice le Commandement Souverain ſur la mer & ſur la terre; car comme aprés ce deſaſtre pluſieurs parloient de recourir à l'amniſtie que le Roy d'Eſpagne Philipes II. leur offroit, il dit publiquement, *que les affaires n'eſtoient pas ſi deſeſperées qu'il faluſt perdre courage; qu'il eſtoit bien vray qu'ils avoient perdu leur veritable ſoutien en perdant le Prince; mais qu'il avoit laiſſé un Fils qui étudioit à Leyden, & que ce Fils eſtoit tres-capable de remplir la place de ſon Pere par les excellentes inclinations qu'il témoignoit pour la Vertu.* Ainſi par la perſuaſion &

par l'autorité de ce grand homme, le Prince Maurice ſe vit à la teſte des Armées, & regarda Barneveld comme ſon Bienfaicteur & ſon ſecond Pere, juſqu'à ce que l'ambition l'eut fait renoncer à l'humanité, à la juſtice, & à la reconuoiſſance. Quand Barneveld eſtoit d'avis de continuer la Guerre que le Prince ſouhaitoit pour l'intereſt de ſa grandeur, ils eſtoient fort bien enſemble, comme en l'an 1598. qu'il alla en Bretagne trouver le Roy de France Henry IV. pour le diſſuader de faire la Paix de Vervins; mais quand Barneveld parut porté pour la Tréve, aprés une Guerre de quarante années, qui avoit tellement épuiſé l'Etat, que la prodigieuſe quantité de dettes le mettoit dans l'impuiſſance de continuer la guerre, ce fut pour lors que ce Prince qui regardoit cette Tréve comme un coup mortel à ſon élevation, ne pût s'empécher de faire éclater ſon reſſentiment, en choquant ouvertement Barneveld dans les Con-

ferences publiques jusqu'à le dementir & mesme à lever une fois la main sur luy. Ces indignes traitemens qu'il estoit au pouvoir de Barneveld de faire changer en caresses, s'il eust voulu agir contre les avantages de sa Patrie, ne le firent changer ny d'opinion ny de manieres, & la Tréve fut concluë à sa persuasion en 1609. Il ne faut pas s'étonner si le Prince Maurice luy voulut du mal, voyant que la France avoit suivy les sentimens de ce grand homme, & si peu consideré ses conseils & ses interests particuliers.

LE PRINCE D'ORANGE.

Il avoit raison d'estre irrité contre Barneveld. C'est bien aux Sujets à parler si haut. Ils ne doivent qu'obeir, sans examiner si ce que les Souverains souhaitent, est juste, ou non.

BENTING.

Vous ne pensez pas à ce que vous dites, & vous avez l'imagination si remplie de Souveraineté, à

uſe que vous gouvernez aujourd'huy
Hollande en Souverain, que vous
oyez que tous vos Anceſtres ont
it de meſme; mais les Princes d'O-
nge n'eſtant point Souverains en
Pays-là, ceux qui ſe ſont oppo-
z à leurs attentats ont fait leur de-
oir, puis qu'ils ne devoient point
connoiſtre d'autres Puiſſances que
elle de la Republique. Ainſi Barne-
eld, & les deux de VVith ſont morts
ort innocens; mais je reviens à la
réve. Lors qu'elle eut eſté concluë, le
rince Maurice chercha des occaſions
our ſe vanger da Barneveld, & des
retextes pour le perdre; mais avant
ue d'en venir à l'execution, il voulut
gagner par le moyen de la Princeſſe
Doüairiere ſa Belle-mere, ce qui ne
éuſſit pas, parce que les raiſons de
Barneveld la convainquirent, que le
Prince Maurice ne povoit aſpirer à
a Souveraineté de Hollande, ſans cou-
ir à une ruine manifeſte. Ce Prince
eſolut alors de s'appuyer de tous les

ennemis de l'autorité de Barneveld &
de la vertu, ſans leur découvrir ſo
deſſein, remettant à le faire en temp
& lieu, & leur promettant ſeulemen
de les révêtir de ſes dépoüilles, afi
que par le ſupport de ces eſprits in
quiets & amateurs des nouveautez, &
par la force des armes qu'il comman
doit ſouverainement, il puſt fâir
réuſſir ce qu'il projettoit.

LE PRINCE D'ORANGE.

C'eſt ainſi qu'il en faut uſer avec ce
Marchands. Les Princes ne doiven
point ſonger à les ménager, & pou
faire mieux encore, & agir plus ſeure
ment, il faut ſuivre mon exemple, & ſ
faire promptement juſtice par ſoy
meſme. La politique enſeigne de bon
moyens pour cela. Quand on s'eſ
défait de ces Bourgeois, leur Famill
roturiere eſt ſi peu de choſe contre un
grand Prince, qu'on peut dire, *qu
la Beſte morte, il n'en faut plus appre
hender le venin.*

BENTING.

Les Hollandois ont raiſon de ſe éfier de vous. Vous faites trop peu e cas d'un ſang Bourgeois, & com-ie en le répandant vous n'en crai-ez point une race vangereſſe, il y roit lieu d'apprehender que la oindre mauvaiſe humeur qui pour-it vous prendre un jour, ne vous t ſacrifier les plus hupez Bourgue-eſtres.

LE PRINCE D'ORANGE.

Ce ſont de vilains Animaux auprés Sang des Princes; mais j'exterми-ray tous ces Oiſeaux de mauvais gure, qui ſe declareront ennemis de Souveraineté.

BENTING.

Il y en a peu aujourd'huy en Hol-nde qui ne ſoient à voſtre devo-n.

LE PRINCE D'ORANGE.

Ils feront bien de n'eſtre pas retifs mes volontez, s'ils ne veulent ap-endre à leurs dépens que la mort

des de VVith eſt un effet de ma po-
litique ; mais continuë.

BENTING.

Ce qu'il y a de glorieux pour Bar-
neveld, c'eſt qu'il vit ſans s'émouvoi
& ſans changer de reſolution, que
l'orage alloit fondre ſur ſa teſte. Il di
alors à du Maurier, Ambaſſadeur d
France en Hollande, la meſme choſ
que la Princeſſe d'Orange Douairier
luy avoit racontée, touchant la pro
poſition qu'elle luy avoit faite de l
part du Prince Maurice, de le favo-
riſer dans le deſſein qu'il avoit de ſ
faire Souverain. Du Maurier n'e
douta pas, ſes paroles eſtant ſoutenuës
du témoignage de cette Princeſſe
qui ne pouvoit recevoir de reproche
C'eſt ce que le Fils de cet Ambaſſa
deur explique amplement dans ſo
Livre intitulé, *Memoires pour ſervir
l'Hiſtoire de Hollande.* Il rapport
meſme toutes les raiſons que Ba
neveld oppoſa à la Princeſſe d'O
range, pour luy faire voir que Il

Prince Maurice ne pouvoit, ſans ſe perdre, aſpirer à la Souveraineté des Provinces Unies.

LE PRINCE D'ORANGE.

Ce Livre ne m'eſt pas inconnu.

BENTING.

On n'en doute pas, puis que malgré la liberté qui regne en Hollande, vous vous eſtes ſervy d'une autorité abſoluë, pour faire condamner à huit cens florins d'amende le nommé Moliens, Libraire de la Haye, pour avoir oſé le débiter, & que vous luy avez fait fermer ſa Boutique pendant ſix ſemaines.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je ſçay quelle impreſſion les écrits publics font ſur les Peuples. Ceux que j'ay fait faire m'ont ſouvent ſervy en de bonnes occaſions.

BENTING.

Oüy, mais on vous rend aſſez bien le change, & la fauſſeté de ce que vous faites publier eſt preſque toûjours détruite par d'autres écrits, que

ceux qui aiment la verité prennent soi
de mettre au jour.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je sçay que tout ce qu'on écri
contre moy dans l'Europe se trouv
dans Amsterdam, & que la manier
dont j'ay fait punir à la Haye le Li
braire qui vendoit les Memoires d
du Maurier, n'empesche pas les Li
braires d'Amsterdam d'en débiter en
core tous les jours.

BENTING.

Leur intrepidité contre toutes vo
menaces est d'autant plus digne d
loüanges, que dans toutes les Pro
vinces Unies, il n'y a que la Vill
d'Amsterdam, qui conserve encor
quelques marques de leur ancienn
liberté. Barneveld qui a receu le cou
de la mort pour n'avoir pas voulu con
sentir à voir sa Patrie dans la servi
tude, fut accablé des calomnies don
les Emissaires du Prince Maurice tâ
cherent à le noircir, de sorte qu'i
fut obligé d'y répondre, & de faire

voir les longs ſervices qu'il avoit eu
e bonheur de rendre à l'Etat, mais
comme le Prince eſtoit contre luy,
qu'il avoit la force en main, & qu'il
'eſtoit fait des creatures, les gens
le Guerre & la Populace ignorante
prirent aiſément les mauvaiſes im-
preſſions qu'il leur fit donner de ce
Miniſtre, & ſuivirent les opinions du
Prince, ne pouvant s'imaginer qu'il
uſt capable d'un mauvais deſſein,
prés s'eſtre expoſé pendant un fort
ong-temps, comme Protecteur de
eur liberté.

LE PRINCE D'ORANGE.

Ce n'eſt pas vouloir du mal à un
Etat que de chercher à s'en rendre
Maiſtre, pour empeſcher qu'il ne ſoit
gouverné par des gens, qui ayant
'eſprit auſſi rampant que la naiſſan-
e, ne cherchent jamais l'élevation
y la gloire des Peuples qui leur ſont
oumis.

BENTING.

Je ne ſçaurois mieux répondre à ce

que vous dites, que par ce que le Chevalier Temple, Ambaſſadeur d'Angleterre auprés des Etats, a écrit dans ſon Livre intitulé, *Remarques ſur l'Eſtat des Provinces Unies des Pays-bas. La Hollande*, dit-il, *eſt un Pays où la terre eſt meilleure que l'air, & où l'on recherche le profit plus que l'honneur; où il y a plus de ſens que d'eſprit, plus de bon naturel que de bonne humeur, plus d'abondance que de plaiſir, & où l'on aimeroit mieux voyager que vivre; où l'on trouvera plus de choſes à remarquer qu'à deſirer, & plus de perſonnes qui meritent d'eſtre eſtimées plutoſt que d'eſtre aimées.* Jamais on n'a définy un Etat en moins de paroles, jamais on ne l'a ſi bien repreſenté, & ſi ſon Livre a receu beaucoup d'approbation, cet endroit paſſe pour un Chef-d'œuvre. Il vous apprend que la Hollande eſt un Pays où l'honneur eſt moins recherché que le profit, & comme ſes Peuples ont trouvé le moyen d'en faire de grands par leur commerce,

eux qui troubleront ce commerce, qui ſeront cauſe de ſa ruine, comme vous l'eſtes aujourd'huy par la guerre où vous les avez embarquez, ne peuvent jamais eſtre leurs amis. Du moins, quelque amitié qu'ils vous marquent, vous devez eſtre perſuadé que leur cœur n'eſt point ſur leurs lévres, & qu'ils ne vous font bonne mine que parce qu'ils ſont engagez dans une guerre dont ils ne ſçavent par où ſortir.

LE PRINCE D'ORANGE.

Il m'importe fort peu qu'ils m'aiment, ou qu'ils me haïſſent, pourvû que je les force à me reconnoiſtre pour leur Souverain.

BENTING.

Croyez-vous que ce vous fuſt un grand avantage, & que cette Souveraineté vous valuſt beaucoup? Car aimant autant l'argent que vous faites, eſt moins la gloire de commander que vous cherchez, que l'autorité absoluë & neceſſaire pour épuiſer les

bourſes de ceux ſur qui vous n'ave
envie de regner, qu'afin de vou
rendre maiſtre de leurs biens.

LE PRINCE D'ORANGE.

Il n'y auroit pas au monde de Sou
verain plus riche que moy, ſi j'eſtoi
maiſtre abſolu des treſors immenſe
dont le commerce des Hollandois eſ
cauſe que les Provinces Unies ſon
enrichies tous les ans.

BENTING.

Ils ont donc raiſon de deffendre leu
liberté contre vous juſqu'à la dernier
goute de leur ſang, puiſque s'ils de-
viennent une fois vos Sujets, ils de-
viendront miſerables, & ne travaille
ront plus que pour vous. Mais croyez
moy, ſi cela arrivoit, les choſes n'i-
roient pas comme vous penſez. Le
Chevalier Temple qui a étudié la Hol-
lande pendant le grand nombre d'an-
nées qu'il y a demeuré, propoſe une
queſtion, & demande, *ſi un Prince qui
ſe feroit Souverain de Hollande, quoy
que par le moyen des Armes Etrangeres*

eroit un grand Prince, parce que la Hollande paroît un puissant Etat.

LE PRINCE D'ORANGE.

Asseurément, & ce que je viens de lire ne permet pas d'en douter.

BENTING.

Le Chevalier Temple n'est pourtant pas de ce sentiment. Voicy la réponse qu'il fait luy même à sa proposition. *Ie dis qu'au contraire ces Provinces deviendroient bien-tost un fort chetif Etat, car il faut que cette Puissance soit conservée par la mesme force par laquelle elle a esté acquise, & qu'en effet la Puissance Souveraine reside dans les Provinces. Si elle n'y residoit pas, ce seroit la cause d'un mécontentement general qui produiroit des seditions continuelles dans les Villes, lesquelles changeroient l'ordre de l'Etat, mettroient en danger le bien des particuliers, & ébranleroient le credit & la seuretè du Gouvernement. Quand cela arrivera, le Peuple se dissipera, le travail cessera, les Banques se perdront, & le commerce déchoira si fort*

qu'il y a de l'apparence qu'avec le temp
le Peuple dont le nombre ſera fort éclairc
ne ſera pas meſme capable d'entreten
les Digues qui le couvrent preſentemen
contre les inſultes de la Mer, mais c
terrible Element ſe fera ouverture dan
le Pays, & reduira leurs belles Villes
leur premiere condition, lorſque ce n'é
toient que des hameaux & des Caſe
de Peſcheurs.

LE PRINCE D'ORANGE.

Tout cela eſt fort beau & fort ſpe
cieux, mais ce ſont des raiſonnemens
dont je me mets peu en peine ; & je
ſçauray les détruire comme Alexandre
fit le nœud Gardien avec ſon épée, mai
il ſuffira de voir, quand je regneray,
quels remedes il faudra apporter pour
empécher que le commerce ne ceſſe
dans les Provinces Unies. Je ſçay dé-
ja un moyen par où il ne peut man-
quer. J'ay reſolu de le faire moy
meſme, & je pretens avoir à moy
ſeul autant de Vaiſſeaux que toutes
les Compagnies de Hollande en ont
enſemble

BENTING.

Si les Hollandois pouvoient deviner
ɔſtre deſſein, ceux qui ſont les mieux
tentionnez pour vous, renonce-
ɔient à voſtre party, puiſque vous
e ſçauriez porter un coup plus ſen-
ble à ces bons Marchands, qu'en tra-
quant comme ils font. Vous trouve-
iez le metier fort bon, & à meſure
ue vos richeſſes, & voſtre pouvoir
ugmenteroient, vous leur interdiriez
e commerce, afin de le faire ſeul, &
s deviendroient bientoſt aprés les
lus miſerables Peuples de la Terre.
D'un coſté, plus de commerce pour
ux, & de l'autre, vous les accableriez
le ſubſides dans le temps qu'ils ne ga-
gneroient plus rien ; car vous n'eſtes
ɔas homme à vous contenter de peu,
& il n'y eut jamais un plus hardy de-
mandeur que vous. Il faut l'eſtre au
lernier point, pour avoir oſé deman-
ler autant que vous avez fait au
Parlement d'Angleterre, la Nation
Angloiſe étant la Nation du monde

la moins portée à donner.

LE PRINCE D'ORANGE.

Il faut pourtant bien qu'elle chante ſur un autre ton. J'ay trop d'Alliez à payer, & je ne les ſçaurois contenter qu'à ſes dépens. Je ſçay que ces Alliez ne la peuvent avancer en rien; qu'elle n'en a pas acquis, & n'en eſpere pas meſme acquerir un pouce de terre davantage, & que cette guerre ne ſçauroit ſervir qu'à ruiner ſon commerce, & à épuiſer le ſang de ſes Citoiens, mais je ne puis que par là venir à mes fins, & ſi elle eſtoit plus floriſſante, j'aurois trop de peine à la gouverner. Acheve cependant ce que tu as à me dire de la mort de Barneveld.

BENTING.

Lors qu'il ſe vit attaqué, il ſe plaignit aux Etats de Hollande, ſes Juges naturels, qui le prirent en leur protection par un Acte authentique, mais quand il eut conſeillé à ceux d'Utrech de conſerver leur nouvelle Garniſon qu'ils avoient levée à

leurs

eurs frais pour leur ſeureté particu-
iere, le pouvant faire par les privi-
eges de leur Province, les Etats de
haque Pays s'eſtant reſervé leurs
roits par l'union d'Utrecht, le Prince
Maurice, ſecondé de ceux de ſon par-
y, luy imputa cette action à crime,
& la faiſant paſſer pour un attentat
contre le bien de la Republique Con-
federée, il ſe tranſporta auſſi-toſt dans
la Ville d'Utrecht, aſſiſté de quelques
Deputez des Etats Generaux qui dé-
pendoient de luy, deſarma les nou-
velles Levées, & y changea les Ma-
giſtrats, ainſi qu'à Leyden, à Har-
lem, à Amſterdam, & autres Places.
Il interdit enſuite pluſieurs Membres
des Etats de Hollande qui traverſoient
ſes deſſeins, & en ſubſtitua d'autres
en leur place qui eſtoient à ſa devo-
tion.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je m'étonne encore tous les jours
comment un homme ſi entreprenant

& si intrepide, a manqué de parv
nir à la Souveraineté pour laquelle
a fait tant de choses, & qu'il souha
toit avec tant d'ardeur.

BENTING.

Les conjonctures ne luy furent p
si heureuses qu'elles vous l'ont esté
cependant avec tout cela je ne cr
pas vous voir jamais Souverain
Hollande. C'est un morceau fatal pou
tous ceux de vostre Sang qui ont vou
lu le ravir ; mais pour revenir à Ba
neveld, cette persecution luy fut fai
sous le nom des Etats Generaux, ma
en effet par le seul pouvoir du Prin
armé, & suivy de la pluspart du com
mun Peuple. Ce changement fut no
table dans la Republique, & étonn
tous ceux qui aimoient la liberté
les Loix du Pays, mais il se fit par l
terreur, & par la puissance des ar
mes, ainsi qu'il est arrivé dans d'autre
Republiques, & sur tout à Rome
où Cesar soûtenu de la force des Le
gions, changea le Gouvernemen

iſtocratique en Empire Monarchi-
e, & abſolu.

LE PRINCE D'ORANGE.

Peut-on me blâmer quand je veux
ıarcher ſur les traces de Ceſar?

BENTING.

Le deſir de regner eſt beau, mais
n'accommode pas ceux qu'on veut
poüiller de leur liberté. La Re-
blique fut bien-heureuſe de la con-
ver dans le temps dont je vous
rle, car un peu aprés ce que je
ens de vous raconter, par une Ordon-
nce extraordinaire de huit perſon-
s ſous le nom des Etats Generaux,
Prince Maurice fit arreſter Barne-
ld qui fut mis au Château de la
aye, & pluſieurs autres qui vou-
ient maintenir les privileges de leur
atrie. Ils furent accuſez d'avoir
oulu livrer le Pays aux Eſpagnols,
y mettre tout à feu & à ſang. C'eſt
qu'on liſoit aux coins des ruës dans
s placards qu'on y avoit affichez
ur rendre odieux les Priſonniers,

& animer le Public contre eux. Leu
veritable crime eſtant de s'eſtre oppo
ſez aux deſirs ambitieux du Princ
Maurice, on n'avoit garde de leu
en parler dans leur procés, mais ceu
qu'on leur objecta, eſtoient d'avoi
obey aux ordres des Etats de Hollande
leurs Maiſtres, d'avoir conſeillé à quel
ques Villes de ſe ſervir de leurs Privi
leges, comme d'armer pour leur bien
& leur conſervation particuliere, &
de n'avoir pas donné leur conſente
ment à la convocation d'un Synode ge
neral, qu'ils croyoient devoir cauſe
plus de mal que de bien à leur Patrie
Enfin Barneveld fut jugé & condam
né à perdre la teſte; ce qui fut execu
té dans la court du Chaſteau de l
Haye, pleine de gens de guerre, &
entre autres des Gardes du Princ
Maurice. Ce venerable Vieillard é
tant monté ſur l'échafaut en robe d
damas noir, & ayant jetté les yeux a
Ciel, prononça ces paroles. *O Dieu
qu'eſt-ce que l'homme!* & les ayan

aiſſez ſur l'Aſſemblée, il dit, *qu'il nouroit en bon Compatriote & non en raiſtre, pour avoir maintenu la liberté le ſa Patrie.*

LE PRINCE D'ORANGE.

On voit bien qu'il n'eſtoit pas Anlois, puis qu'il auroit harangué plus ong-temps.

BENTING.

La liberté eſtoit morte alors en Holande, & on ne luy auroit pas permis le parler comme l'on faiſoit en Angleerre, avant que vous en euſſiez changé les Loix.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je fais ſupprimer tous les diſcours patibulaires qui me peuvent regarder; mais ſelon que je le juge à propos & qu'il importe au ſuccés de mes entrepriſes, j'en fais, comme tu ſçais, compoſer à ma fantaiſie, qu'on répand dans le public ſous le nom de ceux que j'ay fait executer.

BENTING.

Si les hommes ſont obligez de ne pas

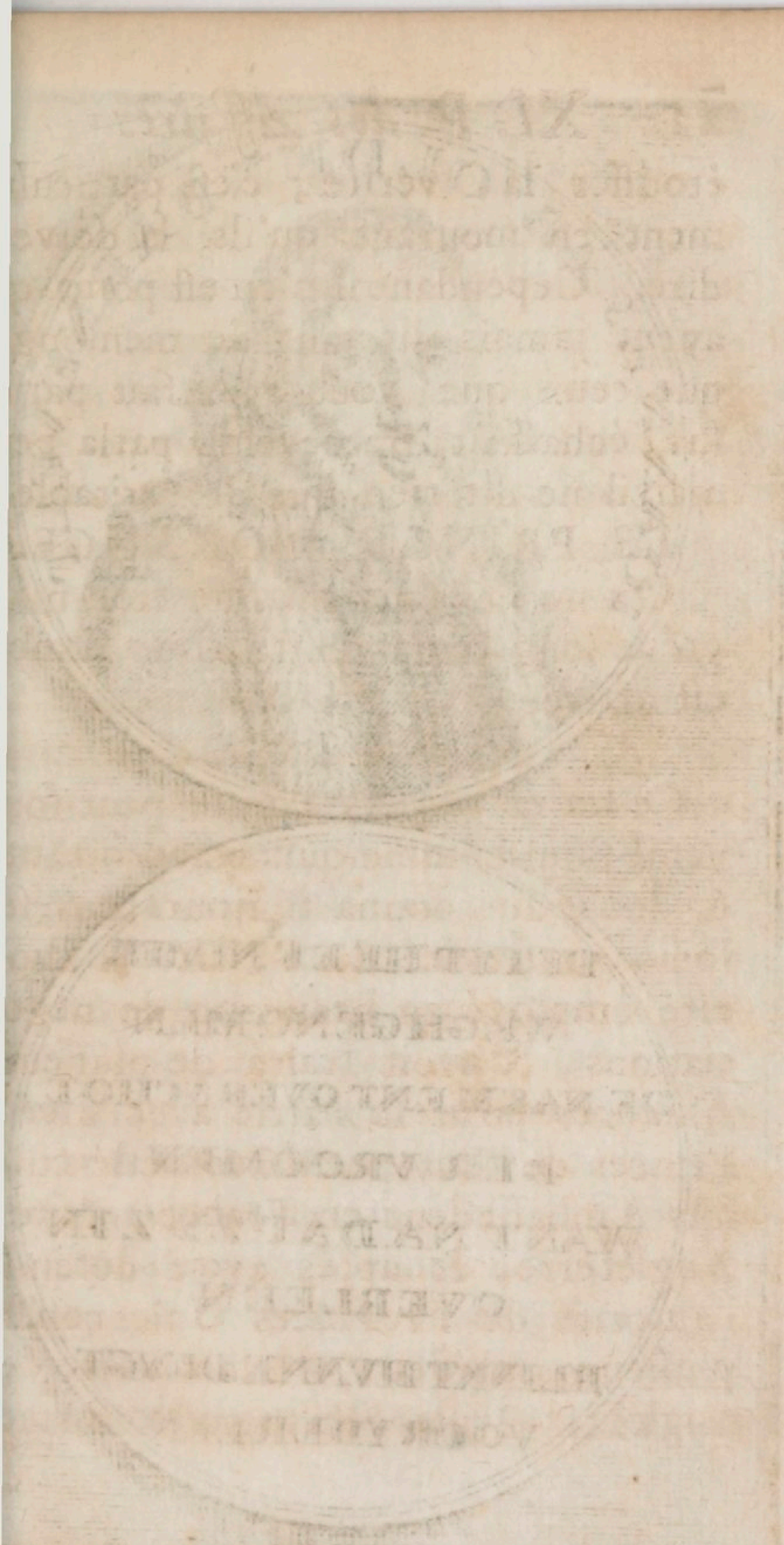
étouffer la verité, c'eſt particuli
ment en mourant qu'ils la doive
dire. Cependant il n'en eſt point q
ayent jamais dit tant de menſonge
que ceux que vous avez fait parle
ſur l'échaffaut. Barneveld y parla peu
mais il ne dit rien que de veritable.

LE PRINCE D'ORANGE.

On ne s'en ſouvient que trop, mal
gré le long-temps qu'il y a que ſa mor
eſt arrivée.

BENTING.

Ce fut en 1619. & l'on ſe peut ſou
venir d'un homme qui ayant ſoixante
& douze ans, donna toûjours tous ſe
ſoins au ſervice de l'Eſtat. Il avoi
eſté employé en beaucoup de nego
ciations, & avoit traité de pluſieurs
Alliances pour ſa Patrie avec divers
Princes de l'Europe. Il avoit eſté cinq
fois Ambaſſadeur en France, & en
Angleterre, & aprés avoir défendu
l'autorité de Provinces Unies contre
pluſieurs ambitieux, il avoit retiré des
Anglois la Brille, Fleſſingue & Ramc-




IOANNES AB OLDENBARNEVELT
DE TYT HEEFT NIMER
WEGHGENOMEN
DE NAEMENT OVERSCHOT
DER VROOMEN
WANT NA DAT ZY ZIN
OVERLEEN
BLINKT HVNNE DEVGT
VOOR YDEREEN
I. Dorbuar fecit

tens. Ceux qui ont pris soin de laisser
à la posterité des marques de ce qu'il
ut, firent fraper une Medaille où il
est de front en buste à demy corps,
& on lit en Hollandois dans le revers,
que *le temps ne peut effacer le nom ny la*
memoire des hommes de probité, puis
qu'aprés leur mort leur vertu demeure
toûjours brillante.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je consens que la memoire de ces
âcheux brille dans tout l'avenir, mais
je fais vœu d'en faire expedier tout
autant que j'en trouveray qui s'oppo-
seront à mes desseins.

BENTING.

Barneveld estoit un grand & sage
Politique, & passoit pour tel auprés
des grands Hommes de son temps, qui
l'ont témoigné dans leurs Ecrits. Le
discours judicieux qu'il fit à la Princes-
se Doüairiere d'Orange Louïse de Co-
ligny, lors qu'elle voulut obtenir de
luy qu'il ne s'opposast pas au dessein
que le Prince Maurice avoit de se

faire Souverain de Hollande, & qui a fait résoudre sa mort par ce Prince, seroit bien digne de vostre attention, dans la pensée que vous avez de regner dans les Provinces Unies, à quelque prix que ce soit, & je croy qu'il vous feroit faire d'utiles reflexions sur les projets que vous avez commencez pour parvenir à la Souveraineté.

LE PRINCE D'ORANGE.

Cela pourroit estre, mais ce seroit plûtost pour chercher les moyens de parer les coups que j'ay à craindre, que pour me faire désister de la résolution que j'ay formée. Mon Pere est mort pour avoir manqué la mesme entrepriſe. Il faut que j'y reussisse pour le vanger, ou que je meure comme luy. C'est une ardeur qu'il a versée dans toutes mes veines avec le sang que je tiens de luy, & quand elle devroit me conduire au précipice, il m'est impossible d'y résister. Cependant si tu te souviens des raisons que

rneveld opposa au Prince Maurice,
ur l'empêcher d'executer ce qu'il
oit résolu, tu peux me les dire, &
les écouteray avec plaisir. Quelque
onnes qu'elles soient, elles n'ont pas
issé de faire conduire Barneveld à
Echaffaut.

BENTING.

Je suis seur que vous passerez quel-
ues méchantes nuits en y révant. Les
rincipales estoient *que les Hollandois*
& les autres Peuples confederez sont
d'une telle humeur qu'ils veulent estre
menez, & non pas trainez, persuadez
& non pas forcez à ce qu'on desire d'eux,
que s'estant soustraits de l'obeïssance d'un
jouissant Roy, & jouissant d'une glo-
rieuse liberté, acquise par la vertu des
armes, ils se resoudroient difficilement à
souffrir le joug d'un Prince particulier.
Que la crainte des griffes des Espagnols
leur avoit fait autrefois rechercher des
Maistres au loin pour se garantir de
leurs cruautez; que le Roy de France
Henry III. & la Reine Elisabeth les

avoient refuſez ; qu'il eſt vray que le Duc d'Alençon avoit enfin accepté la Souveraineté du Pays qu'on luy avoit offerte, mais qu'il en avoit ſi mal uſé, que cet exemple eſtoit un avertiſſement pour ne jamais retomber en un pareil inconvenient ; que les Peuples n'oublieroient jamais la mort des Comtes d'Egmont & de Horn, ny l'entrepriſe d'Anvers ; que la barbarie du Duc d'Albe & de ſes Succeſſeurs au Gouvernement des Provinces, ramenoit inceſſamment à leurs yeux le triſte ſouvenir des perſecutions paſſées ; que pèndant ce temps rigoureux, la neceſſité qui n'a point de Loy les avoit fait recourir à de nouveaux Seigneurs ; mais qu'ils avoient éprouvé que les remedes avoient eſté pires, & plus dangereux que les maux qui les preſſoient ; que dans le temps qu'ils vivoient en paix, & qu'ils étoient heureuſement délivrez de la ſervitude des Eſpagnols, il n'y avoit pas le moindre pretexte ny la moindre couleur pour appuyer une propoſition ſi dange-

euſe, qui ne manqueroit pas d'effarou-
her tous les eſprits, & que ceux qui
a mettroient en avant ſeroient en ha-
ard d'eſtre maſſacrez & mis en pieces;
ue le Prince Maurice eſtoit cent fois
lus heureux en l'eſtat qu'il eſtoit alors,
ue s'il parvenoit à l'effet de ſes deſirs,
ni eſtoient contraires á ſon propre bien;
ue cette ſplendeur de Souveraineté qui
'ébloüiſſoit, eſtoit une fauſſe lueur qui
e conduiroit dans des precipices; qu'il
voit la force du Gouvernement ſans s'en
attirer l'envie, & qu'ayant l'effet & la
uiſſance des Souverains, il devoit à
'exemple de ſon Pere, mépriſer un vain
om qui ne luy ſerviroit qu'à le faire
air; qu'il eſtoit Capitaine General des
Provinces, & Amiral General, com-
mandant à ſa volonté ſur la Mer & ſur
a Terre; qu'il diſpoſoit de tous les Gou-
vernemens & de toutes les Charges Mi-
litaires; que quand on faiſoit des Ma-
giſtrats dans les Villes, on luy en pre-
ſentoit trois, dont il en choiſiſſoit un,
& qu'enfin il avoit les meſmes avanta-

ges & la meſme autorité qu'avoient l
anciens Comtes de Hollande, les Du
de Bourgogne, & l'Empereur Charle
Quint meſme, donnant des remiſſions
des graces pour les crimes, n'ayant poi
ainſi la haine de la mort des particulier
& ceux qu'il ſauvoit luy ayant oblig
tion de la vie.

Que tout le monde diſoit à tou
heure qu'il falloit augmenter les Pe
ſions, & les appointemens du Princ
qui expoſoit continuellement ſa perſon
pour le ſalut public; mais que ſi u
fois il avoit cet odieux nom de Maiſtr
on luy envieroit juſqu'aux rubans d
ſouliers de ſes Pages, & de ſes Vale
de pied, & qu'on luy reprocheroit con
tinuellement les impoſitions qu'il me
troit ſur eux, dont ils n'avoient point
ſe plaindre, eſtant miſes par leur prop
conſentement. Pour concluſion, il lu
déploya les Annales de Hollande, *
luy fit voir à l'œil qu'il n'y avoit pre
que point eu de Comte de Hollan
contre lequel ſes Sujets ne ſe fuſſen
revolte

évoltez, & que ſouvent ils eſtoient llez en armes juſque dans le Châ- eau de la Haye pour s'en défaire.

LE PRINCE D'ORANGE.

Voila un fort beau raiſonnement, auquel l'art & l'éloquence ont beau- oup de part. Ces diſcours brillent ûjours quand ils ſont ſeuls, mais dés u'ils paroiſſent avec des repliques, n eſt ſouvent fort embaraſſé à deci- er auquel la preference doit eſtre onnée. Quant à moy, quoy que je rouve celuy-cy remply de tres-bon- es raiſons, je ne ſuis pas aſſez ti- nide pour m'en laiſſer perſuader, & çais ſeulement que pour éviter les in- onveniens dont il parle, il faut re- ner avec une puiſſance arbitraire, eſt à dire, avec une autorité ab- oluë. Quand mon pouvoir ſera éta- ly de cette maniere, je ne me met- ay guere en peine que de ſimples ourgeois & la populace plaignent les ubſides qu'ils me donneront. J'en fe- y part à des gens d'un ſang plus re-

levé, dont l'intrepidité ſçaura m
mettre à couvert des inſultes de la ca
naille. Elle eſt fiere en Hollande, par
ce qu'elle ne parle que par tonnes d'or
mais quand j'auray plus qu'elle de ce
tonnes qui la rendent ſi forte & ſi ſou
veraine, & qui luy font apprehende
d'avoir un Maiſtre, je ſçauray bien
empêcher les aſſemblées ſeditieuſes, &
arreſter les émotions. La queſtion n'eſ
que de me faire Souverain; je prend
les ſuites ſur moy. Elles dépenden
moins des Peuples que du ſçavoir fair
de celuy qui regne, & le Souverain
n'eſt abſolu & à couvert des inſulte
qu'autant qu'il ſçait l'art de regner
& qu'il a de fermeté, car tous le
Princes qui ſont incertains, & qu
craignent les mutins qui les doiven
craindre, dépendent toujours de ceu
qui doivent dépendre d'eux. Je n'au
ray point d'égard *ſi mes Peuples veu*
lent eſtre menez ou forcez, comme d
Barneveld. S'ils s'appercevoient d
ma foibleſſe là-deſſus, ils imiteroien
les Chevaux de Phaëton qui le précip

erent, parce qu'ils ſentirent qu'ils ſtoient mollement conduits. Si j'avois gard à leur temperament, je n'y rouverois pas mon compte; on ſçait ue celuy de tous les hommes eſt de ouloir eſtre libres, mais cela n'accommode pas les Souverains.

BENTING.

Je voy bien que ſi une fois vous deenez Souverain, vous le ſerez veritalement.

LE PRINCE D'ORANGE.

Il n'y a rien de ſi ridicule que de voir es Souverains qui craignent leurs euples, & qui s'aſſuiettiſſent à leur beïr. On ne cherche à commander ue pour eſtre indépendant, & ceux ui ſe rendent Suiets de leurs Peuples, nanquent à ce qu'ils doivent à leur ang & à eux-meſmes. Mais pour en evenir aux Hollandois, que Barneeld dit qui ne veulent point avoir de ouverains, parce qu'ils ſe ſont ſoutraits de l'obeiſſance de la Couronne l'Eſpagne, ils ioüiſſent d'une liberté

qui ne leur appartient pas, & c'eſt un bie
volé, que le premier venu eſt en droit d
leur reprendre. BENTING.

Oüy, mais la queſtion eſt de le faire. J
ſçay que les plus groſſes teſtes craignant l
ſort des de Vvith, ſont dans voſtre dépen
dance, mais la Populace eſt une Hidre for
difficile à dompter, & comme elle n'entend
point raiſon, il eſt abſolument impoſſible
de prendre de juſtes meſures contre elle.

LE PRINCE D'ORANGE.

Il eſt vray, mais mon Grand Oncle & mon
Pere n'avoient pas les meſmes facilitez que
j'ay aujourd'huy pour ſoumettre la Hollande.
Les Anglois qui ſe ſont faits mes Sujets,
m'aideront d'autant plus volontiers à ſubju-
guer cette Republique, qu'il y a ſouvent eu
des démeſlez entr'eux pour le commerce.
Comme ces démeſlez ont cauſé de rudes guer-
res, les Anglois qui ſont ſous le joug, ſeront
ravis de trouver occaſion de les y mettre
comme eux. Ainſi je dois tout attendre de
leur ſecours, & je ſçay meſme qu'ils s'en
font un plaiſir par avance. Ces deux Nations
m'aſſureront toûjours l'une de l'autre, car les
Anglois étant naturellement inconſtans, je
me ſerviray des Hollandois contr'eux dés
qu'ils commenceront à remuer, & les Hol-
landois s'y employeront avec d'autant plus
d'ardeur qu'ils ſeront ravis de ſe vanger des
Anglois, qui auront aidé à m'en rendre
Souverain.

BENTING.

Je vous connois tout entier à cette Politi-
ue. Elle eſt fine & cruelle autant que ſen-
ble pour les uns & pour les autres.

LE PRINCE D'ORANGE.

Elle doit mieux réuſſir que celle de mon
ere & de mon grand Oncle ; mais on
ourroit douter avec quelque vray-ſemblan-
des deſſeins de Souueraineté qu'avoit ce
ernier, puis qu'aprés avoir abattu Barne-
eld, & tous ceux de ſon party, il ne ſe
ndit point maiſtre de la Hollande ; ce qu'il
evoit faire lors qu'il eut ſurmonté tous les
oſtacles que ſon ambition pouvoit rencon-
er.

BENTING.

Les Partiſans de voſtre Maiſon qui la
eulent décharger de la haine publique, ſe
ervent de cette couleur apparente & vray-
mblable pour tâcher d'obſcurcir la verité,
s'éforcent de faire paſſer ce deſſein formé
trop viſible de domination, pour un
ttifice de ſes ennemis, afin de le ren-
re odieux aux Peuples des Pays-Bas,
nais ceux qui eſtoient de ce temps-là, &
ui eſtant preſens, comme du Maurier
mbaſſadeur de France, ont approfondy
ette affaire, ont reconnu qu'il s'y trouva des
ifficultez inſurmontables, qui empeſcherent
Prince Maurice d'executer ſon deſſein. En
oicy les principales. Premierement, tous ceux
ui s'étoient montrez d'abord les plus échauf-
z contre Barneveld pour les intereſts du
rince, quand il les fonda ſur la Souverai-

neté, quoy qu'il les euſt tous comblez d
bienfaits, ſe firent voir plus contraires qu
Barneveld meſme, à la perte de la liberté
D'un autre coſté, la mort, la priſon, &
l'exil de tant de perſonnes qui avoient ſi bie
ſervy l'Etat, & dont les Parens & les Ami
publioient ſans ceſſe ce que leur devoit l
République, firent trop viſiblement con
noiſtre au Prince Maurice qu'il s'eſtoit at
tiré l'averſion generale; car auparavant, lor
qu'il marchoit par les ruës, tout le mond
ſortoit des maiſons, & le beniſſoit par de
exclamations extraordinaires. Mais il connu
depuis, que les Peuples eſtoient bien change
pour luy, puiſque traverſant un jour à Gor-
cum la place publique qui ſe trouva pleine d
monde, il n'y eut pas un ſeul homme qu
tournaſt les yeux ſur luy pour le ſaliier, c
qui le mortifia extremement, & le convain-
quit que ces cœurs altiers n'étoient pas diſ-
poſez à devenir ſes eſclaves. Deplus, l'in-
dignation que tant de placards & de libelles
ſeditieux avoient fait concevoir d'abord con-
tre Barneveld pour le rendre odieux, s'eſtoit
bien-toſt changée en pitié; en ſorte que la
verité eſtant enfin connuë, & ayant détruit
les artifices dont on s'eſtoit ſervy pour perdre
des innocens, avoit ſuſcité un veritable reſ-
ſentiment contre le Prince Maurice, qu'on
nommoit publiquement auteur de ces injuſti-
ces. Mais ce qui l'empeſcha de penſer davantage
à ce deſſein de regner, & qui luy en fit en-

crement perdre l'eſperance, ce fut qu'aprés Bataille de Prague, l'Electeur Palatin, ont il avoit eſperé ſon plus grand ſupport, trouva luy-meſme dans un ſi pitoyable tat, qu'il fut obligé de contribuer à ſa ubſiſtance; outre que l'Empereur Ferdinand, ar l'heureuſe conduite des Comtes de Tilly t de Valeſtein ſes Generaux, s'eſtant rendu naiſtre abſolu de toute l'Allemagne juſqu'à MER Baltique, où il établit une Amirauté Viſmar, & tenant ſous le joug tous les Princes de l'Empire, & toutes les Villes Imperiales, le Prince MAURICE vit toutes ſes eſperances de ſecours évanouies pour jamais de ce coſté-là. Tant d'obſtacles & de fâcheux évenemens le chagrinerent ſi fort, qu'il devint tres-maigre, & ne ſurvêcut pas long-temps une grande conſpiration que Stautembourg, Fils puiſné de Barneveld, fit contre ſa vie, & qui ayant eſté heureuſement découverte quelques heures avant qu'on la puſt executer, l'obligea de faire punir un grand nombre de Conjurez des principales Villes des Provinces Unies, ce qui luy fit voir que l'averſion qu'on avoit déja pour luy, au lieu de diminuer, augmentoit encore par le nouveau reſſentiment des Amis & des parens des malheureux, à qui il venoit de faire perdre la vie

LE PRINCE D'ORANGE.

Je prendray de ſures meſures pour ne pas manquer mon deſſein, afin de n'en pas mourir de chagrin comme ce Prince.

BENTING.

Vous avez des conjonctures plus heureuſe Vous eſtes à là teſte de tout le party Protet tant qui ne cherche qu'à vous élever, & les Catholiques meſmes oublient ce qu'i doivent à leur Religion, pour aider à vou faire Souverain de Hollande. Cependan je ne croy pas que vous puiſſiez détruire l'ou vrage du Fameux Guillaume de Naſſau, voſtr Biſayeul.

LE PRINCE D'ORANGE.

Tu verras ce que je ſçay faire, & ſi je con nois par quels endroits il faut attaquer l Hollande pour la dompter.

BENTING.

Voyons apreſent ce que vous avez fait pour faire perir les de VVith, les preuves qu en font connoiſtre l'auteur, les particulari-tez de leur mort, & le rapport qu'ont toutes ces choſes, avec toutes les circonſtances de la mort de Barneveld.

La Medaille où eſt la Figure de Barneveld en Buſte, doit regarder la page 223.

AFFAIRES DU TEMPS.

VI. PARTIE.

LE PRINCE D'ORANGE

TRAVAILLANT
à ſon Hiſtoire.

VI. ENTRETIEN.

Contenant ce qui s'eſt paſſé dans les premieres années de ce Prince.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPRIMÉ

A PARIS,
Chez la Veuve MICHEL GUEROUT,
Galerie-neuve du Palais,
au Dauphin.

M. DC. XCI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Liſte des Ouvrages ſur les Affaires du Temps.

Dix volumes qui ſe vendent 15. livres.

Les Plaintes de l'Europe contre le Prince d'Orange.

I. ENTRETIEN.

II. ENTRETIEN.

III. ENTRETIEN.

Le Prince d'Orange travaillant à ſon Hiſtoire.

IV. ENTRETIEN.

V. ENTRETIEN,

Contenant les circonſtances de la mort de Barneveld, par rapport aux Affaires du Temps.

VI. ENTRETIEN.

Contenant les premieres années de la vie du Prince d'Orange.

On donnera le 15. de chaque mois un Entretien ſur les Affaires du Temps.

AVIS.

QUOY qu'en commençant ces Entretiens on euſt reſolu de hanger de matiere tous les mois, on a pû ſuivre le deſſein qu'on avoit ris, par ce que l'on s'eſt trouvé en- gé dans l'Hiſtoire du Prince d'O- nge, qui a eſté demandée par une erſonne du premier Ordre, à cauſe u'il n'y en a point encore qui puiſſe ſtruire de la vie de ce Prince, & que peu de Memoires qu'on trouve pour rvir à cette Hiſtoire, ne commencent parler de luy qu'en 1672. encore ne ouve-t-on rien qui n'ait eſté écrit ar des flateurs de Hollande qui ne arlent que de certaines actions, ont ils déguiſent la verité. Ainſi

l'on peut-estre seur de trouver beau
coup de choses nouvelles & curieuse
dans les Entretiens qui renfermeron
sa vie, & qui seront uniques à cett
Histoire. On pressera les faits dans
la suite, afin de changer au plûtost d
sujet, & de satisfaire par là l'impa-
tience de ceux qui aiment les nou-
veautez. Ce n'est pas que les Entre-
tiens que l'on donne tous les mois
ne doivent avoir la grace de la nou-
veauté, puis qu'encore qu'ils soient
sur une même matiere, les faits qu'ils
contiennent ne laissent pas d'estre
toujours differens.

AFFAIRES

DU TEMPS.

XI. PARTIE.

Le Prince d'Orange travaillant à ſon Hiſtoire.

VI. ENTRETIEN.

LE PRINCE D'ORANGE.

JE demeure d'accord que tout ce que tu as dit des projets de mon Grand-oncle, & de mon Pere, pour ſe endre Souverains de Hollande, eſt eritable. Ce ſont des faits conſtans u'il ſeroit malaiſé de nier. Je pour-

rois t'en disputer quelques-uns, quo
que la verité me soit connuë ; ma
comme ils sont ignorez, même de l
pluspart de ceux qui se sont mesle
de les approfondir, je n'en demeure
ray d'accord qu'avec toy.

BENTING.

Croyez-moy, on en sçait plus là
dessus que vous ne pensez, & les Au
teurs d'Histoires ont des secrets mer
veilleux pour déterrer des Memoire
touchant les Ouvrages qu'ils veulen
mettre au jour.

LE PRINCE D'ORANGE.

Quand cela seroit, l'Histoire de me
Ancestres n'est pas la mienne.

BENTING.

Il est vray ; mais cependant la fi
du regne d'un homme qui a quelqu
autorité, fait craindre ou esperer d'e
stre mal ou bien gouverné de l'Heritie
de son sang qui prend en main le timon
des affaires C'est dequoy les Histo
riens ne manquent jamais de parler
& comme vous estes né d'un sang

nbitieux, & qui ne pretendoit pas oins que de regner ſur la Hollande à oit de conqueſte, voila par où les iſtoriens Etrangers finiront mali-euſement l'hiſtoire de voſtre Pere, & mmenceront la voſtre, & c'eſt le emier article que vous ſupprimerez, r il y en a beaucoup que vous ne auriez aſſez déguiſer, pour les faire oire à voſtre avantage. J'entens du ſté de l'homme de bien, car du coſté politique, vous avez aſſez bien üé voſtre rôle.

LE PRINCE D'ORANGE.

Quoy que je ſois dans un rang fort evé, je ſuis né malheureux ; & ſi j'ay elques avantages, il faut que je les hete à la pointe de l'épée,

BENTING.

A la pointe de l'épée ? Ce que vous tes n'eſt pas à la lettre, & je croy e vous ne le penſez pas ainſi, & que us vous ſervez d'une maniere de rler qui eſt en uſage pour dire qu'on réuſſit qu'aprés beaucoup de ſoins,

& beaucoup de peines ; car vous n
ſçauriez ignorer que dés qu'il fau
tirer l'épée, vous eſtes le plus mal
heureux homme du monde, & qu
s'il euſt fallu la mettre ſeulement hor
du fourreau, ou tirer un ſeul coup d
piſtolet, lors que vous avez envah
l'Angleterre, vous auriez manqué vo
ſtre entrepriſe. C'eſt du moins ce qu
l'on doit croire, quand on examin
le grand nombre de pertes que vou
avez faites, dés que vous avez par
ſur le Champ de bataille.

LE PRINCE D'ORANGE.

C'eſt un effet de mon Etoile, &
encore un coup je ne ſuis pas né heu
reux. Je me vois ſur le Trône, il e
vray, mais il m'en coute bien cher,
& les honneurs qu'on me rend ne va
lent pas les mortelles inquietudes qu
m'accablent tous les jours. Pour m
conſerver ce Trône, j'ay mille fo
plus de chagrins & de peines à eſſuyer
que ſa poſſeſſion ne me donne de pla
ſir ; & comme je me défie de mo

toile, je croy qu'elle ne m'y a placé
ue pour me faire tomber de plus
aut. Elle a travaillé contre moy avant
a naiſſance, puis que vingt-deux
ois auparavant, Charles I. Roy d'An-
leterre, fut décapité. La protection
e ce Monarque, dont je ſuis Petit
ls, & qu'on fit perir en 1649. m'euſt
té fort neceſſaire, n'eſtant venu au
onde que huit jours aprés que mon
ere en fut ſorty. Ainſi je ſuis né dans
deüil & parmy les larmes, & je
is dire juſtement que j'aurois pû
ompter mes malheurs avant les pre-
ieres heures de ma naiſſance, & en-
ndre les ſoupirs de ma Mere avant
u'elle m'euſt fait voir le jour.

BENTING.

Il ſeroit malaiſé de naiſtre plus à
ntre-temps, l'affaire d'Amſterdam
ant rendu voſtre Pere ſi odieux,
u'il n'y avoit pas lieu de préſumer
u'on aimaſt le Fils, lors qu'on déte-
oit la memoire du Pere. On frapa
ême une Medaille en ce temps-là,

& l'on y liſoit, *que l'année de ſa mor eſtoit la premiere année de la liberté d la Republique.* Je ne vous entretien pas plus au long de cette Médaille parce qu'elle devint fort rare, & qu la Princeſſe voſtre Mere qui ne man quoit pas d'ambition, non plus qu vous, employa tous ſes ſoins & tou ſon credit pour la faire ſupprimer: mai cette Medaille ne laiſſa pas de faire connoiſtre la ſituation des eſprits, & qu'on vous rogneroit les aiſles de bien prés, comme l'on fit en effet. La mort de voſtre Pere rendit la joye & le calme aux Etats, & ils ſe virent delivrez par là de la crainte qu'ils avoient d'eſtre obligez de le reconnoiſtre pour Souverain. Comme avant ſa mort ſon ambition avoit apporté quelque deſordre dans les affaires, les mal intentionnez eſperoient qu'elles continueroient à ſe broüiller, mais pour éteindre le feu qui avoit commencé à s'allumer, on convoqua une Aſſemblée generale. Le ſuccés en fut heureux, & les Etats

de Zelande en voulant laiſſer des marques à la poſterité, firent fraper une autre Medaille en 1651. Elle repreſentoit un rocher au milieu de la mer, & l'on y avoit attaché les Ecuſſons des Armes des Provinces confederées. Au haut eſtoit aſſiſe une Dame repreſentant la Republique. Elle tenoit une lance, ayant ſur ſa poitrine un chapeau, qui eſt le ſimbole de la liberté. Des vents ſoufloient aux quatre coins du rocher, & repreſentoient ſes Ennemis qui tâchoient de troubler ſon repos. On liſoit au tour de cette Medaille, *que les Provinces Confederées eſtoient auſſi fermes dans leur union, que le rocher dans la mer* Voicy ce que contenoit le Revers. *Pendant que toute la terre eſt dans l'admiration, & qu'elle attend avec incertitude ce que deviendront les affaires des Provinces Unies, depuis la mort du Prince d'Orange, chacun en faiſant divers jugemens, l'Aſſemblée des Etats Generaux ayant eſté tenuë, enfin les Confederez, aprés avoir par la volonté*

de Dieu assuré la Religion, l'Union & la Milice; aprés s'estre donné les mains en rond, avoir pris congé l'un de l'autre avec amitié, ont trompé l'esperance & les desirs des méchans, & surpasseront les vœux des gens de bien.

LE PRINCE D'ORANGE.

Il faut avoüer que la passion que les Hollandois ont pour les Medailles va jusques à la folie. On en voit sur la moindre chose qui se passe chez eux. Pour moy, je suis persuadé que ce n'est pas la connoissance qu'ils ont de l'esprit que ces monumens renferment, qui les excite à en faire tant fraper. Je croy que la matiere, & le poids est ce qui leur en plaît davantage, & que ces bons Marchands, qui estoient beaucoup plus riches avant que je fusse leur Statouder, qu'ils ne le sont presentement, se plaisoient à voir ainsi métamorphoser leur argent, pour le garder sous toutes sortes de figures.

BENTING.

Quoy que les Hollandois ne s'atta-

chent qu'à leur Commerce, & qu'ils préferent les Lettres de change aux belles Lettres, il n'y a jamais eu tant de beaux Esprits dans une Republique que l'on en trouve chez eux. Il est vray que ce sont de beaux Esprits étrangers, & sur tout François, qui s'y sont venus établir pour y faire le commerce des belles Lettres, pendant que les Originaires du Pays en font un beaucoup plus profitable, quoy que plus roturier, & plus grossier. Cependant ces beaux Esprits y gagnent de quoy subsister. Ils donnent à ces bons Marchands des loüanges en échange de leurs marchandises, qui ne leur reviennent à guere plus que la dépense que font les autres en esprit. Ainsi tout s'accommode, & l'on trouve de l'esprit en Hollande, mais c'est un esprit transplanté, où les bons Hollandois n'ont point de part. Ceux mêmes qui n'en ont que mediocrement, ne laissent pas d'y estre à leur aise, parce que les Ori-

ginaires du Pays ne ſe meſlent point du même trafic ; & comme tout s'y imprime ſans permiſſion, la Hollande fourmille d'Ecrivains qui plaiſent beaucoup au Peuple en l'amuſant, & en le trompant par leurs Ecrits. Ils déguiſent toutes les pertes que fait l'Etat, & quand il y en a de trop viſibles pour pouvoir entierement en cacher la verité, ils font voir que leurs Ennemis ont beaucoup plus perdu qu'eux en gagnant, & que leurs pertes ſont irreparables. Les Magiſtrats qui ſçavent comment les choſes ſe paſſent, ſont ravis que l'on abuſe le Peuple, parce que les menſonges qu'on luy débite l'empêchent de ſe plaindre, & même de ſe ſoulever, & ils remercient ces Ecrivains d'avoir ſi bien falſifié la verité. Ils les honorent d'une plus étroite protection qu'auparavant, & leur permetteut de faire imprimer tous les Libelles dont la Hollande eſt remplie, & qui loin de rien contenir de veritable, ne ſont faits

que par intereſt, & pour faire gagner
ceux qui les compoſent.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je ſçay l'utilité de ces Ecrits mieux que perſonne, & ceux qui les font ont ſouvent travaillé par mes ordres ſans le ſçavoir.

BENTING.

Cet article devroit eſtre mis dans voſtre Hiſtoire, mais je croy qu'il ſera un de ceux que vous chercherez à ſupprimer.

LE PRINCE D'ORANGE.

Il eſt vray, mais revenons aux Medailles, dont on voit un ſi grand nombre en Hollande.

BENTING.

Ces meſmes beaux Eſprits dont elle s'eſt veuë remplie, dés que l'abondance d'argent s'y eſt trouvée, ont donné le gouſt des Medailles aux Hollandois, en leur faiſant connoiſtre qu'elles ont beaucoup ſervy à tranſmettre à la Poſterité les grandes actions de la Republique Romaine. Les

Republicains de Hollande ont cr
qu'ils égaleroient par là ces Maiſtre
du Monde, & la vanité les a fait don
ner dans les Medailles, ſi l'on peu
dire que des gens ayent du gouſt pou
une choſe qu'ils ne connoiſſent qu
par vanité.

LE PRINCE D'ORANGE.

J'aime aſſez l'invention des Medail
les, elles durent plus que le papie
qui ſe déchire, & ſe perd, & il me
ſemble qu'on ajoûte plus de foy à ces
monumens, qui ne paroiſſent qu'au
nom d'un Etat, qu'à beaucoup d'Hi
ſtoires, qui ne ſont que l'ouvrage des
particuliers, & ne roulent que ſur leur
bonne foy.

BENTING.

La pluſpart des Medailles qui ont eſté
frappées à voſtre gloire, & preſque
toûjours contre la verité, ſont des
ouvrages que vous avez fait fabriquer
en ſecret, & qu'enſuite on a diſtri
buez par voſtre ordre ſous le nom des
Etats, quoy qu'ils n'y euſſent aucune
part.

part. Tous les Magiſtrats, hors ceux qui ſont dans voſtre confidence, ignorent eux-meſmes d'où elles viennent.

LE PRINCE D'ORANGE.

C'eſt encore un article qu'il ſe faut bien garder de mettre dans mon Hiſtore.

BENTING.

Je prévoy que voſtre Hiſtoire ne ſera pas longue, ſi vous n'y mettez que ce que vous avez fait de juſte, & de beau. Ce que vous avez envie d'en ſupprimer en feroit une plus ample, plus curieuſe, & plus belle.

LE PRINCE D'ORANGE.

Pourſuivons, nous trouverons peut-eſtre dequoy en faire deux, la ſecrete, & celle qui devra paroiſtre au jour.

BENTING.

Dans le même temps que les Etats de Hollande & de VVeſt-Friſe firent fraper la Medaille que je vous viens d'expliquer, ils réſolurent de ſupprimer la Charge de Gouverneur ou

Lieutenant General de la Province, ou du moins de rendre cette Charge incompatible avec celle de Capitaine General.

LE PRINCE D'ORANGE.

Ainſi l'on ſe vangeoit ſur moy de mon Grand-oncle, & de mon Pere, dont l'ambition avoit cauſé de grandes frayeurs à la Republique. Je ne pouvois dans le Berceau arrêter le cours de toutes ces procedures, mais j'ay pris de juſtes meſures pour les faire ceſſer, dés que l'âge m'a ouvert les yeux ſur ma naiſſance, & ſur le retranchement des dignitez dont mes Ayeux ont joüy. J'en ſuis venu à bout; & comme je me ſuis fait établir dans les Charges de mes Anceſtres par un conſentement forcé des Etats, je ne leur ay aucune obligation, & ne leur devant rien, je ſuis en droit de ne les pas épargner, quand je trouveray le temps favorable, & de les contraindre à me reconnoiſtre pour Souverain, de la même maniere que je

ay forcez à me nommer Stauder.

BENTING.

N'allons pas si viste. Nous n'en mmes encore qu'à ce que l'on a fait ntre vous, pendant que vous estiez berceau, & vous voilà déja Statour. Vostre ambition est si impatiente 'elle auroit de la peine à s'arrêter, es Armées de France ne luy serient de digue, & n'empêchoient ce rrent d'inonder les Etats où il voit se répandre.

LE PRINCE D'ORANGE.

Il faudroit que je fusse un mal-habile litique si la Hollande pouvoit m'éaper. Je connois le terrain, j'en sçay fort & le foible. J'ay des Creatures ns toutes les Villes qui me servent, unes par crainte, les autres par inest. J'épuise tous les jours les Etats hommes & d'argent, & quand ils ont si affoiblis, qu'ils ne seront plus estat de se défendre, je n'auray de peine à m'en rendre maistre

avec toutes les forces d'Angleterre. Ainſi j'acheveray de me vanger du tou qu'ils m'ont fait lors que j'étois au ber-ceau. J'eſtois mineur alors, & j'ay ap-pellé de tout ce qu'on avoit fait contre moy, ce qui m'a fait rentrer dans tout ce que mes Ayeux avoient merité pa leurs grands ſervices. Mais cela ne ſuf-fit pas, & il faut que pour l'intereſt du temps que je n'ay pas joüy, il leu en coute leur liberté.

BENTING.

C'eſt une querelle d'Allemand qui vous leur faites, car enfin ils n'ont pas autant de tort que vous leur en don nez, puis qu'ils n'ont pas ſecoué le jou d'un auſſi grand Roy que celuy d'Eſ pagne, pour devenir Sujets d'un d ces petits Princes dont l'Allemagn regorge, & dont, comme je l'ay déj dit, le Cardinal de Richelieu chan gea le nom *d'Excellenee* en celu *d'Alteſſe*. Cependant ce que voſtr Grand-oncle, & voſtre Pere ont ten té, pour ſe rendre Souverains d'u

Etat qui ne leur avoit mis les armes à
a main que pour défendre ſa liber-
é, avoit dû les obliger à prendre
ontre vous des précautions pour em-
êcher que voſtre agrandiſſement ne
ous ſerviſt contre eux, & que les
orces dont ils vous laiſſeroient le mai-
tre, ne fuſſent employées pour les
oumettre. Ainſi ils ont eu raiſon de
ravailler à vous rendre moins puiſſant
ue vos Ayeux; & s'ils avoient pû
éuſſir dans le deſſein qu'ils avoient
e ne vous point élever, ils ſeroient
ans une meilleure ſituation que celle
ù ils ſont preſentement, puis que
a République n'a point ceſſé de per-
re des hommes, de conſumer de
argent, & de voir diminuer ſon
ommerce, depuis le moment que
ous avez pris les armes ſous le faux
rétexte de la défendre. En effet,
ous n'avez penſé qu'à éloigner la
aix, le pouvoir que la guerre vous
onnoit ſur les Troupes eſtant une
ſpece de Souveraineté, dont vous

aimiez mieux jouïr, que de voir la Hollande & l'Europe dans le calme. Auſſi tous les Sujets de vos Alliez mêmes font-ils de terribles impréca-tions contre vous, pour la perte, tant d'hommes que d'argent que vous cauſez à leurs Souverains, ſans compter celle de leur gloire, puis qu'on ne peut en bonne juſtice contribuer à l'invaſion d'un Uſurpateur, ſans ſe rendre auſſi coupable que luy.

LE PRINCE D'ORANGE.

Que me viens-tu dire? Quand il s'agit d'un Trône, & de la politique qui peut y faire monter, ſe met-on en peine de la fade gloire que meritent ceux qui s'attachent à l'équité? Cette gloire eſt inſipide, & n'eſt point glorieuſe, toute gloire qu'elle eſt, ſi vous voulez bien que je parle ainſi. C'eſt le partage des faineans. Ce qu'on acquiert ſans rien entreprendre peut-il faire honneur, & crois-tu que l'on puiſſe triompher à moins que l'on n'ait agy?

BENTING.

Voilà une admirable Morale.

LE PRINCE D'ORANGE.

Elle eſt du moins d'un homme agiſſant, & qui cherche à ſe diſtinguer. Que veux-tu que je faſſe, quand je ſens que je ne ſuis pas le maiſtre de l'ambition qui me tourmente? Elle eſt attachée à mon Sang, & je l'ay apportée en venant au monde.

BENTING.

Je n'en doute pas, puis que la Princeſſe voſtre Mere, qui eſtant Fille de Roy, s'eſtoit beaucoup abaiſſée en épouſant voſtre Pere, ſouffroit impatiemment le rang de Sujette, où ſa naiſſance avoit eſté ravalée par cette Alliance; ce qui l'obligea, parce qu'elle avoit une ambition qu'autoriſoit la fierté du Diadême, à le preſſer de mettre tout en uſage pour ſe rendre Souverain.

LE PRINCE D'ORANGE.

Sa memoire m'en eſt plus chere & plus prétieuſe. Peut-on ſentir couler

un ſang Royal dans ſes veines, & ſe voir Sujette d'un Peuple tout roturier, qui ne fait aucun cas de la nobleſſe, qui cherche à l'abaiſſer, & dont les Conſeils ne ſont compoſez que d'épais Marchands, à qui l'argent tient lieu de politique rafinée, & qui trouvent des bras pour parer les coups qu'on luy veut porter, parce que la Republique a dequoy les payer, & que ſa ſolde eſt plus ſeure que celle de pluſieurs Souverains ? Voilà pourquoy la Hollande pretend agir en Souveraine, & donner la loy aux Rois qui ſont le plus Rois. Cependant j'ay trouvé moyen de ſecoüer un joug trop peſant pour un cœur auſſi ennemy de la ſervitude que le mien ; & ſi je n'ay pas encore le nom de Souverain, qui effarouche des Republiquains, j'ay peut-eſtre plus de pouvoir ſur ces Marchands, que de certains Rois n'ont ſur leurs Sujets, & je regne en effet en attendant que le temps me donne ſur eux le titre de Roy. Les Statouder doivent eſtre ſoumis

ıx Etats, & leur rendre compte omme à leurs Souverains, & je les y mis ſur le pied de me le rendre omme mes Sujets.

BENTING.

Il n'eſt pas encore temps de vous pplaudir ; il faut voir auparavant, omment finira la guerre que voſtre mbition a allumée dans toute l'Euro-e. Le ſuccés m'en paroiſt fort dou-eux pour vous. Il eſt ſeur que rien ıe manquera à la France. Ses fonds our la guerre ſont toujours faits une ınnée avant que l'on s'en doive ſer-vir. Elle a des reſſources inépuiſables our en trouver tous les ans d'extraor-dinaires. Outre cela, le Roy Tres-Chreſtien a de fort grands revenus. Toutes ſes Places ſont fortifiées. Ses premieres levées ſont faites. Ses Ge-ıeraux paſſent pour habiles, & ſont gens entreprenans. Il n'eſt point de Troupes plus aguerries que les ſien-nes, & toutes ſes Armées ayant vêcu par tout pendant trois Campagnes

chez ſes Ennemis, il y a grande apparence qu'elles auront toujours le même avantage, puis que ſes affaires ne pourront aller que de mieux en mieux. Joignez à cela que tenant luy-même le timon de ſon Etat, & voyant tout, & faiſant tout par luy-meſme, il ne ſçauroit faire aucune perte qui luy puiſſe eſtre d'un grand préjudice. Nulle meſintelligence parmy ſes Sujets ne luy ſçauroit nuire, & l'on ſe doit aſſeurer que tant que la guerre durera, on verra la France dans l'heureuſe ſituation où nous la voyons preſentement, & ſon Souverain toujours en droit de compter, non ſeulement ſur les cœurs, mais encore ſur les biens de ſes Sujets, qui ont autant de ſoumiſſion pour toutes ſes volontez, & d'amour & de reſpect pour ſa perſonne, que ce Monarque en merite; & aſſeurément, c'eſt dire beaucoup.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je ne puis nier ce que tu viens de me dire. Ce ſont des faits ſi conſtans

'il en faut tomber d'accord ; mais
and tu feras reflexion au nombre
s Princes liguez contre ce Monar-
e & à l'étenduë de leur puiſſance,
m'avouëras qu'il faudra que toſt ou
d il ſuccombe ſous le nombre.

BENTING.

Eſt-il poſſible que vous ſoyez auſſi
bile que toute l'Europe ſe le per-
ade, & que je vous voye dans une
eur ſi groſſiere ? Je ſçay que les
orans, qui ſans peſer le merite ne
ttachent ſimplement qu'à examiner
nombre, ſont fort ſujets à eſtre
mpez, mais un grand Politique ne
t pas donner dans ces paneaux, &
vray-ſemblance n'a lieu d'abuſer
e ceux qui n'approfondiſſent rien,
qui ſe laiſſent ſurprendre aux ap-
ences & aux vains dehors de tout
qui ébloüit leurs yeux, ſans re-
der ſi le dedans y répond.

LE PRINCE D'ORANGE.

Tu portes les choſes juſques à l'ex-

cés. J'avouë que la France doit
tenir glorieuſe d'avoir reſiſté juſqu
icy à tant d'Ennemis, mais tu verr
qu'il faut neceſſairement qu'elle vie
ne enfin à ſuccomber, ſi tu examin
bien le nombre & le poids des Pui
ſances redoutables qui ſe ſont uni
contre elle.

BENTING.

Je vais vous faire voir que vou
eſtes dans l'erreur, auſſi-bien qu
ceux qui ne jugeant que ſelon les ap
parences, ſuivent ſeulement leur pa
ſion, & je vous le feray voir d'un
maniere, qu'il faudra que vous e
demeuriez d'accord, à moins que pa
une opiniaſtreté ſans raiſon vous n
vous obſtiniez à fermer les yeux & l
cœur à la verité.

LE PRINCE D'ORANGE.

Tu le prens d'un ton qui excite m
curioſité; mais je croy que tu aur
de la peine à prouver ce que tu a
vances.

BENTING.

L'Empereur eſt un des plus qualifiez
nnemis du Roy de France, & il n'en
point qui paroiſſe plus redoutable.
ependant c'eſt un de ceux qu'il doit
moins craindre ; & ſi vous en exce-
ez le nom d'Empereur, qui devient
rt inutile quand il ne s'agit pas de la
gnité, le reſte eſt tres-peu de cho-
. Il n'y a point d'Electeur qui vouluſt
anger ſon Electorat contre l'Em-
re. Un Empereur qui n'auroit point
Terres hereditaires comme ceux
la Maiſon d'Auſtriche, n'auroit ny
u, ny lieu, ny Sujets, & feroit ſa
ſidence dans une Ville de l'Em-
re, & non pas de l'Empereur. Il
auroit rien en propre. Le titre
Empereur, & le pas ſur tous les Ele-
eurs, feroient ſon plus grand avanta-
. Ses Armées ne ſeroient compo-
es que de Troupes que les Princes
l'Empire fourniſſent pour leur quote
rt, & ſon Epargne n'auroit d'ar-
nt que ce que luy donnent ceux qui

le reconnoiſſent pour chef, & non pour Maiſtre. Ainſi ce n'eſt qu'un Chef électif ſans Sujets, & dont le titre meſme n'eſt pas hereditaire. Nous avons ſouvent vû des Electeurs refuſer l'Empire, & le feu Electeur de Baviere ne voulut pas l'accepter un peu avant l'Election de l'Empereur qui regne aujourd'huy.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je ſçay comme toy que les Empereurs d'Allemagne n'ont qu'un titre faſtueux & ſans nulle autorité, & qu'au lieu que les Souverains avec leur Conſeil décident eux-meſmes de ce qui regarde leurs Etats, les Diettes reglent ce qui regarde l'Empire, & font ainſi la loy à l'Empereur; mais l'Empereur qui regne aujourd'huy, eſtant Roy de Hongrie & Duc d'Auſtriche, peut groſſir les Troupes que luy donne l'Empire, de celles que luy fourniſſent ſes Etats hereditaires. Ainſi c'eſt un Allié puiſſant, & que la France doit apprehender.

BENTING.

Vous auriez raiſon s'il eſtoit en pou-
oir de faire agir toutes ſes forces
ontre elle, mais la guerre qu'il ſou-
ent contre les Turcs luy faiſant une
eceſſité de les partager, elle n'a au-
n ſujet de les craindre.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je travaille à la Paix des deux Em-
ires, & puis que je m'en meſle, elle
e ſçauroit manquer à eſtre bien-toſt
onclue.

BENTING.

Ce n'eſt pas une choſe auſſi cer-
ine que vous le penſez, mais je
onſens à vous paſſer cet article.
uand vous auriez fait ſigner cette
ix, je ne vois pas que toutes les
roupes de l'Empire & de l'Empe-
ur deuſſent eſtre fort redoutables à la
rance. Il eſt tres-certain que le Prince
e Bade n'a pas preſentement plus de
ngt mille hommes. Toutes les vieil-
s Troupes de l'Empire ont eſté dé-
ites entierement en quatre occaſions,

à la Journée de Cazanek, à la défait du General Heusler lors qu'il fu pris avec le Marquis Doria, à l priſe de Belgrade, & au Comba où ce meſme Prince de Bade vien de perdre neuf à dix mille hommes Ce qu'il y a de plus fâcheux pour le Allemands, c'eſt qu'il faut un for grand nombre d'années pour rétabli les vieux Corps qui ont pery, puiſ que de nouvelles levées ne font qu des corps nouveaux, & peu inſtruit à leur meſtier, quand il ne reſte poin une partie du corps capable de le former ſur ſon exemple.

Le Prince d'Orange.

Si je cherchois des raiſons pou nier des faits, ce ſeroit vouloir m tromper moy-même. Ainſi je n'ay rien a oppoſer à tout ce que tu viens d me faire voir du mauvais eſtat de Troupes de l'Empereur & de l'Empi re; mais l'Empereur ne fait qu'une teſte dans la Ligue, & il s'y en trou ve beaucoup d'autres fort puiſſantes

BENTING.

L'Eſpagne s'étend fort loin, & voit lusieurs Royaumes ſous ſa domina-on. Cependant le Duc de Virtem-erg, dont l'Eſtat ſe fait à peine re-narquer dans la Carte, fournit plus e Troupes à la Ligue, que tout le aſte Royaume d'Eſpagne. Il n'y en point aujourd'huy au monde ny de lus gueux, ny de plus mal gou-erné. Chacun n'y penſe qu'à ſes ffaires, voyant ſon Roy moribond, t tout bien examiné, je croy que Eſpagne eſt plus à charge à la Ligue u'elle ne luy eſt utile.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je ne puis encore nier cette ve-té, mais enfin c'eſt un grand nom, t qui eſt du moins de quelque poids ans la Ligue. Il a de quoy ébloüir, t on peut le faire ſonner bien haut, il n'eſt pas poſſible d'en tirer d'autre vantage.

BENTING.

La Ligue a beſoin de quelque choſe

de plus réel que de grands noms, pour la faire ſubſiſter.

LE PRINCE D'ORANGE.

L'Angleterre. . . .

BENTING.

L'Angleterre eſt bien laſſe de donner des ſommes immenſes qui n'aboutiſſent à rien, & ſi ce n'eſtoit pour ſoutenir la gageure, elle auroit déjà fermé ſa bourſe. Son Commerce qui luy en fourniſſoit, diminuë de jour en jour. Au lieu que tous les autres Souverains luy en donnoient, ou pour demeurer neutre, ou pour l'obliger à prendre party, elle en donne pour entretenir une guerre, dont les plus heureux ſuccés ne luy peuvent apporter aucun avantage. Ses Troupes n'eſtoient point entretenuës à ſes dépens lors qu'elles eſtoient hors de chez elle, & tout cela ſe voit aujourd'huy. Son argent paſſe la mer auſſi-bien que ſes Soldats. Cet argent ne revient plus, ſes Troupes periſſent, & les maladies emportent celles qui

chapent au fer & au feu. Il ſeroit ifficile de concevoir combien il en eſt nort en Irlande. L'air s'y eſt trouvé ontagieux pour les Anglois, & pen- ant le premier Hiver il y en eſt peri y à nilliers. Les Sieges ont enſuite eſté requens auſſi-bien que les Batailles, ui ont eſté meurtrieres, & l'on peut ire qu'il n'y a plus de vieilles Troupes n Angleterre. Tout cela examiné, ous n'en devez plus à l'avenir atten- re de grands ſecours d'hommes ny l'argent. Quelque grand que ſoit vôtre ouvoir, il n'eſt pas encore aſſez arbi- raire pour mener cette fiere & in- onſtante Nation comme il vous plai- a. L'extrême neceſſité où vous vous rouverez voyant la Ligue preſte à ſe ompre, vous fera tenter de paſſer es bornes de ce pouvoir. La Na- ion ſe ſoulevera, & vous renverſerez n un jour l'ouvrage de pluſieurs an- ées. C'eſt bâtir ſur le ſable que de fon- er ſa fortune ſur la conſtance des An- lois. Si le Roy Jacques les accommode

mieux que le Roy Guillaume, & qu'i leur coute moins cher, ils se déferont du Roy Guillaume, & reprendront le Roy Jacques, que la moitié de l'Etat reconnoist dans le fond du cœur pour son veritable Souverain, à la santé de qui on boit tous les iours en mille endroits du Royaume, & pour qui l'on prie dans une infinité de Temples. Enfin si la Ligue fonde sa durée sur le secours d'Angleterre, il est seur qu'elle la verra échaper, lors qu'elle s'y attendra le moins.

LE PRINCE D'ORANGE.

A te dire le vray, je ne voy guere de fondement à faire sur un Peuple qui aprés estre venu au devant de moy avec des palmes, fit des feux de joye le jour que son Roy qu'il venoit d'abandonner, fut ramené à Londres, aprés s'en estre échapé pour passer en France. Mais il y a bien d'autres Alliez dans la Ligue.

BENTING.

Voilà déja les trois plus grosses te-

tes à bas, & je vais en quatre mots ous faire voir le peu de ſecours qu'elle loit attendre de ſept autres. Vous oyez bien que je veux parler des lecteurs, dont la France, par une ine & prudente politique, prévint le oup, & en mit d'abord quatre hors 'eſtat de luy nuire, lors qu'elle vit ue la Ligue ſe préparoit à luy décla- er la guerre.

LE PRINCE D'ORANGE.

Il eſt vray, mais ce ne ſont pas les lus puiſſans.

BENTING.

Il ne luy reſte donc plus que trois le ces Electeurs. Trois Campagnes es ont mis bien bas. L'eſtat déplo- able de l'Electeur de Baviere ne ſe çauroit exprimer. Tous ſes tréſors ont à ſec, toutes ſes Troupes ont ery en Allemagne & en Hongrie, & es reſtes qui ſont preſentement avec e Prince de Bade & en Savoye n'en euvent plus. Celles de l'Electeur de Brandebourg ne ſont guere mieux.

Le Siege de Bonn, la Bataille de Fleurus, & le Combat de la Cattoire les ont entierement ruinées, & presque tous ses Mousquetaires sont demeurez dans ce dernier choc. C'est une perte irreparable pour luy. Il ne reste que l'Electeur de Saxe, dont les Troupes sont bien fatiguées, d'estre venues trois années de suite perir de faim sur les bords du Rhin, & qui se font toûjours prier pendant neuf mois pour venir faire une Campagne de trois seulement. Elles ont mesme si souvent menacé de n'y plus revenir, qu'il est à croire qu'elles pourront bien tenir parole.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je ne voy pas que la Ligue ait encore un long secours à esperer de ces petits Souverains, & tu commences à m'embarrasser.

BENTING.

Elle en doit encore moins attendre du Duc de Savoye, qui en a luy-mesme un fort grand besoin. Il ne

y reſte que le quart de tous les Etats
u'il poſſedoit, & ce quart eſt obligé
e nourrir les Troupes de France &
'Eſpagne, les Allemandes & les Ita-
ennes, ainſi que les Suiſſes, en ſorte
ue toutes ces Troupes, hors celles
e France, manquent fort ſouvent de
ain, M. de Catinat ayant fait la re-
olte dans tout le Païs. D'ailleurs, les
llemans ſont moins venus pour ſe-
ourir ce Duc, que pour ſe ſaiſir du
Milanois, en cas que le Roy d'Eſpagne
ienne à mourir. La confuſion com-
ence à ſe mettre parmy les Troupes
e tant de differentes Nations, la Caiſſe
Militaire eſtant peu garnie, & les
ayeurs ſe trouvant trop épuiſez, pour
ire encore des avances, dont on eſt
Teuré de perdre, non ſeulement l'inte-
eſt, mais encore le principal. Voilà
eſtat où ſe trouve le Duc de Savoye,
ui ne touchant plus rien de ſes reve-
us, bien loin d'aſſiſter la Ligue, ſe
erra contraint de l'abandonner, ſi
le ne fait encore de plus grands ef-
orts pour le ſecourir.

LE PRINCE D'ORANGE.

J'ay de la peine à reconnoiſtre dans les peintures que tu me viens de faire, le party de la Ligue qui me paroiſſoit ſi formidable. J'y voy beaucoup de grands noms, mais peu de Princes en eſtat de ſupporter le fais de la guerre auſſi long-temps que la Hollande.

BENTING.

La Hollande a beaucoup plus fait que les autres, & c'eſt par cette raiſon qu'elle ſe trouve preſentement en eſtat de faire moins. Elle reſſemble à ceux qui devant bien-toſt faire banqueroute, affectent beaucoup de faſte, & n'oublient rien pour faire croire qu'ils ſont bien dans leurs affaires, ou pour mieux dire, elle reſſemble à une chandelle, dont la lueur eſt plus éclatante lors qu'elle eſt preſte à finir. Eh comment voulez-vous qu'un auſſi petit Pays que la Hollande, dont le Commerce eſt pour le moins diminué des deux tiers depuis prés de vingt années,

mées, puisse soutenir encore long-
mps une Guerre qui luy coute si
ner ? Son Armée de terre est seule
ssi considerable que celle de tous les
lliez ensemble. Sa nombreuse Flotte
evroit seule suffire pour épuiser un
petit Etat. Elle a esté obligée de
onner de l'argent à l'Empereur, &
Roy d'Espagne ; elle fournit tous
s mois de grosses sommes pour les
roupes qui sont en Piemond. Quand
s autres Alliez font quelques per-
es, elles ne sont reparées qu'avec
on argent. Il n'y a presque aucun
rince dans la Ligue qui n'en reçoive,
qui ne la menace à toute heure de
uitter si elle n'en donne. De vostre
ost é, vous en tirez d'elle tout autant
ue vous pouvez, & les Barbets ne
ubsistent qu'à ses dépens. Croyez-
ous aprés cela qu'un petit coin de
erre qui ne produit presque rien, à
ause de la quantité d'eaux qui la cou-
rent, puisse toûjours trouver de l'ar-
ent pour tant d'affamez, lors que

l'Eſpagne avec tous ſes Royaumes, toutes ſes Indes, & toutes ſes Mines d'or, loin de fournir la moindre ſomme à la Ligue, demande ſans ceſſe aux Hollandois, quoy qu'elle n'ait pas en Flandre ſix mille hommes en Campagne? Que répondez-vous à tout cela?

LE PRINCE D'ORANGE.

Mais toy-meſme, que répondrois-tu ſi tu eſtois en ma place?

BENTING.

J'avoüerois franchement des faits qu'on ne ſçauroit conteſter. Je ne vous parle point de beaucoup de petits Princes qui ne ſervent plus que de nombre à la Ligue, & que la France a traitez d'une maniere qui les a déja fait repentir d'y eſtre entrez. Enfin la Ligue a déja commencé à défiler. Le chemin eſt ouvert, & lors qu'un chemin a eſté trouvé, ceux qui l'ont frayé ſont bien-toſt ſuivis par beaucoup d'autres, & meſme on peut dire que ce chemin devient à la mode.

LE PRINCE D'ORANGE,

C'eſt ce qui me fait reſver.

BENTINC.

Le Roy de France eſt exempt de
reilles craintes. Il n'a pour Alliez
e ſes propres Sujets, & il n'appre-
nde point de s'en voir abandonné.
ne s'attend point à la bourſe des
rangers pour entretenir ſes Trou-
s, il eſt aſſeuré qu'il trouvera tou-
urs à remplir la ſienne. Il n'a plus
Domaines engagez comme pendant
Minorité. Il reçoit tous ſes reve-
s dans le temps qu'il les attend, &
ſme avant qu'il en ait beſoin. Je
us l'ay déja fait voir en vous diſant
e ſes fonds pour la guerre ſont tou-
rs faits une année avant qu'il ſoit
igé de s'en ſervir; & ce qu'il y a de
prenant, & de bien digne de voſtre
ention & de celle des Alliez, c'eſt
il ne s'eſt point paſſé d'année de-
s la guerre, qu'il n'ait eu de l'ar-
t de reſte, des fonds qu'il avoit de-
ez pour la Campagne du grand

nombre de ſes Troupes. Je ne voy pas qu'aprés cela, & tout ce que ie vous ay dit auparavant, la Ligue puiſſe tenir encore longtemps contre ce Monarque.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je voy tout ce que tu vois; mais comme la Ligue n'eſt faite que pour mes ſeuls intereſts, & que tant de Souverains n'ont les armes à la main, que pour empêcher que le Roy de France ne rétabliſſe le Roy Jacques, le temps que la Ligue durera, en ſera autant de gagné pour moy, Ainſi quelque délabrée qu'elle paroiſſe, ie dois chercher à l'entretenir, quand elle devroit cauſer la ruine de tous les Alliez, tant que les Princes Catholiques ſeront aſſez ſimples, & aimeront aſſez peu leur Religion, pour travailler à me maintenir à ſon deſavantage. Aprés qu'ils auront ouvert les yeux ſur ce qu'ils font de contraire à leurs intereſts, ou que l'impoſſibilité où ils ſe trouveront de ſoûtenir la guerre leur aura fait

ettre les armes bas, ie verray alors me tirer d'affaire comme ie pourray, je prendray mon party ſelon les oc-ırrences. J'auray du moins le plaiſir avoir regné, & d'avoir remply par là s deſirs que l'ambition m'a pû cau-r. Je me trouve dans les meſmes ſen-mens où eſtoit cette Princeſſe, qui ı ſouhaitant d'eſtre Femme de Ceſar, ſoit en parlant du bonheur des Sou-:rains, & de celuy qu'elle ſe figuroit ans la puiſſance abſoluë.

Ne duraſt il qu'un jour, ma gloire
eſt ſans ſeconde,
D'eſtre du moins un jour la Maiſtreſſe
du Monde.

BENTING.

Ces ſentimens eſtoient beaux pour ne perſonne qui vouloit monter au rône par une voye legitime, & ils e marquent pas moins de grandeur ame que d'ambition; mais les Uſur-ıteurs ne ſe piquent pas d'avoir une elle ame, pourveu qu'ils ayent une ande autorité; & quand leur regne

ſe termine ſur un échaffaut, comme il eſt arrivé à un nombre preſque infiny de ces Souverains paſſagers, il leur ſied mal de dire que leur gloire eſt ſans ſeconde, parce qu'ils ont eu l'avantage de regner.

LE PRINCE D'ORANGE.

Mais il me ſemble que nous nous écartons un peu de noſtre ſujet.

BENTING.

Rien n'eſt plus eſſentiel à voſtre Hiſtoire que ce que nous venons de dire, & vous aurez de la gloire d'avoir eu l'eſprit de mettre en mouvement tous les Princes de l'Europe contre leurs intereſts, leur gloire, & leur Religion, & de leur avoir fait épuiſer leurs forces & leur argent, ſans qu'ils ſçachent préciſément le but qu'ils ont eu en cherchant à maintenir un Uſurpateur, au lieu de repouſſer l'Ennemy du nom Chreſtien juſque dans ſa Capitale, ce qui leur eſtoit facile, en tournant leurs armes uniquement de ce coſté-là; mais nous aurons au-

rechoſe à dire avant que d'en venir à cet article, où la force de la verité nous a menez inſenſiblement. Nous vous avons laiſſé au berceau, il faut vous y aller retrouver, & voir de ſuite le reſte les principaux évenemens de voſtre vie, & tâcher en raiſonnant de ne point empieter ſur ceux qui les doivent ſuivre d'un peu loin.

LE PRINCE D'ORANGE.

Prens garde à ne te point échaper, ſi tu ne veux pas que je t'impoſe ſilence.

BENTING.

En 1653. deux ans & demy aprés que vous fuſtes né, les Hollandois ayant perdu l'Amiral Tromp, & veu leur Flotte défaite par les Anglois, envoyerent quatre Ambaſſadeurs à Londres pour traiter de la Paix avec Cromvvel. Ils eſtoient bien-aiſes de joüir de la commodité des Ports d'Angleterre, & de la liberté du Commerce, ſans lequel ils ont de la peine à ſubſiſter. Ils craignoient d'ailleurs

que cette cruelle Guerre ayant épuiſé leurs forces, les Eſpagnols, leurs anciens & ſecrets Ennemis, ne tiraſſent avantage de la foibleſſe où elle auroit pû les jetter s'ils l'euſſent continuée. Cromvvel voyant le pas que les Hollandois faiſoient pour avoir la Paix, fit traîner les choſes en longueur, afin de les faire condeſcendre au deſſein qu'il avoit fait d'unir la Republique de Hollande à celle d'Angleterre. Suivant ce projet, les deux Republiques ne devoient plus faire qu'un meſme Etat, qui auroit eſté gouverné par un Parlement ſouverain & libre, auquel les Provinces Unies auroient envoyé leurs Deputez, comme auroient fait les Provinces de la Grand' Bretagne. Cromvvel par un rafinement de politique, & pour mieux tromper les Hollandois, ou du moins pour les ébloüir, ſe ſervit du mot de *coagulation*, au lieu de celuy *d'incorporation* lors qu'il propoſa la choſe, & il le fit, parce qu'il auroit paru, s'il

euſt employé le mot d'incorporation, que l'Angleterre à laquelle il prétendoit incorporer la Hollande, euſt deu luy eſtre ſuperieure, & que le mot de coagulation marque plus d'égalité Il demanda en meſme temps en conſequence de cette union, *Que Vous & vos Deſcendans fuſſiez pour jamais mis hors d'eſtat d'aſpirer aux Dignitez, & aux emplois de vos Anceſtres, parce que c'eſtoit*, diſoit-il, *un dégré pour monter à la Souveraineté que voſtre Pere avoit recherchée à force ouverte, & qu'ainſi il eſtoit à craindre (le meſme ſang coulant dans vos veines) que pendant que les deux Republiques ſeroient unies, & ne formeroient qu'un Corps, voſtre ambition ne vinſt à le troubler en vous rendant Maiſtre de la Hollande, & peut-eſtre de l'Angleterre.* Cette propoſition fut le ſujet de beaucoup de Conferences. Les uns la goûterent, les autres la rejetterent, & ſi l'incorporation ne paſſa pas, l'obſtacle ne vint point du coſté de vos intereſts,

mais de la crainte qu'on eut qu'avec le temps, la Hollande ne devinſt trop dépendante de l'Angleterre. On examina la choſe de toutes les manieres, on peſa le bien & le mal qui en pourroient arriver, & l'on demeura perſuadé que les Deputez de Hollande n'auroient jamais aſſez de voix, pour l'emporter dans un Parlement ſur ce qu'auroient reſolu les Deputez d'Angleterre. Ainſi Cromvvel ne put venir à bout de vous faire faire tout le mal qu'il avoit imaginé, & qu'il vous auroit peut-eſtre fait s'il euſt vécu, comme s'il avoit preveu les troubles facheux que voſtre ambition devoit faire naiſtre en Angleterre.

LE PRINNCE D'ORANGE.

Il avoit raiſon de m'aprehender, puis qu'aſſeurement ſi j'euſſe eſté maiſtre un jour de faire agir à mon gré toutes les forces de Hollande, je les aurois fait tourner contre luy pour vanger la mort du Roy mon Grand-Pere.

BENTING.

Si l'on en peut juger par les ſuites, ous n'auriez travaillé que pour vous eul, & la maniere dont vous avez raité Jacques II. voſtre Beaupere que ous avez obligé de fuir, fait voir ue vous ne vous ſeriez guere mis n peine des Manes de Charles I. voſtre ayeul.

LE PRINCE D'ORANGE.

Comme ce pretexte auroit eſté utile mes entrepriſes, je l'aurois fait va- oir de la meſme ſorte que j'ay fait eluy de la Religion pour paſſer en ngleterre.

BENTING.

Vous avez beau dire ; on ne vous onnera jamais l'epithete de Pieux, omme on a fait a Enée.

LE PRINCE D'ORANGE.

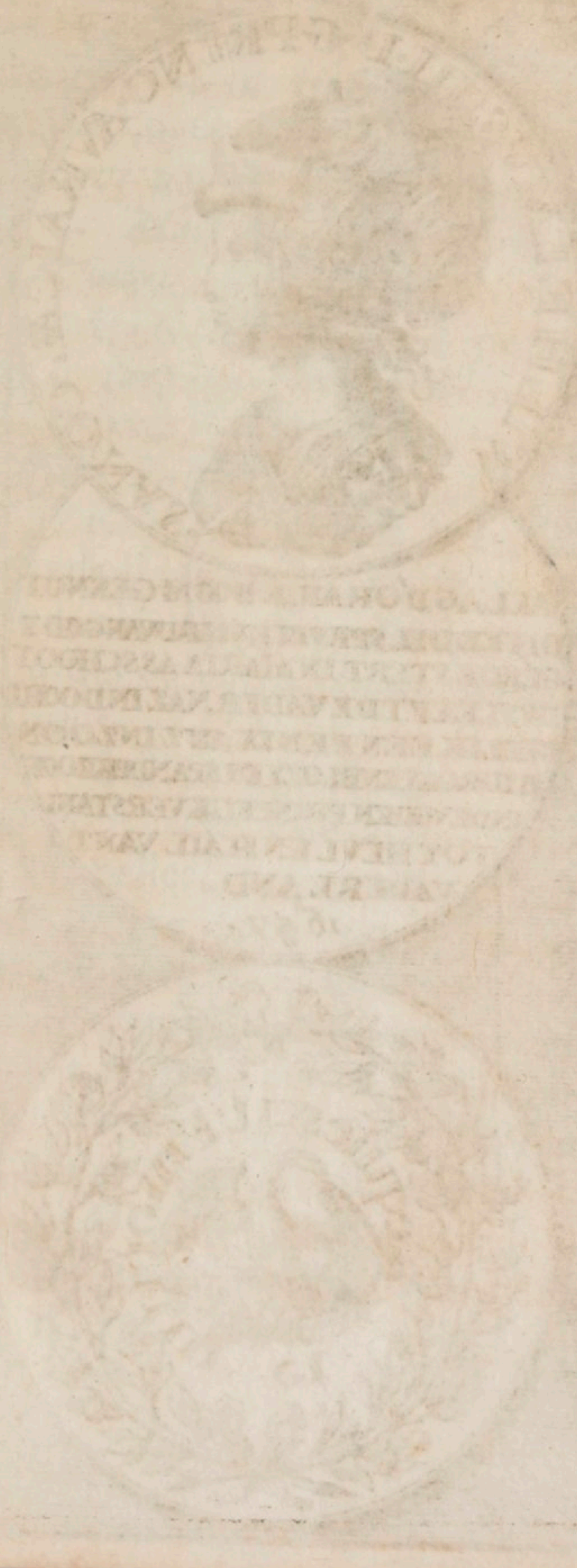
Laiſſons là les fables, & ne nous tachons qu'à la verité.

BENTING.

Ce ne ſera pas toute-fois en la

disant que nous embellirons vostre Histoire. Cromvvel n'ayant pû venir à bout de son projet d'union entre les deux Republiques, & ne voulant point commettre sa nouvelle dignité avec les Hollandois, dont la valeur luy paroissoit redoutable, conclut enfin la paix en 1654. Je ne rapporteray point les actions que vous fistes au Berceau, où vous ne tuastes point de Monstres comme Hercule. Ainsi je viens à ce qui se passa en 1657. Vous aviez environ six ans & demy en ce temps-là, & quoy que vostre nom fist alors tres-peu de bruit, & que les Etats eussent plus de soin de vous abaisser que de travailler à vostre élevation, vostre Famille, suivant l'usage de Hollande, fit battre deux ou trois Medailles, pour faire connoistre au reste de l'Europe qu'il y avoit un Prince d'Orange au monde. On vit donc le Portrait de Guillaume III. dont la face enfantine ne promettoit encore ny bien ny mal. On lisoit ces

paroles





ALLAGD'ORANIE BOOM GEKNOT
DITEE DEL SPRVITE, VIERD VAN GOD T
GEKOE STERT IN MARIA AS SCHOOT
DVS LEEFT DE VADER, NAZ IN DOORT
GELIK EEN FENIX, IN Z IN ZOON
HY GROEYEN BLOEYEN SPANDE KROON
IN DEVGDEN PRINCELIK VERSTAND
TOT HEVL EN HAIL VANT
VADERLAND.
1657.



I Doliuor se

paroles dans le revers. *Quoy que l'Oranger ſoit abbatu, ce noble rejetton a eſté conſervé par le ſoin de Dieu dans le ſein de Marie ; ainſi le Pere naiſt aprés ſa mort comme un Phenix dans ſon Fils. Qu'il croiſſe, qu'il fleuriſſe, & qu'il ſurpaſſe en vertu les plus grands Princes, à la gloire, & pour le ſalut de la Patrie.*

LE PRINCE D'ORANGE.

Les Medailles ont je ne ſçay quoy de grand qui frappe, & qui penetrant juſques à l'ame, porte aux grandes actions.

BENTING.

C'eſt pour cela que vous en avez fait de ſi belles, mais avez vous bien examiné le ſens de ce revers?

LE PRINCE D'ORANGE.

Je voy bien que l'Oranger abbatu marque la mort de mon Pere, & que je ſuis le rejetton que Dieu a conſervé dans le ventre de ma Mere.

BENTING.

Il me ſemble que cet, *ainſi le Pere*

naiſt aprés ſa mort comme un Phenix dans ſon Fils, ne devoit pas plaire à la Republique. Elle eſtoit mal ſatisfaite de la conduite du Pere; ſon ambition l'avoit porté à s'en vouloir rendre Souverain, & il avoit oſé en venir juſques à la force ouverte en aſſiegeant Amſterdam. Il eſtoit donc queſtion, pour ne donner aucun ſujet de plainte aux Etats, de leur faire entendre que le Fils prendroit une route toute contraire, & qu'on auroit ſoin de luy inſpirer des ſentimens plus moderez. Au lieu d'en uſer de cette ſorte, on affecte de faire voir à toute la Terre que le Pere doit revivre dans ce Fils, ce qui devoit vous faire haïr, loin de vous attirer l'amour des Peuples. Auſſi peut-être cela n'a-t'il pas peu contribué à vous éloigner des dignitez dont la poſſeſſion pouvoit eſtre fatale à la Republique, en vous fourniſſant des Armes pour tenter ce que voſtre Pere avoit manqué.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je n'aurois jamais ſouffert qu'on euſt ſrapé ces Médailles, ſi j'avois eſté en ge d'eſtre conſulté. Ce n'eſt qu'en diſſimulant que l'on peut venir à bout les grandes entrepriſes.

BENTING.

On eſtoit ſi enteſté de faire connoi-tre que vous deviez reſſembler à vo-tre Pere, qu'on fit fraper la meſme Medaille avec un autre revers. Il re-preſentoit *un Phenix ſur ſon bucher, au milieu d'une Couronne de deux bran-ches d'Oranger*; & l'on y liſoit ces pa-oles. *Il meurt, & il repoſe.*

LE PRINCE D'ORANGE.

Ce n'eſt que la meſme penſée re-patuë.

BENTING.

Elle fit impreſſion ſur les Etats, & es confirma dans la réſolution qu'ils voient priſe de ne permettre jamais que vous fuſſiez élevé aux Charges de os Anceſtres. C'eſtoit à ces meſmes Etats à prendre le ſoin de voſtre édu-

cation Ils s'en chargerent, & pour vous faire oublier qui vous eſtiez, ils ne vous donnerent d'abord qu'un Valet de chambre, dont les fonctions furent étenduës, puis qu'il vous ſervoit à la Chambre & à la Ville. Quelque temps aprés on augmenta voſtre Maiſon d'un Laquais, & l'on parla de vous faire inſtruire dans les belles lettres, mais cependant le but des Etats n'eſtoit pas de vous faire devenir un fort habile homme. Enfin aprés avoir bien examiné qui on mettroit auprés de vous, le choix tomba ſur le Sieur Chapuſeau, preſentement Gouverneur des Pages du Duc de Hanover.

LE PRINCE D'ORANGE.

Mon éducation n'eſt pas le bel endroit de ma vie.

BENTING.

Entre nous, il faut avouër que l'ignorance ne vous manque pas, & qu'à peine ſçavez-vous lire & écrire.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je ſuis toujours le premier à dire qu'un homme qui n'a point eu d'éducation, eſt fort ignorant dans ce qui s'appelle les belles lettres.

BENTING.

Vous ignorez bien d'autres choſes.

LE PRINCE D'ORANGE.

Ne ſçay-je pas mes affaires? C'eſt toujours beaucoup.

BENTING.

Le ſuccés démentiroit ceux qui ſoutien-
droient le contraire, mais outre qu'il faut voir
la fin de la Tragedie pour en bien juger, vous
peinez dix fois plus qu'un autre en travaillant,
& vous eſtes bien plus long, mais on ne
ſçauroit diſconvenir que ce que vous faites
ne ſoit aſſez bien. Vous avez toutes les peines
du monde à prendre une reſolution, & vous ne
vous déterminez que lors que le temps ne vous
permet plus d'eſtre incertain; ce qui ne peut
venir que de l'ignorance dans laquelle on a
pris plaiſir à vous élever, & ce qui vous em-
pêche de ſcavoir mille choſes neceſſaires à un
homme de voſtre rang, qui ſe preſenteroient
à voſtre imagination, lors que vous avez à
décider de quelque affaire importante, &
qui vous aideroient, non ſeulement à prendre
promptement voſtre party, mais encore à
n'en pas prendre un faux, comme il vous ar-
rive quelquefois.

LE PRINCE D'ORANGE.

Que veux-tu que j'y faſſe? Je ne me regle
point ſur le paſſé, puis que je l'ignore, mais
je prens des meſures ſur le preſent, & je les
prens les plus juſtes qu'il m'eſt poſſible.

BENTING.

Il ne faut pas eſtre fort habile homme pour
entendre ſes affaires; chacun les ſçait natu-
rellement. L'intereſt ouvre l'eſprit à tous les
hommes ſur ce qui les touche, & l'on ne voit
point de Payſan, quand il a un procés, qui

n'en ſçache mieux les difficultez que ſon Avocat.

LE PRINCE D'ORANGE.

Il ſemble que tu prens à tâche de diminuer mon merite de ce coſté-lá.

BENTING.

Je parle de l'homme en general, que la nature rend ſçavant dans toutes les choſes où ſon inclination le porte, ſans qu'il ait ſouvent rien appris qui les regarde, ny meſme qu'il ait un eſprit fort diſtingué. Celuy qui aime le jeu ſe rend habile joüeur, ſans que cette habileté luy faſſe venir l'eſprit. Un Plaideur devient ſçavant dans la chicane, un ambitieux, Machiaveliſte, & tout cela, par une routine de s'attacher ſans ceſſe à ce qui plaiſt, ſans que l'on ait d'ailleurs de merite, ny l'eſprit ouvert pour toutes les autres choſes. Ainſi vous ne devez pas préſumer que parce que voſtre ambition vous met ſur le Trône, on doive croire que vous ſoyez un fort habile homme. Vous ſçavez vous-meſme voſtre foible; vous ſçavez voſtre ignorance; vous ſçavez voſtre lenteur en toutes choſes, & que vous avez une avarice craſſe; mais pour cela, je vous le pardonne. On vous a fait élever ſi meſquinement, & vous avez ſi peu ſceu dans vos jeunes ans ce que c'eſt que manier de l'argent, que je ne m'étonne pas de l'avidité que vous témoignez pour en avoir, & de la peine que vous avez à vous en défaire. Aprés avoir mené une vie aſſez obſcure, ſans avoir touché

de grandes ſommes depuis 1654. juſques en 1667. il ſembloit qu'ayant atteint l'âge de dix-ſept ans, vous deviez commencer à faire quelque figure dans le monde. Vous pouviez à cet âge-là eſperer de monter aux dignitez de vos Anceſtres, puis que voſtre Pere qui n'eſtoit mort que ſept ans plus âgé, avoit fait tant de belles choſes avant ſa mort.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je ſçay ce que tu me veux dire; & tous mes ſens commencent à s'émouvoir.

BENTING.

En 1667. les Etats paſſerent un Edit, appellé *l'Edit perpetuel*, par lequel tous les Membres des Etats s'eſtoient engagez avec ſerment de ne vous propoſer jamais pour la Charge de Stathouder. Vous eſtiez obligé par cet Edit, non ſeulement de refuſer cette Charge, mais meſme de ne pas écouter ceux qui vous propoſeroient d'y penſer; ce que vous ſignâtes.

LE PRINCE D'ORANGE.

Leur orgueil eſtoit alors au plus haut point où il ait jamais eſté. Ils venoient de battre les Anglois, aprés les avoir eſté chercher juſque dans la Tamiſe. Ils avoient réuſſi dans la Ligue qu'ils avoient faite pour arreſter le progrés des armes de France, Ligue qui leur couta ſi cher en 1672. Enfin leur Commerce fleuriſſoit, & s'étendoit par tout où ils pouvoient ſouhaiter; ce qui les mit dans un tel aveuglement, qu'en 1668. ils firent fraper cette inſolente Medaille, qui a fait tant de bruit dans

l'Europe. On y voyoit une Femme representant la Hollande. Elle estoit appuyée contre un trophée, tenant d'une main une pique, au bout de laquelle estoit un chapeau, & de l'autre les Armes des Etats Generaux. Il y avoit des Vaisseaux dans le lointain. Le revers representoit une ceinture des Armes des Provinces Unies, dans laquelle estoit pour Inscription. *Aprés avoir asseuré les Loix, réformé les abus de la Religion, assisté, défendu, & reconcilié les Rois, rendu la liberté aux Mers, fait faire par la force des armes une Paix glorieuse, & rétably le repos dans l'Europe, les Etats des Provinces Unies ont fait fraper cette Medaille.*

LE PRINCE D'ORANGE.

Leur fierté est bien rabaissée depuis ce temps-là, leur commerce bien diminué, & leur bourse bien épuisée. Enfin ils me faisoient alors la loy, & ils sont presentement obligez de me regarder comme leur appuy, en attendant qu'ils me reconnoissent pour leur Souverain.

La Medaille qui represente le Prince d'Orange, doit regarder la page 286.

La Medaille qui represente la Hollande, doit regarder la page 293.



ASSERTIS.LEGIBUS.
EMENDATIS.SACRIS.
ADIVTIS.DEFFENSIS.
CONCILIATIS REGIBUS.
VINDICATA.MARIVM.LIBER-
TATE.PACE.EGREGIA.VIR-
TVTE.ARMORVM.PARTA
STABILITA.ORBIS.EVROPEI
QVIETE.
NVMISMA.HOC
S.F.B.C.F
CIↃ.IↃ.C.LXVIII.

I Dolivar fe



AFFAIRES DU TEMPS.

XI. PARTIE.

LE PRINCE D'ORANGE TRAVAILLANT à son Hiſtoire.

VII. ENTRETIEN.

ntenant les moyens dont ce Prince s'eſt ſervy pour ſe faire nommer Stadthouder.

A PARIS,
hez la Veuve MICHEL GUEROUT,
Galerie-neuve du Palais,
au Dauphin.

M. DC. XCI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Liſte des Ouvrages ſur les Affaires du Temps.

Dix volumes qui ſe vendent 15. livres.

Les Plaintes de l'Europe contre le Prince d'Orange.

I. ENTRETIEN.

II. ENTRETIEN.

III. ENTRETIEN.

Le Prince d'Orange travaillant à ſon Hiſtoire

IV. ENTRETIEN.

V. ENTRETIEN.

Contenant les circonſtances de la mort de Barneveld, par rapport aux Affaires du Temps.

VI. ENTRETIEN.

Contenant les premieres années de la vie du Prince d'Orange,

VII. ENTRETIEN,

Contenant les moyens dont ce Prince s'eſt ſervy pour ſe faire nommer Stadthouder.

On donnera le quinze de chaque mois un Entretien ſur les Affaires du Temps.

AVIS.

CE VII. Entretien finira la onziéme Partie des Affaires du Temps, & pour la commodité de ceux qui en ont les dix premieres, on les mettra tout en un seul volume, qu'on donnera relié en veau, pour quarante sols. On y trouvera onze Planches de Médailles avec leurs revers, & dont l'une en contient huit. Ce ne sont point des Medailles faites à plaisir, comme beaucoup que le Public a vû gravées. Elles ont esté frapées veritablement dans les temps qu'on a marquez. Tous les Faits que l'on rapporte dans ces sept Entretiens sont historiques, & ceux qui les voudront lire, seront aisé-

ment perſuadez qne l'on n'a rien inventé pour ſe donner de belle matiere ſur quoy exercer ſes raiſonnemens.

AFFAIRES DU TEMPS.

XI. PARTIE.

Le Prince d'Orange travaillant à ſon Hiſtoire.

VII. ENTRETIEN.

BENTING.

IL me ſemble que nous en ſommes demeurez à l'article de voſtre Education. La digreſſion que nous avons faite n'a eſté que pour parler de la glorieuſe ſituation où ſe trouvoient les Provinces Unies ſix années avant vo-

ſtre élevation aux Charges & aux Di
gnitez de vos Anceſtres.

LE PRINCE D'ORANGE.

Ils ne ſçavoient pas qu'un homm
qu'ils avoient pris le ſoin de faire
mal inſtruire, les gouverneroit un jou
avec une autorité ſouveraine.

BENTING.

Une des choſes qui vous a eſté l
plus utile, c'eſt que vous avez ſce
que vous ne ſçaviez rien. Cela vous
empêché de faire une infinité de fau
pas auſquels les ignorans ſont ſujets
& de dire autant de ſottiſes que l'o
en entend de beaucoup de grand
parleurs.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je me ſuis toujours tenu ſur me
gardes. J'ay peu parlé, de crainte d
mal parler, & je me ſuis tellemen
accoutumé au ſilence, que bien ſou
vent j'ay de la peine à le rompre.

BENTING.

Quand on ne parle pas, il eſt aſſe
ordinaire de rêver, & voſtre ſilenc

donné lieu à de profondes medita-
ons, auſquelles vous devez peut-eſtre
ut ce que vous eſtes aujourd'huy

LE PRINCE D'ORANGE.

Je ne rappelle jamais ſans étonne-
nent tout ce que j'ay fait pour m'éle-
er, tant je paroiſſois, peu d'années
uparavant, éloigné de la ſituation où
e me trouve. Lors que le grand cre-
it de la Province de Hollande fit par-
ager l'autorité du feu Prince mon
ere entre pluſieurs Magiſtrats de
Etat, ceux des Villes ſe firent don-
er l'élection de leurs propres Magiſ-
rats. Les Etats Provinciaux voulurent
voir la diſpoſition de toutes les Char-
es & des Troupes qu'ils payoient, &
es Etats Generaux diſpoſoient du
ommandement des Armées, en le
lonnant à des Officiers qui eſtoient
leurs gages, & qu'ils ſubſtituoient
& changeoient toutes les fois qu'ils le
rouvoient à propos.

LE PRINCE D'ORANGE.

Cela faiſoit trouver de grandes dif-

ficultez à vous élever à la Charge de vos Anceſtres. Il vous eſtoit impoſſible d'avoir de l'autorité qu'en affoblissant celle des Etats. Vos revenus ne pouvoient s'accroiſtre, à moins que les leurs diminuaſſent, & quand il y va ainſi de la gloire & de l'intereſt, il eſt difficile de venir à bout de l'eſprit des hommes. Ce ſont deux choſes ſur leſquelles il y en a peu qui ſoient traitables.

Le Prince d'Orange,

En ſongeant à leur intereſt particulier, ils avoient oublié la politique, & fait une faute qui les devoit perdre un jour, ainſi qu'il eſt arrivé. Aprés la Paix de Munſter, ils crurent qu'ils ne devoient plus rien craindre, puis que l'Eſpagne les avoit reconnus pour Souverains, & s'imaginant alors qu'ils pouvoient plûtoſt donner la loy que la recevoir de perſonne, ils caſſerent la pluſpart des vieilles Troupes Etrangeres, & des Officiers experimentez, qui avoient cauſé tant de gloire à leur

ays, dans la penſée que le moyen le lus aſſeuré de ſe delivrer pour jamais le la ſervitude dont ils croyoient eſtre nenacez, eſtoit d'oſter à mon Pere le outien de ſa pretenduë domination, n reformant les Troupes qui le regardoient comme leur Maiſtre, qui uy avoient preſté ſerment, & qui luy eſtoient ſi devoüées ; que ſon Grand-Oncle Maurice s'eſtoit ſervy d'eux our donner atteinte à leur liberté, qui uroit eſté perdue, ſans la ruine des Princes Proteſtans d'Allemagne, qui rriva fort heureuſement pour leur ſalut.

BENTING.

J'avouë qu'ils ont eu tort de s'eſtre défaits de leurs meilleures Troupes, & qu'ils ſe ſont expoſez par là au malheur qu'il leur a fallu eſſuyer depuis ; mais tant qu'a duré la Paix, & qu'ils ſont demeurez unis, & reſolus à ne vous point élever, tout voſtre ſçavoir faire n'a point eu d'effet.

LE PRINCE D'ORANGE.

Eh, comment pendant la Paix aurois-je pû forcer ceux dont l'Espagne avoit rendu l'orgueil insupportable en les reconnoissant Souverains, par la Paix de Munster ; & qui non seulement avoient eu l'avantage de resister presque pendant un siecle entier à cette formidable Puissance, mais qui en 1667. avoient fait une Ligue avec l'Angleterre & la Suede pour arrester les progrés du Roy de France en Flandre. Il falloit de la guerre pour avancer mes affaires, & de la guerre qui leur causast de grands embarras. Ils en ont été accablez selon mes souhaits, & j'ay mis en usage pour cela toutes les ruses dont mon esprit a été capable. L'Etat a vû former un orage, & l'a vu prest à crever sur luy, sans qu'il ait peu s'en mettre à couvert. Les Foudres se sont fait entendre, & sont tombez en plusieurs endroits en mesme temps. Le Peuple timide a crié tumultuairement au secours. Il s'est at-

aché à tout ce qui s'eſt preſenté comme des gens qui ſe noyent. J'ay fait agir ſous main ma Cabale ; je me ſuis preſenté d'un air ſoumis & ſans exiger aucune choſe, & ce Peuple s'eſt etté entre mes bras. Ainſi les Conqueſtes qu'on fit en 1672. ſur la Hollande, ſont cauſe que je me trouve aujourd'huy dans une ſituation ſi avantageuſe, qu'il ne me reſte plus à ſouhaiter que le nom de Souverain de Hollande.

BENTING.

Vous aviez beſoin que la fierté & le procedé irregulier des Hollandois leur attiraſſent la France & l'Angleterre, en ſorte qu'ils puſſent eſtre battus. Sans cela voſtre nom n'auroit guere fait de bruit, & l'on peut dire que vous eſtes un Enfant du deſordre, puiſque vous devez à ce deſordre tout ce que vous eſtes aujourd'huy.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je ne pouvois manquer de me voir élever aux dignitez qu'ont poſſedées

mes Ayeux. Le sang de Bourbon & de Stuard coule dans mes veines, & les Rois de France, & d'Angleterre qui avoient souvent recommandé mes interests aux Etats, leur auroient peut-estre fait un jour la guerre, pour les obliger à me mettre au rang où l'on m'a veu parvenir.

BENTING.

Pouviez-vous avoir cette pensée, & en user aussi mal que vous avez fait avec ces deux Souverains?

LE PRINCE D'ORANGE.

La Politique ne considere ny le devoir, ny la Justice, & quand un Ambitieux s'est une fois resolu à la suivre, il ne doit point balancer à luy faire tous les sacrifices qu'elle luy demande. A l'égard des dehors, chacun en garde selon qu'il est capable de dissimuler. On paroist sincere pendant qu'on met toute son application à fourber. On est devot sans religion, & l'on couvre de toutes les vertus necessaires & ebloüissantes, tous les crimes qui peuvent mener au Trone.

BENTING.

C'eſt un perſonnage que vous joüez arfaitement. La diſſimulation vous eſt naturelle, que vous ne vous contrai-nez point.

LE PRINCE D'ORANGE.

Auſſi tu dois avouër que je ſuis venu bout par là de tous mes deſſeins. La iſſimulation eſt neceſſaire, & pour egner, & en regnant.

BENTING.

Le Sr Aubery a fait voir dans ſes Me-noires pour ſervir à l'Hiſtoire de Hol-ande, qu'il connoiſſoit parfaitement oſtre caractere. Cét habile Hiſtorien it en parlant de vous, *Il a ſouffert avec ne profonde diſſimulation les injures du arty de Barneved reſuſcité dans les per-onnes de Mrs de Vicht, attendant avec ne patience plus grande encore que celle le ſon Biſayeul le grand Prince Guil-aume, les temps propres, & les occa-ions favorables de ſon retabliſſement, ar ayant eſté privé par un Arreſt ſo-emnel de toutes les Charges de ſa Mai-*

ſon aprés la mort precipitée de ſon Pere, il y fut retably au commencement de cette derniere Guerre, par une Ordonnance contraire.

LE PRINCE D'ORANGE.

Qui ne ſçait pas diſſimuler, ne ſçait pas regner.

BENTING.

Il y a de pluſieurs ſortes de diſſimulations. Un Prince peut feindre d'ignorer mille choſes dont la politique ne veut pas qu'il ſe reſſente, ou du moins qu'il ſe reſſente ſi-toſt. Il eſt auſſi quelquefois apropos qu'il diſſimule, pour découvrir plus à fond des choſes dont il luy eſt important de ſçavoir la ſuite, & quelque fois auſſi par ce qu'il ſe perdroit s'il paroiſſoit mieux inſtruit. Il y a mille autres raiſons qui doivent engager un Prince à ne pas découvrir tout ce qu'il penſe, & tout ce qu'il ſçait, mais rien ne l'oblige à outrer la diſſimulation, en accablant de careſſes & d'embraſſades ceux qu'il a deſſein de ſacrifier. Il ſuffit qu'il

eur faſſe auſſi bonne mine qu'aux au-
tres, auſquels il ne veut point de mal.
Voicy un exemple de cette diſſimula-
tion traîtreſſe, qui doit vous faire con-
noiſtre, ſi vous y faites reflexion,
juſqu'à quel excés de perfidie vous
eſtes capable de faire aller le deguiſe-
ment. Vous entreteniez un jour le
Marechal d'Eſtrades, Ambaſſadeur de
France, dans un lieu, où l'on attendoit
les de Vich pour diſner. Vous le
priâtes d'avoir toûjours ſoin d'appuyer
vos intereſts auprés des Etats de la part
du Roy ſon Maiſtre, & de bien re-
mercier ce Monarque, des grandes
bontez qu'il avoit pour vous. Vous luy
dites *que vous n'aviez point de plus*
grands Ennemis que les de Vich, qu'ils
s'oppoſoient à voſtre elevation, & que
vous les haiſſiez avec autant de fureur,
qu'ils prenoient de ſoin de vous eloigner
des Charges que vos Anceſtres avoient
poſſedées. Le Penſionnaire de Vich
étant entré lors que vous eſtiez le plus
animé à parler contre luy, vous vous

jettâtes à ſon col; vous le ſerraſtes avec des embraſſemens qui faiſoient paroître une vive tendreſſe, & en l'apellant voſtre Pere, vous le montrâtes à Mr d'Eſtrades. Vous luy dites *que vous aviez toutes les obligations imaginables à ce grand homme, qu'il vous regardoit en fils; qu'il prenoit ſoin de vos intereſts, & que vous ne doutiez point que par ſon moyen, vous ne fuſſiez bien-toſt élevé à toutes les Dignitez que l'on avoit veuës dans voſtre Maiſon.*

LE PRINCE D'ORANGE.

J'avois beau l'embraſſer, il eſtoit inſenſible à mes careſſes, & inflexible à mes prieres.

BENTING.

C'eſt qu'il vous connoiſſoit parfaitement, qu'il aimoit l'Etat, & que ſçachant ce qu'il auroit à ſoufrir ſi vous aviez part un jour au gouvernement, il craignoit de voir voſtre ambition en état d'agir, & ne vouloit pas travailler à vous mettre les armes à la main, pour

our executer en vous rendant Souve-
ain ce que voſtre Pere avoit inutile-
ent tenté. Mais achevons de parcou-
ir les incidens de voſtre vie, & nous
errons comment ce malheureux Pen-
onnaire a été la Victime de voſtre
eſſentiment & de voſtre ambition.

LE PRINCE D'ORANGE.

Nous aurons un peu de peine à trou-
er des couleurs propres pour bien
ortir de cet article-là dans mon Hi-
toire.

BENTING.

Pourquoy ? Vous paſſerez pour
rand & habile politique. N'eſt-ce pas
ar là que vous pretendez eſtre diſtin-
ué ?

LE PRINCE D'ORANGE.

Il eſt vray, mais quand il s'agit de
rimes auſſi remarquables, il faut tour-
ier ces endroits là d'une maniere, que
ion ſeulement les Politiques qui ne
ont pas ſcrupuleux, qui approuvent
& qui aiment ces ſortes de crimes,
puiſſent connoiſtre que j'ay eſté aſſez

hardy pour les entreprendre, & assez hab le pour les faire réussir, mais que ceux à qui la moindre idée du crime donne de l'horreur, ne puissent estre persuadez que j'aye commis des attentats si horribles.

BENTING.

On a beau faire; nos Descendans apprennent toujours la verité, & quelque soin que l'on prenne de la déguiser, elle trouve une infinité d'endroits pour se montrer à ceux qui la cherchent.

LE PRINCE D'ORANGE.

Quand les Historiens se contredisent dans ce qu'ils rapportent, la verité ne sçauroit jamais estre éclaircie, & chacun les croit selon qu'il est naturellement porté à croire le bien, ou le mal; c'est à dire, que ceux qui seroient capables de commettre les mêmes crimes dont on accuse les Princes, ajoûtent foy aisément à ce que l'on dit contre eux, & que les autres qui gardent plus de reserve en jugeant toujours

vorablement de leur prochain, im-
utent à la calomnie ce qui eſt ſouvent
ne pure verité.

BENTING.

J'ay peur que ce qui vous regardera
e paroiſſe point douteux ; mais pour-
ivons. Vous euſtes de grandes mor-
fications en 1667. Vous viſtes vos
nnemis proſperer. J'appelle vos En-
emis, ceux qu'on voyoit contre
ous dans le party de l'Etat. De Vith
ourguemeſtre de Dortrecht, qui re-
eſentoit le Corps de l'Etat ſur la
lote, rendit compte de tout ce qui
eſtoit paſſé, & comme on fut ſatis-
it de ſa conduite, on reſolut de le
galer d'une Coupe d'or maſſif, ſur
quelle on graveroit les principaux
xploits qui s'eſtoient faits prés de
hatam en Angleterre, l'embraſe-
ent des Vaiſſeaux Anglois ſur la Ri-
ere de Rocheſter, & la priſe de
ſle de Schapey.

LE PRINCE D'ORANGE.

'avouë que plus on faiſoit d'hon-

neur à cette Famille, plus je ſentois d
haine pour elle, & que dés ce temp
là, je fis une forte reſolution de l
perdre.

BENTING.

Elle avoit alors le deſſus, & ſi vou
n'aviez pas répandu ſon ſang, l'Eta
ſeroit plus tranquille qu'il n'eſt, &
moins epuiſé d'hommes & d'argent.

LE PRINCE D'ORANGE.

J'aurois de la peine à le gouverner
& ſerois moins abſolu, s'il s'eſtoit p
rendre plus puiſſant.

BENTING.

Il doit regreter l'heureuſe ſituatio
où il ſe trouvoit en ce temps là, lor
qu'il jouiſſoit ſeul de toute la Souve
raineté, & qu'il regorgeoit de bien
& d'honneur. Ce fut alors qu'on vi
paroiſtre contre vous un Edit, appel
lé *l'Edit perpetuel.*

LE PRINCE D'ORANGE.

Tout mon ſang s'emeut lors que j'
penſe, mais j'ay du moins la ſatisfa
ction de m'eſtre vangé des Auteurs d

cet Edit, qui m'a fait ſouffrir cruellement juſqu'en 1672.

BENTING.

Il ſembloit que cet Edit devoit ſubſiſter eternellement, & que nous ne devions jamais voir de Stadthouder en Hollande, puiſque les Etats s'eſtoient engagez par un Serment ſolemnel à n'en plus faire, & qu'ils vous avoient non ſeulement engagé au même ſerment, mais même à ne jamais accepter l'offre de cette Charge, en cas que l'on propoſaſt de vous elire.

LE PRINCE D'ORANGE.

J'ay eſté relevé de ce Serment d'une maniere qui a fait aſſez d'eclat.

BENTING.

Nous en parlerons incontinent. Comme vous n'avez eſté Stadthouder qu'en 1672. voſtre vie a été bien obſcure pendant ces cinq ou ſix années. Lors qu'en 1668. vous eûtes atteint l'âge de 18. ans, on vous declara à Middelbourg, premier Noble de Zelande, & Preſident de cette Province.

LE PRINCE D'ORANGE.

Non seulement c'estoit peu pour satisfaire mon ambition, mais ces dignitez me mortifioient beaucoup, puis qu'il paroissoit par là qu'on avoit dessein d'observer inviolablement l'Edit perpetuel, par lequel on avoit resolu de ne donner jamais de Stadthouder à la Hollande, & qu'il n'estoit point necessaire que je passasse par ces degrez pour y parvenir, pouvant monter tout d'un coup aux Charges de mes Ancêtres, comme par Heritage, si les de Vvich n'eussent point representé, qu'il y alloit de la gloire, & de la tranquillité des Etats de se gouverner eux-mêmes.

BENTING.

En l'année 1670. à la sollicitation du Roy d'Angleterre, l'on vous introduisit au Conseil d'Etat aprés de longues difficultez & plusieurs Assemblées, où il y eut de grandes contestations. Vous vous souvenez que la chose ne passa qu'à condition que vous

n'auriez point de voix dans les affaires qui vous regarderoient ny dans celles de vos Alliez ; que vous ne seriez élu Mestre de Camp, & Capitaine General que pour une Campagne, & que cette election ne se feroit que par un consentement unanime, ce qui arrive rarement dans toutes les choses qui se décident à la pluralité des voix. Ainsi, quoy qu'on vous eust fait sortir de l'obscurité, vostre autorité n'en estoit guere plus grande, & l'on vous donna seulement un nom pour vous amuser.

LE PRINCE D'ORANGE.

J'ay eu tout le temps qu'il me falloit pour bien mediter sur mes malheurs, mais ceux qui en ont esté cause ont dû trouver beaucoup d'amertume dans le fruit de mes meditations. Ce qu'on fit pour moy en ce temps-là n'estoit qu'en consideration du Roy d'Angleterre, dont on apprehendoit les armes. On prit de grands soins pour affoiblir ma voix, & la rendre

inutile, & l'on estoit bien plus seur de moy lors qu'on me tenoit enfermé dans un Conseil où je n'avois nulle autorité, que si j'eusse esté ailleurs à faire des cabales qui auroient plus causé d'inquietude à mes Ennemis, que ma presence ne leur en donnoit dans un lieu où ils me voyoient sans aucun credit, & où leur experience, leur âge, & le zele qu'ils faisoient paroistre pour la Patrie, les rendoient maistres absolus de toutes les décisions.

BENTING.

Cependant en 1671. vous fustes destiné pour estre General.

LE PRINCE D'ORANGE.

Autre dignité pour mortifier mon ambition. Ce commandement qui ne me donnoit aucun pouvoir sur les Troupes, m'abaissoit plus qu'il ne m'élevoit, puis qu'il me mettoit dans une entiere dépendance. De fiers Marchands qui se regardoient alors comme les Arbitres des Rois, me

conſideroient comme un homme à leurs gages, qu'ils pouvoient dépoſer le lendemain.

BENTING.

Paſſons à voſtre heureuſe année, à cette année ſi remplie d'évenemens, qui reduiſit la Hollande à ne pouvoir eſtre remiſe de plus d'un ſiecle des maux qu'elle a ſoufferts, & dont les cruels malheurs ſervirent à voſtre triomphe.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je commençay alors à joüir du fruit de mes intrigues, & mes cabales donnerent bien de la beſogne à mes Ennemis dés le commencement de cette année-là, & leur firent enfin perdre terre.

BENTING.

Ils y ont auſſi perdu la vie.

LE PRINCE D'ORANGE.

Aprés les avoir étudiez longtemps pendant mon ſilence, m'eſtre fait des Creatures, & avoir travaillé pour attirer des affaires à l'Etat, afin qu'il

cruſt avoir beſoin de moy pour en ſortir, ma fortune commença à changer de face.

BENTING.

Elle vous a ſervi avec chaleur, & pendant tout le cours de cette année-là, elle vous fut auſſi favorable qu'elle ſe montra contraire à l'Etat. Les Etats de Hollande & de Veſtfriſe vous donnerent une penſion. Il y eut de grandes conteſtations pour la Charge de Capitaine General, & ceux de voſtre party l'emporterent pour vous. Il eſt vray que voſtre pouvoir fut limité, mais vous ſceuſtes bien-toſt l'étendre. Le Roy d'Angleterre qui s'eſtoit employé pour vous, fit remercier les Etats de ce qu'ils avoient commencé à faire en voſtre faveur.

LE PRINCE D'ORANGE.

C'eſt à luy que j'ay l'obligation de tout ce que je ſuis aujourd'huy en Hollande.

BENTING.

Paſſons à l'arrivée du Roy de Fran-

ce, & de ſes formidables Armées ſur les Terres des Provinces Unies. Leurs conqueſtes furent ſi rapides, & en ſi grand nombre, que pour en arrêter le cours, on réſolut d'envoyer trois Députez à ce Prince pour parler de Paix, dont eſtoient les Sieurs Grotius & d'Odick. Le Roy Tres-Chreſtien fit ſes propoſitions. Ces Députez revinrent, & retournerent auprés de Sa Majeſté pour accommoder les affaires. Ce fut alors que vos Partiſans les voyant en bon train, leverent le maſque. Ils publierent ſuivant vos inſtructions, que les conditions eſtoient exorbitantes. Les Peuples, quoy qu'ils ignoraſſent en quoy elles conſiſtoient, ſe ſouleverent contre cette Paix. Ceux de Zelande que vous aviez gagnez, & ſur qui vous aviez tout pouvoir, deſavoüerent tout ce que leurs Députez pouvoient avoir déja fait en faveur de la Paix, & ne ſe contentant pas de cela, ils écrivirent à toutes les Provinces, pour les empêcher de donnet les mains à aucun accommodement.

LE PRINCE D'ORANGE.

Sans cela, je n'aurois jamais eſté Stadthouder.

BENTING.

Et ſans cela, la Hollande ſeroit encore auſſi floriſſante qu'elle eſtoit en ce temps-là, & joüiroit d'un nombre infiny de millions qu'elle n'a point aujourd'huy.

LE PRINCE D'ORANGE.

Il eſt vray, mais moy, je ne joüirois de rien.

BENTING.

Cependant vous fuſtes cauſe que pour ajoûter de nouveaux maux à ceux que voſtre Patrie ſouffroit déja, on mit tout le Pays ſous l'eau, tant en Hollande qu'en Friſe.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je m'en conſolois, parce que ſa ruine devoit cauſer ma grandeur.

BENTING.

Trois Preſidens, dont l'un eſtoit du Grand Conſeil, l'autre de la Cour, & le troiſiéme, de la Chambre des Comptes

Comptes, demanderent alors au Pensionnaire de VVich ce qu'on pourroit faire pour empêcher la perte de l'Etat. Il leur répondit, *qu'il ne sçavoit quel conseil leur donner, mais qu'à son avis, le meilleur moien qu'il y avoit, c'estoit de faire au plûtost une Paix avec l'Ennemi, aux meilleures conditions qu'il seroit possible.*

LE PRINCE D'ORANGE.

Je fis bien valoir ces paroles-là, & je m'en servis pour exciter le peuple contre luy. Je dis qu'il trahissoit la Nation; qu'il estoit d'intelligence avec les François, & les peuples ayant dés lors commencé à le regarder comme un Traistre, les impressions desavantageuses qu'ils prirent de luy, furent dans la suite cause de sa mort.

BENTING.

Les coups que vous portez dés qu'il s'agit de perdre quelqu'un, ne manquent pas de produire l'effet que vous souhaitez, & jamais homme n'a esté plus habile pour faire du mal à son pro-

chain, ou pour luy en procurer. A peine euſtes-vous trouvé moyen d'animer le Peuple contre les de VVich, qu'on voulut aſſaſſiner le Penſionnaire qui ſe retiroit chez luy, aprés eſtre ſorty fort tard de l'Aſſemblée des Etats de Hollande. Voicy une copie de ce qu'il leur écrivit le lendemain. Je l'ay miſe à part pour vous la montrer, l'ayant fait faire ſur l'Original.

Meſſieurs. Hier au ſoir entre onze & douze heures, comme je me retirois à mon logis aprés eſtre ſorty de voſtre Aſſemblée, une certaine perſonne que je ne connois point, arracha le Flambeau des mains de mon Serviteur qui marchoit devant moy, & l'ayant éteint & jetté à quelques pas de luy, il y eut quatre hommes qui m'attaquerent en meſme temps avec les Epées nuës auprés du lieu où l'on fait Juſtice, leſquels ſans dire une ſeule parole, me porterent premierement pluſieurs coups avec beaucoup d'animoſité, & finalement me donnerent un coup dans le col, & m'étant deffendu

quelque temps contre eux, je tombay enfin à terre, ſi bien que j'ay receu une grande contuſion avec une bleſſure à la teſte, aprés quoy m'eſtant relevé ils ſe ſont tous enfuis, croiant avoir accompli leur deſſein, & toutefois ils ne m'ont fait que deux bleſſures, à ſçavoir l'une au coſté droit entre la cinquiéme & ſixieme coſte, & l'autre par derriere auprés de la jointure de l'épaule gauche, outre ce que j'ay déja dit qu'ils m'avoient fait au cou & à la teſte. Les Medecins Van der ſtraten & Helvetius, comme auſſi les deux Chirurgiens appellez de Vvilde qui m'ont panſé & viſité, jugent que pas une deſdites playes n'eſt encore dangereuſe, ſi bien que j'ay tout ſujet de louër Dieu que cette rencontre n'a pas eſté plus funeſte pour moy. Mais d'autant que je ne ſuis pas en état de faire les fonctions de ma Charge auprés de vous, je vous ſuplie tres-humblement de m'en diſpenſer juſqu'à ce que je ſois capable de m'en acquiter; ſur quoy priant Dieu qu'il lui plaiſe de benir extraordi-

nairement le gouvernement de Vos Grandeurs en ces temps facheux & difficiles. Je demeure, &c.

LE PRINCE D'ORANGE.

Ceux qui ont voulu assassiner ce Pensionnaire ont esté executez, & ils ne m'ont point chargé.

BENTING.

Vous en eustes grande peur, & vous employastes toutes sortes de moyens pour faire accommoder cette affaire. Mais si vous aviez perdu le Pensionnaire dans l'esprit du Public, il ne l'étoit pas dans celuy de la plus-part de ceux qui gouvernoient l'Etat. Je dis la plus-part, car vous y aviez déja fait quelques creatures.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je croy bien que les impressions que j'avois fait prendre au Peuple contre ce Pensionnaire, avoient excité ces Assassins, mais je n'avois nulle part à leur complot, & je ne puis tout au plus qu'avoir esté une cause indirecte de la resolution qu'ils prirent.

BENTING.

Il ne falloit rien alors de plus, & il n'eſtoit pas neceſſaire que vous agiſſiez, puis qu'on vous ſervoit ſi bien.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je te ſuis trop bien connu pour te nier que j'en aye eſté fâché. On me faiſoit plaiſir de vouloir me delivrer du plus mortel de mes ennemis, & qui s'oppoſoit à mon élevation avec une opiniâtreté, qui m'a obligé de faire ce que j'ay fait contre luy.

BENTING.

Ce que vous avez fait depuis contre d'autres qui vous touchoient de plus prés, fait connoiſtre que s'il avoit fallu vous en défaire vous-même pour venir à bout de vos deſſeins, vous vous y ſeriez reſolu fort aiſément.

LE PRINCE D'ORANGE.

Laiſſons cela, & revenons aux Aſſaſſins. Ils dirent dans la confeſſion qu'ils firent de leur crime, *qu'eſtant ſortis à dix heures & demie du ſoir, ils*

virent qu'il y avoit encore de la lumiere dans la chambre des Etats de Hollande, & que l'un d'eux dit que les Etats étoient encore assemblez, & que partant le Pensionnaire Vicht y estoit encore, l'apellant Traistre & Perfide à sa Patrie, & ajoutant qu'il falloit lui ôter la vie, ce qu'ayant resolu, ils jetterent au sort à qui donneroit le premier coup.

BENTING.

Je demeure d'acord de cette déposition, & qu'ils pouvoient n'avoir esté animez, que parce qu'effectivement ils le croyoient aussi traistre à la Patrie, que vous l'aviez fait publier dans toute la Hollande par vos Emissaires. Peut-estre aussi que vous les aviez engagez à cet assassinat, & qu'ils eurent assez de pouvoir sur eux-mêmes pour s'empêcher de vous accuser, soit qu'ils esperassent leur grace, ou pour quelque autre consideration. Quoy qu'il en soit, vous estes assez habile pour avoir trouvé moyen d'empescher qu'ils ne parlassent. Le temps éclair-

cira cette verité, mais qu'il l'éclairciſſe ou non, il eſt certain que vous n'avez cherché à perdre les de VVich dans l'eſprit des Peuples, qu'à deſſein de les irriter tellement contre eux, qu'ils les ſacrifiaſſent un jour comme ils ont fait. Ou publia pour cela que la Republique eſtoit perduë ſi elle faiſoit la Paix; mais elle eſtoit ſauvée au contraire, & vous auriez eſté perdu, vous, parce que vous ne ſeriez jamais parvenu aux Charges, qui vous donnent le pouvoir dont vous abuſez, & qui font que vous la gouvernez avec une autorité arbitraire. Elle s'étoit bien trouvée de l'Alliance du Roy Tres-Chreſtien, & ſi elle n'avoit point cherché à le deſobliger par la Triple Alliance qu'elle fit contre ce Prince, elle ſeroit encore auſſi floriſſante, qu'elle eſtoit avant qu'il luy eût declaré la guerre.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je ne diſconviens point de cela; mais comme en ſe liguant contre la

France, elle avoit commencé à faire de faux pas prejudiciables à ſes intereſts, je luy en ay fait faire de nouveaux en faveur des miens, en l'empêchant de conclure une Paix qui l'auroit tirée d'affaire ſans moy il y a dix-neuf ans. J'avouë qu'elle a bien ſouffert pendant ces dix-neuf années, & qu'au lieu d'aller en augmentant comme elle auroit fait, elle n'a pas fait un pas depuis ce temps là qui n'ait avancé ſa ruine; mais il m'eſtoit plus important d'en eſtre le Maiſtre en l'etat qu'elle eſt, que de ne le point eſtre du tout.

BENTING.

Cependant, le Docteur Burnet vouloit que vous luy euſſiez rendu un grand ſervice en 1672. en empêchant la concluſion de la Paix.

LE PRINCE D'ORANGE.

Burnet ſçait bien le contraire, mais il avoit ſes raiſons, & me vouloit elever afin que je priſſe ſoin de ſa fortune.

BENTING.

Voicy ce qu'il dit, en parlant de vous touchant cette Paix dans le livre de ſes Voyages qu'il a fait imprimer; car ayant à raiſonner avec vous ſur voſtre Hiſtoire, j'ay eu la précaution d'écrire ſur mes Tabletes, tout ce qu'il eſt bon que vous ſçachiez. *On écoutoit des propoſitions de Paix qui n'eſtoient pas moins deſavantageuſes au bien de l'Etat, que honteuſes à ſa gloire. Il empeſcha qu'on ne les écoutaſt davantage, & diſpoſa les Membres du Conſeil a hazarder plûtôt que de recevoir une Paix ſi infame.*

LE PRINCE D'ORANGE.

Je l'ay bien récompenſé de tout ce qu'il a écrit en ma faveur.

BENTING.

L'Evêché dont il vous a plû de le pourvoir, fait connoiſtre le peu de cas que vous faites de la Religion Anglicane, puis que vous luy avez donné un Evêque ſi indigne.

LE PRINCE D'ORANGE.

La Religion d'un grand Politique

eſt toujours celle qui ſert à ſes intereſts.

BENTING.

Je ne voy pas qu'il y ait de la politique dans ce qu'il a écrit touchant la Paix que vous avez rompuë. C'eſt un aveu qui marque un fait, & un fait poſitif, dont les Peuples auroient pû douter. La queſtion eſt de ſçavoir ſi cette Paix euſt eſté plus onereuſe qu'avantageuſe à l'Etat, & la ſuite a fait voir qu'elle luy auroit eſté plus avantageuſe, puis qu'ayant preſque toujours eſté en guerre depuis dix-neuf ans, l'Etat a dépenſé depuis ce temps-là plus de ſept ou huit cens millions. Son commerce a preſque ceſſé; le ſang de ſes Citoyens a coulé de toutes parts; les Particuliers ont fait de continuelles pertes, & pour détourner tous ces malheurs il n'auroit fallu que ceder quelques Places au Roy de France, & luy preſenter tous les ans une Medaille d'or, pour marque de la bonté qu'il avoit euë de luy vouloir bien

donner la Paix. Il eſtoit ſeur que la Republique en auroit joüy auſſi long-temps qu'elle auroit voulu, puis qu'elle ſeroit demeurée alliée du Roy de France. On peut juger par les glorieux triomphes de ce Monarque ſur toute l'Europe liguée, que tant que la Hollande auroit eſté unie avec la France, la terre entiere n'auroit pû luy porter atteinte, puis que dans la guerre preſente, aucun des Alliez ne pourroit entretenir de Troupes ſans l'argent de cette Republique. Qu'elle auroit eſté glorieuſe & tranquille! Que ſon commerce auroit augmenté, & qu'elle auroit amaſſé de richeſſes!

LE PRINCE D'ORANGE.

Tu penetres trop avant, Garde-toy bien de parler de la ſorte ailleurs qu'avec moy. Il y a encore de vrais Republicains qui gemiſſent au fond de leur cœur du miſerable eſtat où j'ay réduit leur Patrie, & il ſeroit dangereux de réveiller leur douleur.

BENTING.

Je suis trop dans vos interests pour dire la verité, lors que je parle à d'autres qu'à vous. Je suis récompensé pour mentir aussi bien que Burnet, & vous m'avez fait Milord, si vous l'avez fait Evesque. Mais revenons à l'article de son Livre, dont j'ay commencé à vous parler. En voicy la suite. *Pour ce qui est du Peuple, le nom seul du Prince fit qu'il devint tout d'un coup tout autre qu'il n'estoit avant son election, s'estant laissé persuader aisément, que comme Guillaume, Prince d'Orange, avoit formé l'Estat, un autre Prince du mesme nom estoit destiné à le rétablir, en quoi il y eut assurement quelque chose de surnaturel & de divin.* Je ne croy pas qu'on puisse rien dire de plus plaisant ny de plus ridicule, que ce que portent les dernieres lignes de cet article. L'Etat a tout risqué, parce que vous vous appelliez Guillaume. Voilà des raisons bien politiques & bien solides pour faire hazarder la perte

perte d'un Etat, & si la rupture des pourparlers de Paix n'avoit esté faite que là-dessus, Burnet a tort de le faire connoistre au Public, puis qu'il fait passer les Etats pour de méchans Politiques. Il a cru par là cacher vos cabales pour empêcher de conclure le Traité de Paix, mais il les devoit couvrir de quelques raisons plus apparentes. S'il n'en trouve pas de meilleures pour prescher aux peuples de son Diocese, qu'ils doivent garder les sermens que vous les avez contraints de faire de vous estre fideles, je ne croy pas qu'il les empêche longtemps de secouër le joug d'un Usurpateur.

LE PRINCE D'ORANGE.

Le zele que ce Docteur sans Religion a pour moy, l'oblige à s'égarer quelquefois.

BENTING.

Tout cet article est également ridicule, & rien ne l'est tant que de luy entendre dire qu'il y eut *du surnaturel & du divin*, dans ce qui empêcha la

concluſion de la Paix. Il devoit dire qu'il y eut de l'homme, & de l'homme tout-à-fait homme, puis que vous vous en mêlaſtes ; & que loin de vous mettre au deſſus de l'homme en mépriſant les grandeurs, comme font les Philoſophes, vous les ſouhaitez avec une avidité qui fait voir tout ce que peut la foibleſſe humaine du coſté de la vanité. Enfin *le ſurnaturel & le divin* que nous preſente l'affaire dont parle Burnet, furent les cabales de vos creatures dans le Conſeil, & les remuemens que voſtre argent excita parmy la Populace, gagnée pour faire crier, *qu'il ne falloit point entendre aux propoſitions de Paix faites par la France.*

LE PRINCE D'ORANGE.

Si la verité ſe découvre aprés les ſoins que je prens pour empêcher qu'elle ne paroiſſe, il faudra ſe conſoler. Au moins ſi l'on ne m'eſtime pas du coſté de l'honneſte homme, on m'eſtimera du coſté du politique.

BENTING.

Mais comme il faudra demeurer d'accord en meſme temps du mal que vous avez fait à la Republique, cela n'accommodera pas vos affaires. Burnet avouë déja dans ſon Livre, qu'il reſte à l'Etat de tres-grandes cicatrices de ſes playes. S'il luy en reſte de la vieille guerre, celle d'aujourd'huy les a bien rouvertes. Mais paſſons à ce qui vous a fait ſacrifier tant de gens, & commettre tant de crimes, c'eſt à dire, à voſtre élection à la Charge de *Stadthouder*, qui ayant eſté faite tumultuairement, & dans le deſordre, n'a pas ceſſé d'en cauſer aux Provinces Unies, & qui a fait repandre le ſang de tant de milliers d'hommes, qu'on peut vous appeller juſtement le Fleau de Dieu.

LE PRINCE D'ORANGE.

Il y auroit trop d'Habitans ſur la terre, & ils ſe nuiroient les uns aux autres, ſi on ne faiſoit quelquefois de ces grandes ſaignées.

BENTING.

Je ne ſçay ſi elles ſont utiles au monde, qui ſelon vous ſeroit trop peuplé ſans ces Saignées, mais je ſçay bien que les familles de ceux que vous avez fait perir, ne vous en ſont pas fort obligées. Voyons à preſent ce que firent les peuples que vos Creatures & voſtre argent porterent à ſe mutiner pour vous élever au Stadthoudariat. Ils s'aſſemblerent par troupes en pluſieurs endroits, & la ſedition eclata d'abord contre les Magiſtrats de Dordrecht. Ils demanderent qu'ils vous fiſſent Stadthouder, & les menacerent de les maſſacrer tous, s'ils ne prenoient une prompte reſolution. Ils firent nommer des Deputez, pour vous envoyer querir à l'Armée, comme vous en eſtiez ſecretement convenu avec vos creatures. Vous marquâtes que vous ne pouviez quitter voſtre Poſte. Vous fûtes bien aiſe que l'on vous preſſaſt, & vous feignites de vous laiſſer perſuader. A voſtre arrivée vous

témoignâtes aux Magiſtrats en pleine aſſemblée que vous n'eſtiez venu qu'à leur priere. On vous expoſa la volonté des Peuples, & vous fûtes plus honneſte que vous ne l'avez été en Angleterre, puis que vous refuſâtes ce qui ne pouvoit vous échaper, tant vous y aviez mis bon ordre. Vous vous rendîtes un moment aprés à la perſuaſion de vos Amis, car vous auriez cru riſquer ſi vous euſſiez attendu un peu plus de temps, & quand il s'agit de prendre vous avez peine à diſſimuler. On commanda au Secretaire de faire un Ecrit pour l'abolition de l'Edit perpetuel, & vous ne voulûtes point vous y ſoûmettre, avant que d'avoir eſté dechargé du Serment que vous aviez preté, ce que l'on vous accorda. Le Secretaire fit la lecture de l'Acte à la teſte de chacune des Compagnies des Bourgeois. Il eſtoit dreſſé en ces propres termes. Je vais vous les lire.

Nous ſouſſignez Regents de la Ville

de Dordrecht, certifions par la presente que nous renonçons entierement & pour toûjours à l'Edit perpetuel. Declarons S. A. Monseigneur le Prince d'Orange, Gouverneur & General de nos Armées, tant par Mer que par Terre, & luy deferons le mesme pouvoir, dignité & autorité que ses Ancestres de glorieuse memoire ont eu & possedé cy-devant & finalement decbargeons sadite Alteſſe du Serment qu'Elle a fait de ne point accepter ladite Charge. Fait à Dordrecht le 29. Juin 1672.

LE PRINCE D'ORANGE.

Pouvois-ie aprés cela ne pas accepter ce que le Peuple me donnoit de si bon cœur?

BENTING.

Vous auriez eu tort, & comme rien ne se fit que par vos ordres secrets, ceux qui paroissoient les plus mutins estoient bien seurs que vous ne les refuseriez pas. Ce ne fut pas seulement à Dordrecht, mais aussi dans la plus grande partie des Villes de

Hollande, & de Zelande, que la Bourgeoiſie contraignit les Magiſtrats de ſuivre l'exemple de ceux de Dordrecht, ſi bien que ces Magiſtrats intimidez par les menaces du Peuple, furent contraints de ſe rendre. Les Deputez de Hollande caſſerent enſuite, & abolirent l'Edit perpetuel. Vous voudrez bien écouter les termes de l'Acte qui en fut dreſſé.

Sur ce qui a eſté repreſenté par Mrs les Deputez des Villes de Haerlem, Roterdam & autres membres de l'Aſſemblée de leurs Grandeurs, Mrs les Deputez des Villes au nom, & de la part de leurs Commettans, ont trouvé bon & reſolu, comme leurs Grandeurs trouvent bon par la preſente, en cette dangereuſe conſtitution des temps, & des affaires, que pour rehabiliter les Membres de cette Aſſemblée, pour l'établiſſement d'un Stadthouder, leſdits Membres ſe diſpenſent les uns les autres, comme auſſi tous ceux qui ont juré ſucceſſivement l'Edit perpetuel, ainſi qu'ils ſont preſentement,

du ſerment par eux fait ſur ledit Edit ; ſelon la reſolution de leurs Grandeurs, en datte du 15. *Aouſt.* 1667. *ſe remettant par conſequent les uns les autres en la même liberté qu'ils ont euë auparavant pour elire & établir un Stadthouder ſelon qu'ils jugeront à propos pour le plus grand bien, & utilité de l'Etat.*

LE PRINCE D'ORANGE.

Il me ſemble que cet Acte leur fait chanter la palinodie d'une maniere bien authentique.

BENTING.

Ils devroient avoir pour vous une haine invincible de les avoir ainſi obligez à ſe dédire. C'eſt avoir fait paſſer leurs Hautes Puiſſances pour des Puiſſances tres-foibles, & leur avoir donné des nazardes, que d'eſtre venu à bout de les reduire à ſe dementir ſi honteuſement.

LE PRINCE D'ORANGE.

Leurs Hautes Puiſſances ſe ſont veuës par là aſſez abaiſſées, & j'aurois peu d'uſage du monde ſi je ne

croyois qu'Elles ne me veulent pas plus de bien qu'Elles ont ſujet de m'en vouloir. Quelque bonne mine qu'Elles me faſſent je ſuis toûjours ſur mes gardes, en tenant le bâton haut; car je ſçay fort bien qu'il n'y a que mes Creatures qui ſe rejoüiſſent de me voir heureux, & que pendant que ceux de la Populace que mes Emiſſaires ont mis dans mes intereſts, elevent ma gloire, les autres me dechirent, & vont juſques aux indignitez. Je ſçay auſſi qu'on écrit plus en Hollande contre moy, que dans aucun autre lieu, & que le Peuple d'Amſterdam doit ſe deffier de mes ſentimens, & craindre que je ne vange ſur luy la mort de mon Pere.

BENTING.

Vous le punirez ſans doute ſi toſt que vous le pourrez, & vous gardez trop fidellement le ſouvenir des injures, pour manquer à vous vanger de ce qu'il a mis ſouvent obſtacle à vos deſſeins, en s'oppoſant à vos volontez,

ſur tout lors qu'il a eſté queſtion de fournir de l'argent pour les guerres que vous vouliez entreprendre. Mais achevons de voir toute la Hollande humiliée en vous faiſant Stadthouder.

LE PRINCE D'ORANGE.

Les affaires eſtoient en trop bon train pour n'eſtre pas terminées ainſi que je l'avois ſouhaitté. Les Etats de Hollande & de VVeſtfriſe m'élurent pour leur Stadthouder & jouerent bien leur perſonnage, en témoignant qu'ils avoient eu une inclination generale pour m'elever à cette dignité, quoy qu'ils euſſent toûjours travaillé ſecretement à m'en éloigner pour jamais. Auſſi l'affaire fut concluë, & terminée, comme tu ſçais dans l'Aſſemblée des Etats Generaux, & les Deputez de Zelande m'offrirent pareillement la Charge de Stadthouder de leur Province, Je ne ſongeay plus aprés cela qu'à en étendre l'autorité, & tous les Magiſtrats, à l'exception de mes Creatures, travaillerent non ſeule-



GVILIELMVS. III. D. G. PRINC. AVR. CAS.
NEC SORTE INFERIOR EQUATO.
I. Dolman fe.

ment pour m'empêcher de passer les bornes de mon pouvoir, mais encore pour ne me laisser pas en estat de iouir de toute autorité qui est attachée à la grande Charge de Stadthouder.

BENTING.

Vous sceustes vous défaire des principaux, & renvoyer les autres dans leurs Comptoirs.

LE PRINCE D'ORANGE.

J'avois trop bien commencé pour n'achever pas de mesme. Les Habitans de Dordrecht, Capitale de la Hollande, à qui j'estois redevable de mon élevation, firent fraper une Médaille pour ma nomination à la Charge de Stadthouder.

BENTING.

Ie sçay ce que c'est que cette Médaille; & je l'ay gravée dans mon esprit. La Déesse Pallas est representée dans le revers, tenant d'une main une demy-pique, & de l'autre un Peuplier. On voit à sa droite un Oranger, & à sa gauche un Bacher qui a

servy à couſumer un Phenix. Ces paroles qui s'y liſent, *Nec ſorte, nec fato*, font connoiſtre que voſtre élection n'eſt point l'Ouvrage de la fortune, & que c'eſt une juſtice que les Etats ont voulu vous rendre. L'Oranger verdoyant vous repreſente renaiſſant des cendres de voſtre Pere comme un jeune Phenix, & le Peuplier qui eſt un arbre aquatique, deſigne les Provinces de Hollande & de Zelande, qui ſemblent eſtre ſituées dans le ſein de la Mer & des Rivieres.

LE PRINCE D'ORANGE.

Tu es un habile déchiffreur de Médailles.

BENTING.

Qui diroit aujourd'huy en vous voy nt ſur le Trône d'Angleterre, & Maiſtre abſolu en Hollande, que vous devez tout cela à quatre gueux de Dordrecht, qui ayant excité la Populace qui vous a fait Stadthouder, ſont cauſe de tout ce qui vous a élevé aprés cette nomination. Il faut ſouvent peu

de

de choſe pour faire une haute fortune à un homme, & ce qu'on attribuë à la grandeur de ſon genie, lors qu'il y eſt parvenu, quoy qu'il n'en ait quelquefois que mediocrement, c'eſt moins un effet de ſon eſprit & de ſa conduite, que du hazard & de ſon bonheur

LE PRINCE D'ORANGE.

Tu ne cherches pas à m'épargner, & je voy bien que tu veux dire par là que je dois tout ce que je ſuis à la fortune.

BENEING.

Je ne dis pas cela tout tout-à-fait. Je croy que l'argent, & les emplois pour gagner vos ennemis, & les promptes manieres de vous en défaire lors qu'ils ſont trop lens à écouter vos propoſitions, y ont beaucoup contribué.

LE PRINCE D'ORANGE.

Il ne ſeroit pas naturel qu'en perdant toujours des Places & des batailles, mon ambition euſt fait de ſi grands progrés en ſi peu de temps, ſi j'avois tout attendu de la fortune.

BENTING.

Une des choſes du monde qui me ſurprend davantage, & qui eſt ordinaire dans la vie, eſt que lors que le malheur pourſuit des Peuples, ils ayent recours pour les ſoulager, à des remedes qui ſont preſque toujours pires que le mal. Je me ſouviens de quatre Vers que j'ay leus dans une Piece fameuſe, & qui conviennent parfaitement à ce que je dis.

Lors que le Peuple eſt maiſtre on n'agit
qu'en tumulte,
La voix de la raiſon jamais ne ſe conſulte,
Les Emplois ſont donnez aux plus ſeditieux,
Les honneurs ſont vendus aux plus ambitieux.

Les Peuples ſont toujours les dupes en ces ſortes d'occaſions. Ils croyent agir par eux-meſmes, lors qu'ils ſont menez, & ils ſont toujours plus malheureux ſous la domination de ceux qu'ils ont élevez, qu'ils ne le ſon. ſous celle

des autres. La raiſon eſt que les connoiſſant mieux, ils ſçavent de quoy ils ſont capables; & que ſe défiant de leur legereté, ils les obſervent ſi exactement, & les bridents avec tant de ſoin, qu'il leur eſt impoſſible de s'échaper.

BENTING.

Ainſi les peuples de Hollande qui vous ont élevé, ne doivent attendre que l'eſclavage pour récompenſe.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je dois en bonne politique veiller de bien prés ſur leurs actions, & les tenir rampans, de peur qu'ils n'entreprennent pour d'autres ce qu'ils ont oſé en ma faveur. Je ſçay qu'en beaucoup de Villes on n'eſt pas bien intentionné pour moy, & qu'on ſe répent de s'eſtre donné un Maiſtre; je le ſuis, & j'eſpere qu'avec le temps je ſeray encore plus abſolu, quoy que mon autorité ſoit ſi grande, qu'il ne paroiſt pas qu'elle puiſſe croiſtre davantage.

BENTING.

Nous faiſons toujours des digreſſions qui ne ſont pas favorables aux pauvres Hollandois. Mais pour reprendre le fil de noſtre Hiſtoire, dites-moy ſi vous ſçavez quelque choſe de particulier de ce que penſerent les de Vitch aprés que vous euſtes eſté élu Stadthouder.

LE PRINCE D'ORANGE.

Il arriva une choſe conſiderable qui me fit connoiſtre à fond *leur* mauvaiſe volonté pour moy, & qui acheva de me determiner à les perdre. Voicy ce que c'eſt. Corneille de Vicht, ancien Bourguemeſtre de Dordrecht, eſtant arrivé de la Flote un peu indiſpoſé, on luy envoya le Secretaire avec un Capitaine des Bourgeois pour luy faire ſigner l'Acte dont je viens de vous faire la Lecture. Il repondit qu'il ne le ſigneroit pas, & quoy qu'on luy pût repreſenter pour l'y faire reſoudre, il demeura opiniâtre, & dit au Capitaine, *qu'il*

aimoit mille fois mieux mourir. Le Capitaine luy repondit *qu'il n'avoit point ordre de le tuer, mais qu'il se mettoit luy-mesme en danger de mort s'il ne signoit point cet Acte, parce que le Peuple avoit environné sa Maison pour le massacrer & toute sa Famille*, mais tout cela ne servit de rien, non plus que les prieres de sa Femme, qui luy montrant ses Enfans, le supplia à mains jointes, & les armes aux yeux de s'accommoder au temps, & d'avoir pitié de sa Famille. Enfin voyant qu'elle ne pouvoit rien obtenir, elle le menaça de l'abandonner, & de se montrer au Peuple pour proteſter de son Innocence & de celle de ses Enfans, afin de luy faire porter à luy seul la peine qu'il meritoit pour son opiniâtreté, si bien que touché de ces dernieres paroles, il signa l'Acte qu'on luy presenta.

BENTING.

J'étois persuadé que les deux Freres s'opposoient sous main à vôtre

elevation, mais j'ignorois qu'aucun des deux euſt pris l'affirmative, & encore moins qu'il l'euſt priſe avec autant de chaleur que vous me marquez.

LE PRINCE D'ORANGE.

On ne peut ſe declarer plus formellement, ny plus fortement, contre un homme qu'on doit craindre.

BENTING.

Il falloit ſans doute que le Grand Bailly de Puten ſçeuſt l'intention de ſon Frere, lors qu'il parla de la maniere que vous venez de me dire. On eſt pourtant obligé de convenir qu'ils eſtoient bons & fidelles Cytoyens, qu'ils devinoient tout le mal que vous deviez faire à leur Patrie, & qu'ils en ſçavoient parfaitement bien les intereſts.

LE PRINCE D'ORANGE.

Et moy, je vois fort bien les miens, & comme le grand Bailly s'y oppoſoit avec plus d'opiniâtreté que ſon Frere, ou du moins plus viſiblement, car le

Penſionnaire eſtoit tres-habile Politique, je me doutay de ce qui arriveroit, & ce fut ce qui me fit prendre la precaution de faire environner la Maiſon du grand Bailly quand on luy porta à ſigner l'Acte en queſtion.

BENTING.

Je ne m'étonne pas s'il fut le premier des deux Freres dont vous reſolûtes la perte, & que vous fiſtes accuſer de crimes ſuppoſez pour en venir plus facilement à bout.

LE PRINCE D'ORANGE.

Nous examinerons tout cela par ordre, mais je dûs en bonne politique chercher les moyens les plus ſeurs & les plus prompts pour me defaire de mes ennemis, j'étois un Stathouder ſans puiſſance, & n'en avois que le nom qui ne me ſeroit peut-eſtre pas demeuré long-temps.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

La Medaille doit regarder la page 343.

BIBLIOTHEQUE IMPR.